

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

TOME TREIZIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME TREIZIEME.

Contenant le IIIe. Volume des *Mélanges*.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

MÉLANGES.

TOME TROISIEME.

DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

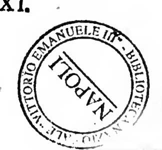
Quelle est la Vertu la plus nécessaire aux Héros ; & quels sont les Héros à qui cette Vertu a manqué?

Proposée en 1751 par l'Académie de Corse.



GENEVE.

M. DCC. LXXXI.



AVERTISSEMENT.

Cette Piece est très-mauvaise, & je le sentis si bien après l'avoir écrite, que je ne daignai pas même l'envoyer. Il est aisé de faire moins mal sur le même sujet, mais non pas de faire bien : car il n'y a jamais de bonne réponse à faire à des questions frivoles. C'est toujours une leçon utile à tirer d'un mauvais écrit.

DISCOURS
SUR
CETTE QUESTION:

Quelle est la Vertu la plus nécessaire aux Héros ; & quels sont les Héros à qui cette Vertu a manqué ?

SI je n'étois *Alexandre*, disoit ce Conquérant, je voudrois être *Diogene*. Le Philosophe eût-il dit : si je n'étois ce que je suis, je voudrois être *Alexandre*. J'en doute ; un Conquérant consentiroit plutôt d'être un Sage qu'un Sage d'être un Conquérant. Mais quel homme au monde ne consentiroit pas d'être un Héros ? On sent donc que l'Héroïsme a des vertus à lui, qui ne dépendent point de la fortune, mais qui ont besoin d'elle pour se développer. Le Héros est l'ouvrage de la nature, de la fortune, & de lui-même. Pour bien le définir, il faudroit assi-

gner ce qu'il tient de chacun des trois.

Toutes les vertus appartiennent au Sage. Le Héros se dédommage de celles qui lui manquent par l'éclat de celles qu'il possede. Les vertus du premier sont tempérées, mais il est exempt de vices; si le second a des défauts, ils sont effacés par l'éclat de ses vertus. L'un toujours vrai n'a point de mauvaises qualités; l'autre toujours grand n'en a point de médiocres. Tous deux sont fermes & inébranlables, mais de differentes manieres & en différentes choses; l'un ne cede jamais que par raison, l'autre jamais que par générosité; les foiblesses sont aussi peu connues du Sage que les lâchetés le sont peu du Héros, & la violence n'a pas plus d'empire sur l'ame de celui-ci, que les passions sur celle de l'autre.

Il y a donc plus de solidité dans le caractere du Sage & plus d'éclat dans celui du Héros; & la préference se trouveroit décidée en faveur du premier, en se contentant de les considérer ainsi en eux-mêmes. Mais si nous les envisageons par leur rapport avec l'intérêt de la Société, de nouvelles réflexions produiront bientôt d'autres

gemens & rendront aux qualités éroïques cette prééminence qui leur t due, & qui leur a été accordée ans tous les fiecles, d'un commun onfentement.

En effet, le foin de fa propre félicité fait toute l'occupation du Sage, & c'en eft bien affez fans doute pour emplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai Héros s'étendent plus loin; le bonheur des hommes eft fon objet, & c'eft à ce fublime travail qu'il confacre la grande ame qu'il a reçue du Ciel. Les Philofophes, je l'avoue, prétendent enfeigner aux hommes l'art d'être heureux, & comme s'ils devoient s'attendre à former des nations de Sages, ils prêchent aux Peuples une félicité chimérique qu'ils n'ont pas eux-mêmes, & dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idée, ni le goût. *Socrate* vit & déplora les malheurs de fa Patrie; mais c'eft à *Trafibule* qu'il étoit réfervé de les finir; & *Platon*, après avoir perdu fon éloquence, fon honneur & fon tems à la cour d'un Tyran, fut contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer Syracufe du joug de la tyrannie. Le Philofophe peut donner à l'U-

nivers quelques inſtructions ſalutaires; mais ſes leçons ne corrigeront jamais ni les Grands qui les mépriſent, ni le Peuple qui ne les entend point. Les hommes ne ſe gouvernent pas ainſi par des vues abſtraites; on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être, & il faut leur faire éprouver le bonheur pour le leur faire aimer : voilà l'occupation & les talens du Héros; c'eſt ſouvent la force à la main qu'il ſe met en état de recevoir les bénédictions des hommes qu'il contraint d'abord à porter le joug des loix pour les ſoumettre enfin à l'autorité de la raiſon.

L'Héroïſme eſt donc, de toutes les qualités de l'ame, celle dont il importe le plus aux Peuples que ceux qui les gouvernent ſoient revêtus. C'eſt la collection d'un grand nombre de vertus ſublimes, rares dans leur aſſemblage, plus rares dans leur énergie, & d'autant plus rares encore que l'Héroïſme qu'elles conſtituent, détaché de tout intérêt perſonnel, n'a pour objet que la félicité des autres & pour prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire légitimement due aux grandes actions;

je n'ai point parlé de la force de génie ni des autres qualités perſonnelles néceſſaires au Héros, & qui, ſans être vertus, ſervent ſouvent plus qu'elles au ſuccès des grandes entrepriſes. Pour placer le vrai Héros à ſon rang, je n'ai eu recours qu'à ce principe inconteſtable: que c'eſt entre les hommes celui qui ſe rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les Sages appellent d'une déciſion fondée ſur cette maxime.

Il eſt vrai, & je me hâte de l'avouer, qu'il ſe préſente, dans cette maniere d'enviſager l'Héroïſme, une objection qui ſemble d'autant plus difficile à réſoudre qu'elle eſt tirée du fond même du ſujet.

Il ne faut point, diſoient les Anciens, deux Soleils dans la nature, ni deux *Céſars* ſur la terre. En effet, il en eſt de l'Héroïſme comme de ces métaux recherchés dont le prix conſiſte dans leur rareté, & que leur abondance rendroit pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le Monde l'eût déſolé, s'il y eût trouvé un ſeul rival digne de lui. Telles circonſtances peuvent rendre un Héros néceſſaire au

ſalut du genre humain ; mais en quelque tems que ce ſoit, un peuple de Héros en ſeroit infailliblement la ruine, & ; ſemblable aux Soldats de *Cadmus*, il ſe détruiroit bientôt lui-même.

Quoi donc, me dira-t-on, la multiplication des bienfaiteurs du genre-humain peut-elle être dangereuſe aux hommes, & peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous ? Oui ; ſans doute, répondrai-je, quand ils s'y prennent mal, ou qu'ils ne s'en occupent qu'en apparence. Ne nous diſſimulons rien ; la félicité publique eſt bien moins la fin des actions du Héros qu'un moyen pour arriver à celle qu'il ſe propoſe, & cette fin eſt preſque toujours ſa gloire perſonnelle. L'amour de la gloire a fait des biens & des maux innombrables ; l'amour de la Patrie eſt plus pur dans ſon principe, & plus ſûr dans ſes effets ; auſſi le Monde a-t-il été ſouvent ſurchargé de Héros ; mais les nations n'auront jamais aſſez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux & celui qui a des vertus ; celles du Héros ont rarement leur ſource dans la pureté de l'ame, & ſemblables à ces dro-

gues ſalutaires, mais peu agiſſantes; qu'il faut animer par des ſels âcres & corroſifs, on diroit qu'elles aient beſoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

Il ne faut donc pas ſe repréſenter l'Héroïſme ſous l'idée d'une perfection morale qui ne lui convient nullement, mais comme un compoſé de bonnes & mauvaiſes qualités ſalutaires ou nuiſibles ſelon les circonſtances, & combinées dans une telle proportion qu'il en réſulte ſouvent plus de fortune & de gloire pour celui qui les poſſede, & quelquefois même plus de bonheur pour les Peuples, que d'une vertu plus parfaite.

De ces notions bien développées il s'enſuit, qu'il peut y avoir bien des vertus contraires à l'Héroïſme; d'autres qui lui ſoient indifférentes; que d'autres lui ſont plus ou moins favorables ſelon leurs differens rapports avec le grand art de ſubjuguer les cœurs & d'enlever l'admiration des Peuples; & qu'enfin parmi ces dernieres il doit y en avoir quelqu'une qui lui ſoit plus néceſſaire, plus eſſentielle, plus indiſpenſable, & qui le caractériſe en quelque maniere : c'eſt cette vertu

ſpéciale & proprement Héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches.

Rien n'eſt ſi déciſif que l'ignorance, & le doute eſt auſſi rare parmi le Peuple que l'affirmation chez les vrais Philoſophes. Il y a long-tems que le préjugé vulgaire a prononcé ſur la queſtion que nous agitons aujourd'hui, & que la valeur guerriere paſſe chez la plupart des hommes pour la premiere vertu du Héros. Oſons appeller de ce jugement aveugle au Tribunal de la raiſon, & que les préjugés, ſi ſouvent ſes ennemis & ſes vainqueurs, apprennent à lui céder à leur tour.

Ne nous refuſons point à la premiere réflexion que ce ſujet fournit, & convenons d'abord que les Peuples ont bien inconſidérément accordé leur eſtime & leur encens à la vaillance martiale, ou que c'eſt en eux une inconſéquence bien odieuſe de croire que ce ſoit par la deſtruction des hommes que les bienfaiteurs du genre-humain annoncent leur caractere. Nous ſommes à la fois bien mal-adroits & bien malheureux, ſi ce n'eſt qu'à force de nous déſoler qu'on peut exciter

notre admiration. Faut-il donc croire que, si jamais les jours de bonheur & de paix renaissoient parmi nous, ils en banniroient l'Héroïsme avec le cortege affreux des calamités publiques & que les Héros seroient tous relégués dans le Temple de *Janus*, comme on enferme, après la guerre, de vieilles & inutiles armes dans nos Arsenaux.

Je sais qu'entre les qualités qui doivent former le grand homme, le courage est quelque chose ; mais hors du combat la valeur n'est rien. Le brave ne fait ses preuves qu'aux jours de bataille ; le vrai Héros fait les siennes tous les jours, & ses vertus, pour se montrer quelquefois en pompe, n'en sont pas d'un usage moins fréquent sous un extérieur plus modeste.

Osons le dire. Tant s'en faut que la valeur soit la premiere vertu du Héros, qu'il est douteux même qu'on la doive compter au nombre des vertus. Comment pourroit-on honorer de ce titre une qualité sur laquelle tant de scélérats ont fondé leurs crimes ? Non, jamais les *Catilinas* ni les *Cromwels* n'eussent rendu leurs noms célebres ;

jamais l'un n'eût tenté la ruine de sa Patrie, ni l'autre asservi la sienne, si la plus inébranlable intrépidité n'eût fait le fond de leur caractere. Avec quelques vertus de plus me direz-vous, ils eussent été des Héros ; dites plutôt qu'avec quelques crimes de moins ils eussent été des hommes.

Je ne passerai point ici en revue ces guerriers funestes, la terreur & le fléau du genre-humain, ces hommes avides de sang & de conquêtes, dont on ne peut prononcer les noms sans frémir, des *Marius*, des *Totilas*, des *Tamerlans*. Je ne me prévaudrai point de la juste horreur qu'ils ont inspirée aux nations. Et qu'est-il besoin de recourir à des monstres pour établir que la bravoure même la plus généreuse est plus suspecte dans son principe, plus journaliere dans ses exemples, plus funeste dans ses effets qu'il n'appartient à la constance, à la solidité & aux avantages de la vertu. Combien d'actions mémorables ont été inspirées par la honte ou par la vanité ? Combien d'exploits, exécutés à la face du Soleil, sous les yeux des chefs & en présence de toute une

armée, ont été démentis dans le silence & l'obscurité de la nuit? Tel est brave au milieu de ses compagnons, qui ne feroit qu'un lâche, abandonné à lui-même; tel a la tête d'un Général qui n'eut jamais le cœur d'un Soldat; tel affronte sur une breche la mort & le fer de son ennemi, qui dans le secret de sa maison ne peut soutenir la vue du fer salutaire d'un Chirurgien.

Un tel étoit brave un tel jour, disoient les Espagnols du tems de *Charles-Quint*, & ces gens-là se connoissoient en bravoure. En effet, rien peut-être n'est si journalier que la valeur, & il y a bien peu de guerriers sinceres qui osassent répondre d'eux seulement pour vingt-quatre heures. *Ajax* épouvante *Hector*; *Hector* épouvante *Ajax* & fuit devant *Achille*. *Antiochus le Grand* fut brave la moitié de sa vie, & lâche l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du Monde perdit le cœur & la tête à *Pharsale*. *César* lui-même fut ému à Dyrrachium, & eut peur à Munda; & le vainqueur de *Brutus* s'enfuit lâchement devant *Octave* & abandonna la victoire & l'empire du Monde à celui qui tenoit de

lui l'un & l'autre. Croira-t-on que ce soit faute d'exemples modernes que je n'en cite ici que d'anciens?

Qu'on ne nous dise donc plus que la palme Héroïque n'appartient qu'à la valeur & aux talens militaires. Ce n'est point sur les exploits des grands hommes que leur réputation est mesurée. Cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire sur les vainqueurs. Qu'on recueille les suffrages & qu'on me dise, lequel est le plus grand d'*Alexandre* ou de *Porus*, de *Pyrrhus* ou de *Fabrice*, d'*Antoine* ou de *Brutus*, de *François I* dans les fers ou de *Charles-Quint* triomphant, de *Valois* vainqueur ou de *Coligny* vaincu?

Que dirons-nous de ces grands hommes qui, pour n'avoir point souillé leurs mains dans le sang, n'en sont que plus surement immortels? Que dirons-nous du Législateur de Sparte, qui, après avoir goûté le plaisir de régner, eut le courage de rendre la couronne au légitime possesseur qui ne la lui demandoit pas; de ce doux & pacifique Citoyen qui savoit venger ses injures non par la mort de l'offenseur, mais en le rendant honnête homme?

Faudra-t-il démentir l'oracle qui lui accorda presque les honneurs divins, & refuser l'Héroïsme à celui qui a fait des Héros de tous ses compatriotes? Que dirons-nous du Législateur d'Athenes qui sut garder sa liberté & sa vertu à la Cour même des tyrans, & osa soutenir en face à un Monarque opulent que la puissance & les richesses ne rendent point un homme heureux? Que dirons-nous du plus grand des Romains & du plus vertueux des hommes, de ce modele des citoyens auquel seul l'oppresseur de la Patrie fit l'honneur de le haïr assez pour prendre la plume contre lui, même après sa mort? Ferons-nous cet affront à l'Héroïsme d'en refuser le titre à *Caton d'Utique*? Et pourtant cet homme ne s'est point illustré dans les combats, & n'a point rempli le monde du bruit de ses exploits. Je me trompe: il en a fait un, le plus difficile qui ait jamais été entrepris, & le seul qui ne sera point imité, quand d'un corps de gens de guerre il forma une société d'hommes sages, équitables & modestes.

On sait assez que le partage d'*Auguste* n'étoit pas la valeur. Ce n'est point

aux rives d'Actium ni dans les plaines de Philippes qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortalisé, mais bien dans Rome pacifique & rendue heureuse. L'Univers soumis a moins fait pour la gloire & pour la sureté de sa vie que l'équité de ses loix & le pardon de *Cinna* : tant les vertus sociales sont dans les Héros même préférables au courage ! Le plus grand Capitaine du monde meurt assassiné en plein Sénat pour un peu de hauteur indiscrete, pour avoir voulu ajouter un vain titre à un pouvoir réel ; & l'auteur odieux des proscriptions effaçant ses forfaits à force de justice & de clémence, devient le pere de sa Patrie qu'il avoit désolée, & meurt adoré des Romains qu'il avoit asservis.

Qui de nous osera ôter à tous ces grands hommes la couronne Héroïque dont leurs têtes immortelles sont ornées? Qui l'osera refuser à ce guerrier Philosophe & bienfaisant qui d'une main accoutumée à manier les armes, écarte de votre sein les calamités d'une longue & funeste guerre, & fait briller au milieu de vous avec une magnificence Royale les sciences & les beaux-arts. O Spectacle digne des tems Hé-

roïques ! Je vois les Muſes dans tout leur éclat marcher d'un pas aſſuré parmi vos bataillons, Apollon & Mars ſe couronner réciproquement, & votre Iſle encore fumante des ravages de la foudre, en braver déſormais les éclats à l'abri de ces doubles lauriers. Décidez donc, Citoyens illuſtres, leſquels ont mieux mérité la palme Héroïque, des Guerriers qui ſont accourus à votre défenſe, ou des Sages qui ſont tout pour votre bonheur ; ou plutôt épargnez-vous un choix inutile, puiſqu'à ce double titre vous n'aurez que les mêmes fronts à couronner.

Aux exemples qui ſe préſentent en foule & qu'il ne m'eſt pas permis d'épuiſer, ajoutons quelques réflexions qui confirment les inductions que j'en veux tirer ici. Aſſigner le premier rang à la valeur dans le caractere Héroïque, ce ſeroit donner au bras qui exécute la préférence ſur la tête qui projette. Cependant on trouve plus aiſément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet ſans en perdre le principal mérite ; mais exécuter le projet d'autrui, c'eſt rentrer volontairement dans l'ordre ſubalterne qui ne convient point au Héros.

Ainſi, quelle que ſoit la vertu qui le caractériſe, elle doit annoncer le génie & en être inſéparable. Les qualités Héroïques ont bien leur germe dans le cœur, mais c'eſt dans la tête qu'elles ſe développent & prennent de la ſolidité. L'ame la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien, ſi l'eſprit & la raiſon ne la guident, & toutes les vertus s'alterent ſans le concours de la ſageſſe. La fermeté dégénere aiſément en opiniâtreté, la douceur en foibleſſe, le zele en fanatiſme, la valeur en férocité. Souvent une grande entrepriſe mal concertée fait plus de tort à celui qui la manque qu'un ſuccès mérité ne lui eût fait d'honneur; car le mépris eſt ordinairement plus fort que l'eſtime. Il ſemble même que, pour établir une réputation éclatante, les talens ſuppléent bien plus aiſément aux vertus que les vertus aux talens. Le Soldat du Nord, avec un génie étroit & un courage ſans bornes, perdit ſans retour, dès le milieu de ſa carriere, une gloire acquiſe par des prodiges de valeur & de généroſité; & il eſt encore douteux dans l'opinion publique ſi le meurtrier de *Charles Stuard* n'eſt point avec tous ſes for-

faits un des plus grands hommes qui aient jamais exiſté.

La bravoure ne conſtitue point un caractere, & c'eſt au contraire du caractere de celui qui la poſſede qu'elle tire ſa forme particuliere. Elle eſt vertu dans une ame vertueuſe & vice dans un méchant. Le Chevalier *Bayard* étoit brave ; *Cartouche* l'étoit auſſi : mais croira-t-on jamais qu'ils le fuſſent de la même maniere ? La valeur eſt ſuſceptible de toutes les formes ; elle eſt généreuſe ou brutale, ſtupide ou éclairée, furieuſe ou tranquille, ſelon l'ame qui la poſſede ; ſelon les circonſtances, elle eſt l'épée du vice ou le bouclier de la vertu ; & puiſqu'elle n'annonce néceſſairement ni la grandeur de l'ame ni celle de l'eſprit, elle n'eſt point la vertu la plus néceſſaire au Héros. Pardonnez-le moi, Peuple vaillant & infortuné qui avez ſi long-tems rempli l'Europe du bruit de vos exploits & de vos malheurs. Non, ce n'eſt point à la bravoure de ceux de vos Concitoyens qui ont verſé leur ſang pour leur pays que j'accorderai la Couronne Héroïque, mais à leur ardent amour pour la Patrie & à leur conſtance invincible dans l'adverſité. Pour être des

Héros avec de tels ſentimens, ils auroient même pu ſe paſſer d'être braves.

J'ai attaqué une opinion dangereuſe & trop répandue ; je n'ai pas les mêmes raiſons pour ſuivre dans tous ces détails la méthode des excluſions. Toutes les vertus naiſſent des différens rapports que la Société a établis entre les hommes. Or le nombre de ces rapports eſt preſqu'infini. Quelle tâche ſeroit-ce donc d'entreprendre de les parcourir ? Elle ſeroit immenſe ; puiſqu'il y a parmi les hommes autant de vertus poſſibles que de vices réels ; elle ſeroit ſuperflue, puiſque dans le nombre des grandes & difficiles vertus dont le Héros a beſoin pour bien commander, on ne ſauroit comprendre comme néceſſaires le grand nombre de vertus plus difficiles encore, dont la multitude a beſoin pour obéir. Tel a brillé dans le premier rang qui, né dans le dernier, fût mort obſcur ſans s'être fait remarquer. Je ne ſais ce qui fût arrivé d'*Epictete*, placé ſur le trône du monde ; mais je ſais qu'à la place d'*Epictete*, *Céſar* lui-même n'eût jamais été qu'un chetif eſclave.

Bornons-nous donc, pour abréger, aux diviſions établies par les Philoſo-

phes, & contentons-nous de parcourir les quatre principales vertus auxquelles ils rapportent toutes les autres, bien sûrs que ce n'est pas dans des qualités accessoires, obscures & subalternes, que l'on doit chercher la base de l'Héroïsme.

Mais dirons-nous que la justice soit cette base, tandis que c'est sur l'injustice même que la plupart des grands hommes ont fondé le monument de leur gloire? Les uns enivrés d'amour pour la Patrie n'ont rien trouvé d'illégitime pour la servir & n'ont point hésité d'employer pour son avantage des moyens odieux que leurs généreuses ames n'eussent jamais pu se résoudre à employer pour le leur; d'autres dévorés d'ambition n'ont travaillé qu'à mettre leur pays dans les fers; l'ardeur de la vengeance en a porté d'autres à le trahir. Les uns ont été d'avides conquérans, d'autres d'adroits usurpateurs, d'autres même n'ont pas eu honte de se rendre les Ministres de la tyrannie d'autrui. Les uns ont méprisé leur devoir, les autres se sont joué de leur foi. Quelques-uns ont été injustes par systême, d'autres par foiblesse, la plupart par am-

bition : tous ſont allés à l'immortalité.

La juſtice n'eſt donc pas la vertu qui caractériſe le Héros. On ne dira pas mieux que ce ſoit la tempérance ou la modération, puiſque c'eſt pour avoir manqué de cette derniere vertu que les hommes les plus célebres ſe ſont rendus immortels, & que le vice oppoſé à l'autre n'a empêché nul d'entre eux de le devenir; pas même *Alexandre*, que ce vice affreux couvrit du ſang de ſon ami; pas même *Céſar*, à qui toutes les diſſolutions de ſa vie n'ôterent pas un ſeul autel après ſa mort.

La prudence eſt plutôt une qualité de l'eſprit qu'une vertu de l'ame. Mais, de quelque maniere qu'on l'enviſage, on lui trouve toujours plus de ſolidité que d'éclat, & elle ſert plutôt à faire valoir les autres vertus qu'à briller par elle-même. La prudence, dit Montagne, ſi tendre & circonſpecte, eſt mortelle ennemie des hautes exécutions, & de toute acte véritablement héroïque : ſi elle prévient les grandes fautes, elle nuit auſſi aux grandes entrepriſes; car il en eſt peu où il ne faille toujours donner au hazard beaucoup plus qu'il ne convient à l'homme ſage. D'ailleurs, le caractere de

de l'Héroïſme eſt de porter au plus haut degré les vertus qui lui ſont propres. Or rien n'approche tant de la puſillanimité qu'une prudence exceſſive, & l'on ne s'éleve gueres au-deſſus de l'homme, qu'en foulant quelquefois aux pieds la raiſon humaine. La prudence n'eſt donc point encore la vertu caractériſtique du Héros.

La tempérance l'eſt encore moins, elle à qui l'Héroïſme même, qui n'eſt qu'une intempérance de gloire, ſemble donner l'excluſion. Où ſont les Héros que des excès de quelque eſpece n'ont point avilis? Alexandre, dit-on, fut chaſte; mais fut-il ſobre? Cet émule du premier vainqueur de l'Inde n'imita-t-il pas ſes diſſolutions? ne les réunit-il pas, quand à la ſuite d'une Courtiſane, il brûla le Palais de Perſepolis? Ah, que n'avoit-il une Maîtreſſe! dans ſa funeſte crapule il n'eût point tué ſon ami. Céſar fut ſobre, mais fut-il chaſte, lui qui fit connoître à Rome des proſtitutions inouies & changeoit de ſexe à ſon gré? Alcibiade eut toutes les ſortes d'intempérances, & n'en fut pas moins un des grands hommes de la Grece. Le vieux Caton lui-même aima l'ar-

gent & le vin. Il eut des vices ignobles & fut l'admiration des Romains. Or ce Peuple se connoissoit en gloire.

L'homme vertueux est juste, prudent modéré, sans être pour cela un Héros; & trop fréquemment le Héros n'est rien de tout cela. Ne craignons point d'en convenir; c'est souvent au mépris même de ces vertus que l'Héroïsme a dû son éclat. que deviennent *César*, *Alexandre*, *Pyrrhus*, *Annibal*, envisagés de ce côté? Avec quelques vices de moins peut-être eussent-ils été moins célebres; car la gloire est le prix de l'Héroïsme; mais il en faut un autre pour la vertu.

S'il falloit distribuer les vertus à ceux à qui elles conviennent le mieux, j'assignerois à l'homme d'Etat la prudence; au Citoyen la justice; au Philosophe la modération; pour la force de l'ame, je la donnerois au Héros, & il n'auroit pas à se plaindre de son partage.

En effet, la force est le vrai fondement de l'Héroïsme; elle est la source ou le supplément des vertus qui le composent, & c'est elle qui le rend propre aux grandes choses. Rassemblez à plaisir les qualités qui peuvent concourir à former le grand homme,

ſi vous n'y joignez la force pour les animer, elles tombent toutes en langueur & l'Héroïſme s'évanouit. Au contraire, la ſeule force de l'ame donne néceſſairement un grand nombre de vertus Héroïques à celui qui en eſt doué, & ſupplée à toutes les autres.

Comme on peut faire des actions de vertu ſans être vertueux, on peut faire de grandes actions ſans avoir droit à l'Héroïſme. Le Héros ne fait pas toujours de grandes actions ; mais il eſt toujours prêt à en faire au beſoin, & ſe montre grand dans toutes les circonſtances de ſa vie : voilà ce qui le diſtingue de l'homme vulgaire. Un infirme peut prendre la bêche & labourer quelques momens la terre : mais il s'épuiſe & ſe laſſe bientôt. Un robuſte laboureur ne ſupporte pas de grands travaux ſans ceſſe ; mais il le pourroit ſans s'incommoder, & c'eſt à ſa force corporelle qu'il doit ce pouvoir. La force de l'ame eſt la même choſe ; elle conſiſte à pouvoir toujours agir fortement.

Les hommes ſont plus aveugles que méchans ; & il y a plus de foibleſſe que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-mêmes

avant que de tromper les autres, & nos fautes ne viennent que de nos erreurs; nous n'en commettons gueres que parce que nous nous laiſſons gagner à de petits intérêts préſens, qui nous font oublier les choſes plus importantes & plus éloignées. De-là toutes les petiteſſes qui caractériſent le vulgaire, inconſtance, légéreté, caprice, fourberie, fanatiſme, cruauté: vices qui tous ont leur ſource dans la foibleſſe de l'ame. Au contraire, tout eſt grand & généreux dans une ame forte, parce qu'elle ſait diſcerner le beau du ſpécieux, la réalité de l'apparence, & ſe fixer à ſon objet avec cette fermeté qui écarte les illuſions & ſurmonte les plus grands obſtacles.

C'eſt ainſi qu'un jugement incertain & un cœur facile à ſéduire rendent les hommes foibles & petits.

Pour être grand il ne faut que ſe rendre maître de ſoi. C'eſt au-dedans de nous-mêmes que ſont nos plus redoutables ennemis; & quiconque aura ſu les combattre & les vaincre, aura plus fait pour la gloire, au jugement des Sages, que s'il eût conquis l'Univers.

Voilà ce que produit la force de l'ame; c'eſt ainſi qu'elle peut éclai-

rer l'esprit, étendre le génie & donner de l'énergie & de la vigueur à toutes les autres vertus; elle peut même suppléer à celles qui nous manquent; car celui qui ne feroit ni courageux, ni juste, ni sage, ni modéré par inclination, le sera pourtant par raison, si-tôt qu'ayant surmonté ses passions & vaincu ses préjugés, il sentira combien il lui est avantageux de l'être; si-tôt qu'il sera convaincu qu'il ne peut faire son bonheur qu'en travaillant à celui des autres. La force est donc la vertu qui caractérise l'Héroïsme, & elle l'est encore par un autre argument sans replique que je tire des réflexions d'un grand homme : les autres vertus, dit *Bacon*, nous délivrent de la domination des vices; la seule force nous garantit de celle de la fortune. En effet, quelles sont les vertus qui n'ont pas besoin de certaines circonstances pour les mettre en œuvre? De quoi sert la justice avec les tyrans, la prudence avec les insensés, la tempérance dans la misere? Mais tous les événemens honorent l'homme fort, le bonheur & l'adversité servent également à sa gloire, & il ne [regne

pas moins dans les fers que sur le Trône. Le martyre de Regulus à Carthage, le festin de Caton rejetté du consulat, le sens-froid d'Epictete estropié par son maître, ne sont pas moins illustres que les triomphes d'Alexandre & de César; & si Socrate étoit mort dans son lit, on douteroit peut-être aujourd'hui s'il fut rien de plus qu'un adroit Sophiste.

Après avoir déterminé la vertu la plus propre au Héros, je devrois parler encore de ceux qui sont parvenus à l'Héroïsme sans la posséder. Mais comment y seroient-ils parvenus sans la partie qui seule constitue le vrai Héros & qui lui est essentielle? Je n'ai rien à dire là-dessus, & c'est le triomphe de ma cause. Parmi les hommes célebres, dont les noms sont inscrits au Temple de la Gloire, les uns ont manqué de sagesse, les autres de modération; il y en a eu de cruels, d'injustes, d'imprudens, de perfides; tous ont eu des foiblesses; nul d'entr'eux n'a été un homme foible. En un mot, toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands hommes; mais, sans la force de l'ame, il n'y eut jamais de Héros.

DISCOURS
QUI A REMPORTÉ
LE PRIX
A L'ACADÉMIE
DE DIJON,

En l'année 1750.

Sur cette Queſtion propoſée par la même Académie:

Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Barbarus hic ego ſum quia non intelligor illis.
Ovid.

AVERTISSEMENT.

QU'EST-CE que la célébrité? Voici le malheureux Ouvrage à qui je dois la mienne. Il est certain que cette Piece, qui m'a valu un prix, & qui m'a fait un nom, est tout au plus médiocre, & j'ose ajouter qu'elle est une des moindres de tout ce recueil. Quel gouffre de miseres n'eût point évité l'Auteur, si ce premier écrit n'eût été reçu que comme il méritoit de l'être? mais il falloit qu'une faveur, d'abord injuste, m'attirât par degrés une rigueur qui l'est encore plus.

PRÉFACE.

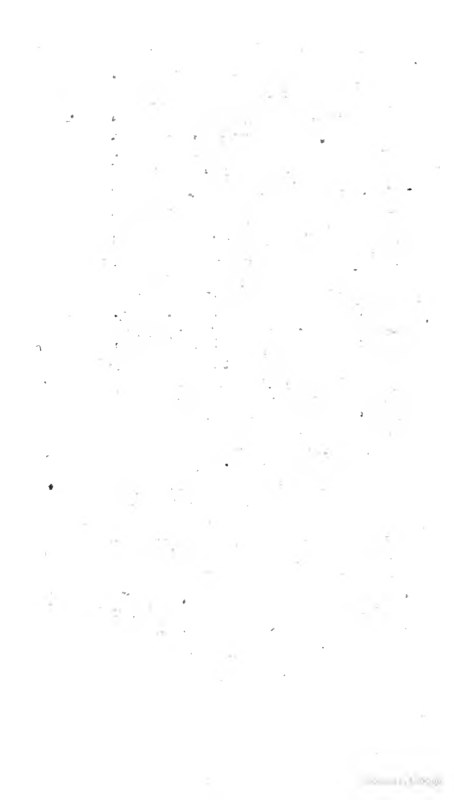
VOICI une des grandes & belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce Discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la Littérature, & dont les Programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre-humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel; & ce n'est pas pour avoir été ho-

noré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public : aussi mon parti est-il pris ; je ne me soucie de plaire ni aux beaux-Esprits, ni aux Gens à la mode. Il y aura dans tous les tems des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siecle, de leur Pays, de leur Société : Tel fait aujourd'hui l'Esprit fort & le Philosophe, qui, par la même raison, n'eût été qu'un fanatique du tems de la Ligue. Il ne faut point écrire pour de tels Lecteurs, quand on veut vivre au-delà de son siecle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois depuis l'envoi,

refondu & augmenté ce Diſcours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre Ouvrage ; aujourd'hui, je me ſuis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai ſeulement jetté quelques notes & laiſſé deux additions faciles à reconnoître ; & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai penſé que l'équité, le reſpect & la reconnoiſſance exigeoient de moi cet avertiſſement.



DISCOURS

Decipimur specie recti.

LE rétabliſſement des Sciences & des Arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs ? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion ? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête-homme qui ne ſait rien, & qui ne s'en eſtime pas moins.

Il ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au Tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les Sciences devant une des plus ſavantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célebre Académie, & concilier le mépris pour l'étude avec le reſpect pour les vrais Savans ? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'eſt point la Science que je maltraite, me ſuis-je dit ; c'eſt la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité eſt encore

plus chere aux Gens de bien, que l'érudition aux Doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumieres de l'Assemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'est pour la constitution du discours, & non pour le sentiment de l'Orateur. Les Souverains équitables n'ont jamais balancé à se condamner eux-mêmes dans des discussions douteuses; & la position la plus avantageuse au bon droit, est d'avoir à se défendre contre une partie integre & éclairée, juge en sa propre cause.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'est qu'après avoir soutenu, selon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité; quel que soit mon succès, il est un prix qui ne peut me manquer : Je le trouverai dans le fond de mon cœur.

PREMIERE PARTIE.

C'EST un grand & beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque maniere du néant par ses propres efforts; dissiper, par les lumieres de sa raison, les ténebres dans lesquelles la nature l'avoit enveloppé; s'élever au-dessus

de lui-même ; s'élancer par l'esprit jusques dans les régions celestes ; parcourir à pas de Géant ainsi que le Soleil, la vaste étendue de l'Univers ; &, ce qui est encore plus grand & plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme & connoître sa nature, ses devoirs & sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvellées depuis peu de Générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde aujourd'hui si éclairée vivoient, il y a quelques siecles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable que l'ignorance avoit usurpé le nom du savoir, & opposoit à son retour un obstacle presque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le stupide Musulman, ce fut l'éternel fléau des Lettres qui les fit renaître parmi nous. La chûte du Trône de Constantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à son tour de ces

précieuses dépouilles. Bientôt les Sciences suivirent les Lettres ; à l'Art d'écrire se joignit l'Art de penser ; gradation qui paroît étrange & qui n'est peut-être que trop naturelle ; & l'on commença à sentir le principal avantage du commerce des Muses, celui de rendre les hommes plus sociables, en leur inspirant le désir de se plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'esprit a ses besoins ainsi que le corps. Ceux-ci font les fondemens de la société, les autres en font l'agrément. Tandis que le Gouvernement & les loix pourvoient à la sureté & au bien-être des hommes assemblés ; les Sciences, les Lettres & les Arts, moins despotiques & plus puissans peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle, pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les Trônes ; les Sciences & les Arts les ont affermis. Puissances de la Terre aimez les talens,

& protégez ceux qui les cultivent (*). Peuples policés, cultivez-les : Heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez ; cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent parmi vous le commerce si liant & si facile ; en un mot les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune.

C'est par cette sorte de politesse, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de se montrer, que se distinguerent autrefois Athenes & Rome, dans les jours si vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'est par elle, sans doute, que notre siecle & notre

(*) Les Princes voient toujours avec plaisir le goût des Arts agréables & des superfluités dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le Peuple se donne, sont autant de chaînes dont il se charge. Alexandre, voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche & de se nourrir des alimens communs aux autres Peuples ; & les Sauvages de l'Amérique qui vont tout nuds & qui ne vivent que du produit de leur chasse, n'ont jamais pu être domptés. En effet, quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien ?

Nation l'emporteront ſur tous les tems & ſur tous les Peuples. Un ton philoſophe ſans pédanterie, des manieres naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la ruſticité Tudeſque & de la Pantomime ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il feroit doux de vivre parmi nous, ſi la contenance extérieure étoit toujours l'image des diſpoſitions du cœur ; ſi la décence étoit la vertu ; ſi nos maximes nous ſervoient de regles ; ſi la véritable Philoſophie étoit inſéparable du titre de Philoſophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche gueres en ſi grande pompe. La richeſſe de la parure peut annoncer un homme opulent, & ſon élégance un homme de goût, l'homme ſain & robuſte ſe reconnoît à d'autres marques : c'eſt ſous l'habit ruſtique d'un Laboureur, & non ſous la dorure d'un Courtiſan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'eſt pas moins étrangere à la vertu, qui eſt la force & la vigueur de l'ame. L'homme de bien eſt un Athlete qui ſe plaît à combat-

tre nud : Il méprise tous ces vils ornemens qui gêneroient l'usage de ses forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'Art eût façonné nos manieres & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles, & la différence des procédés annonçoit au premier coup-d'œil celle des caracteres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure ; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement, & cet avantage, dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles & un goût plus fin ont réduit l'Art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité, & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule : sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne : sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est ; & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans

les mêmes circonſtances, feront tous les mêmes choſes, ſi des motifs plus puiſſans ne les en détournent. On ne ſaura donc jamais bien à qui l'on a affaire : il faudra donc, pour connoître ſon ami, attendre les grandes occaſions, c'eſt-à-dire, attendre qu'il n'en ſoit plus tems, puiſque c'eſt pour ces occaſions mêmes qu'il eût été eſſentiel de le connoître.

Quel cortege de vices n'accompagnera point cette incertitude ? Plus d'amitiés ſinceres ; plus d'eſtime réelle ; plus de confiance fondée. Les ſoupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réſerve, la haine, la trahiſon ſe cacheront ſans ceſſe ſous ce voile uniforme & perfide de politeſſe, ſous cette urbanité ſi vantée que nous devons aux lumieres de notre ſiecle. On ne profanera plus par des juremens le nom du Maitre de l'Univers, mais on l'inſultera par des blaſphêmes, ſans que nos oreilles ſcrupuleuſes en ſoient offenſées. On ne vantera pas ſon propre mérite, mais on rabaiſſera celui d'autrui. On n'outragera point groſſiérement ſon ennemi, mais on le calomniera avec adreſſe. Les haines nationales s'éteindront, mais ce ſera avec

l'amour de la Patrie. A l'ignorance méprisée, on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices déshonorés, mais d'autres seront décorés du nom de vertus ; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des Sages du tems, je n'y vois, pour moi, qu'un rafinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité (*).

Telle est la pureté que nos mœurs ont acquise. C'est ainsi que nous sommes devenus Gens de bien. C'est aux Lettres, aux Sciences & aux Arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un si salutaire ouvrage. J'ajouterai seulement une réflexion ; c'est qu'un Habitant de quelques contrées éloignées qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes, sur l'état des Sciences parmi nous, sur la perfection

---

(*) *J'aime*, dit Montagne, *à contester & discourir ; mais c'est avec peu d'hommes & pour moi. Car de servir de Spectacle aux Grands & faire à l'envi parade de son esprit & de son caquet, je trouve que c'est un métier très-méséant à un homme d'honneur.* C'est celui de tous nos beaux esprits, hors un.

de nos Arts, ſur la bienſéance de nos Spectacles, ſur la politeſſe de nos manieres, ſur l'affabilité de nos diſcours, ſur nos démonſtrations perpétuelles de bienveillance, & ſur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui ſemblent empreſſés depuis le lever de l'Aurore juſqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement; c'eſt que cet Etranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles ſont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cauſe à chercher : mais ici l'effet eſt certain, la dépravation réelle, & nos ames ſe ſont corrompues à meſure que nos Sciences & nos Arts ſe ſont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'eſt un malheur particulier à notre âge ? Non, Meſſieurs ; les maux cauſés par notre vaine curioſité ſont auſſi vieux que le monde. L'élévation & l'abaiſſement journalier des eaux de l'Océan n'ont pas été plus réguliérement aſſujettis au cours de l'Aſtre qui nous éclaire durant la nuit, que le ſort des mœurs & de la probité au progrès des Sciences & des Arts. On a vu la vertu s'enfuir à meſure que leur lu-

miere s'élevoit sur notre horizon, & le même phénomene s'est observé dans tous les tems & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette premiere école de l'Univers, ce climat si fertile sous un Ciel d'airain, cette contrée célebre, d'où Sésostris partit autrefois pour conquérir le Monde. Elle devient la mere de la Philosophie & des beaux-Arts, & bientôt après, la conquête de Cambyse, puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

Voyez la Grece, jadis peuplée de Héros qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troye & l'autre dans leurs propres foyers. Les Lettres naissantes n'avoient point porté encore la corruption dans les cœurs de ses Habitans; mais le progrès des Arts, la dissolution des mœurs & le joug du Macédonien se suivirent de près; & la Grece, toujours savante, toujours voluptueuse, & toujours esclave n'éprouva plus dans ses révolutions que des changemens de maître. Toute l'éloquence de Démosthene ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les Arts avoient énervé.

C'est au tems des Ennius & des

Térences que Rome, fondée par un Pâtre, & illuſtrée par des Laboureurs, commence à dégénérer. Mais après les Ovides, les Catulles, les Martials, & cette foule d'Auteurs obſcenes, dont les noms ſeuls alarment la pudeur, Rome, jadis le Temple de la Vertu, devient le Théâtre du crime, l'opprobre des Nations & le jouet des barbares. Cette capitale du Monde tombe enfin ſous le joug qu'elle avoit impoſé à tant de Peuples, & le jour de ſa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ſes Citoyens le titre d'Arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette Métropole de l'Empire d'Orient, qui, par ſa poſition, ſembloit devoir l'être du Monde entier, de cet aſyle des Sciences & des Arts proſcrits du reſte de l'Europe, plus peut-être par ſageſſe que par barbarie. Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux ; les trahiſons, les aſſaſſinats & les poiſons de plus noir ; le concours de tous les crimes de plus atroce ; voilà ce qui forme le tiſſu de l'hiſtoire de Conſtantinople ; voilà la ſource pure d'où nous ſont émanées les lumieres dont notre ſiecle ſe glorifie.

Mais

Mais pourquoi chercher dans des tems reculés des preuves d'une vérité dont nous avons sous nos yeux des témoignages subsistans. Il est en Asie une contrée immense où les Lettres honorées, conduisent aux premieres dignités de l'Etat. Si les Sciences épuroient les mœurs, si elles apprenoient aux hommes à verser leur sang pour la Patrie, si elles animoient le courage; les Peuples de la Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier; si les lumieres des Ministres, ni la prétendue sagesse des Loix, ni la multitude des Habitans de ce vaste Empire n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier, de quoi lui ont servi tous ses Savans? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchans.

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de Peuples, qui préservés de cette contagion des vaines connoissances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exem-

ple des autres nations. Tels furent les premiers Perses, nation singuliere chez laquelle on apprenoit la vertu comme chez nous on apprend la Science; qui subjugua l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un Roman de Philosophie : tels furent les Scythes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges : tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes & les noirceurs d'un Peuple instruit, opulent & voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les tems de sa pauvreté & de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique, si vantée pour son courage que l'adversité n'a pu abattre, & pour sa fidélité que l'exemple n'a pu corrompre (*).

(*) Je n'ose parler de ces Nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police, non-seulement aux Loix de Platon, mais même à tout ce que la Philosophie pourra

Ce n'eſt point par ſtupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'eſprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oiſifs paſſoient leur vie à diſputer ſur le ſouverain bien, ſur le vice & ſur la vertu, & que d'orgueilleux raiſonneurs, ſe donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres Peuples ſous le nom mépriſant de barbares; mais ils ont conſidéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine (*).

Oublierois-je que ce fut dans le ſein même de la Grece qu'on vit s'élever

---

jamais imaginer de plus parfait pour le Gouvernement des Peuples. Il en cite quantité d'exemples frappans pour qui les ſauroit admirer : mais quoi! dit-il, ils ne portent point de chauſſes.

(*) De bonne-foi, qu'on me diſe quelle opinion les Athéniens mêmes devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écarterent avec tant de ſoin de ce Tribunal integre, des jugemens duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas? Que penſoient les Romains de la médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reſte d'humanité porta les Eſpagnols à interdire à leurs Gens de Loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils euſſent de la Juriſprudence? Ne diroit-on pas qu'ils ont cru réparer par ce ſeul Acte tous les maux qu'ils avoient fait à ces malheureux Indiens.

cette Cité aussi célebre par son heureuse ignorance, que par la sagesse de ses Loix, cette République de demi-Dieux plutôt que d'hommes? tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité. O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! Tandis que les vices conduits par les beaux-Arts s'introduisoient ensemble dans Athenes, tandis qu'un Tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du Prince des Poëtes, tu chassois de tes murs les Arts & les Artistes, les Sciences & les Savans.

L'événement marqua cette différence. Athenes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des Orateurs & des Philosophes. L'élégance des bâtimens y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athenes que sont sortis ces ouvrages surprenans qui serviront de modeles dans tous les âges corrompus. Le Tableau de Lacédémone est moins brillant. *Là*, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du Pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste

de ses Habitans que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monumens vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athenes nous a laissés ?

Quelques sages, il est vrai, ont résisté au torrent général & se sont garantis du vice dans le séjour des Muses. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entre eux portoit des Savans & des Artistes de son tems.

“ J'ai examiné, dit-il, les Poëtes,
„ & je les regarde comme des gens
„ dont le talent en impose à eux-mê-
„ mes & aux autres, qui se donnent
„ pour sages, qu'on prend pour tels
„ & qui ne sont rien moins.

» Des Poëtes, continue Socrate,
„ j'ai passé aux Artistes. Personne
„ n'ignoroit plus les Arts que moi;
„ personne n'étoit plus convaincu que
„ les Artistes possédoient de fort beaux
„ secrets. Cependant, je me suis ap-
„ perçu que leur condition n'est pas
„ meilleure que celle des Poëtes &
„ qu'ils sont, les uns & les autres,
„ dans le même préjugé. Parce que
„ les plus habiles d'entre eux excel-
„ lent dans leur partie, ils se regar-

» dent comme les plus ſages des hom-
» mes. Cette préſomption a terni tout-
» à-fait leur ſavoir à mes yeux : de
» ſorte que me mettant à la place de
» l'Oracle & me demandant ce que
» j'aimerois le mieux être, ce que je
» ſuis ou ce qu'ils ſont, ſavoir ce
» qu'ils ont appris, ou ſavoir que
» je ne ſais rien ; j'ai répondu à moi-
» même & au Dieu : Je veux reſter ce
» que je ſuis.

» Nous ne ſavons, ni les Sophiſtes,
» ni les Poëtes, ni les Orateurs, ni les
» Artiſtes, ni moi, ce que c'eſt que le
» vrai, le bon & le beau. Mais il y a en-
» tre nous cette différence, que, quoi-
» que ces gens ne ſachent rien, tous
» croient ſavoir quelque choſe : au
» lieu que moi, ſi je ne ſais rien, au
» moins je n'en ſuis pas en doute. De
» ſorte que toute cette ſupériorité de
» ſageſſe qui m'eſt accordée par l'Ora-
» cle, ſe réduit ſeulement à être bien
» convaincu que j'ignore ce que je
» ne ſais pas ».

Voilà donc le plus Sage des hommes au jugement des Dieux, & le plus ſavant des Athéniens au ſentiment de la Grece entiere, Socrate faiſant l'éloge de l'ignorance ! Croit-on que s'il

reſſuſcitoit parmi nous, nos Savans & nos Artiſtes lui feroient changer d'avis? Non, Meſſieurs, cet homme juſte continueroit de mépriſer nos vaines Sciences; il n'aideroit point à groſſir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts, & ne laiſſeroit, comme il a fait, pour tout précepte à ſes diſciples & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de ſa vertu. C'eſt ainſi qu'il eſt beau d'inſtruire les hommes!

Socrate avoit commencé dans Athenes, le vieux Caton continua dans Rome de ſe déchaîner contre ces Grecs artificieux & ſubtils, qui ſéduiſoient la vertu & amolliſſoient le courage de ſes concitoyens : mais les Sciences, les Arts & la dialectique prévalurent encore : Rome ſe remplit de Philoſophes & d'Orateurs; on négligea la diſcipline militaire, on mépriſa l'agriculture, on embraſſa des ſectes & l'on oublia la Patrie. Aux noms ſacrés de liberté, de déſintéreſſement, d'obéiſſance aux loix, ſuccéderent les noms d'Epicure, de Zénon, d'Arceſilas. *Depuis que les Savans ont commencé à paroître parmi nous*, diſoient leurs propres Philoſophes, *les Gens de bien*

se sont éclipsés. Jusqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu ; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius ! qu'eût pensé votre grande ame, si pour votre malheur, rappellé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses conquêtes ? " Dieux ! eussiez-vous
„ dit, que sont devenus ces toits de
„ chaume & ces foyers rustiques qu'ha-
„ bitoient jadis la modération & la
„ vertu ? Quelle splendeur funeste a
„ succédé à la simplicité Romaine ?
„ Quel est ce langage étranger? Quelles
„ sont ces mœurs efféminées ? Que
„ signifient ces statues, ces tableaux,
„ ces édifices ? Insensés, qu'avez-vous
„ fait ? Vous les Maîtres des Nations,
„ vous vous êtes rendus les esclaves
„ des hommes frivoles que vous avez
„ vaincus ? Ce sont des Rhéteurs qui
„ vous gouvernent ? C'est pour enri-
„ chir des Architectes, des Peintres,
„ des Statuaires & des Histrions, que
„ vous avez arrosé de votre sang la
„ Grece & l'Asie ? Les dépouilles de
„ Carthage sont la proie d'un joueur

„ de flûte ? Romains, hâtez-vous de „ renverser ces amphithéâtres ; brisez „ ces marbres ; brûlez ces tableaux ; „ chassez ces esclaves qui vous subjuguent, & dont les funestes arts „ vous corrompent. Que d'autres mains „ s'illustrent par de vains talens ; le „ seul talent digne de Rome, est celui „ de conquérir le monde & d'y faire „ régner la vertu. Quand Cynéas prit „ notre Sénat pour une assemblée de „ Rois, il ne fut ébloui ni par une „ pompe vaine, ni par une élégance „ recherchée. Il n'y entendit point „ cette éloquence frivole, l'étude & „ le charme des hommes futiles. Que „ vit donc Cynéas de si majestueux ? „ O Citoyens ! Il vit un spectacle que „ ne donneront jamais vos richesses „ ni tous vos arts ; le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le Ciel, „ l'assemblée de deux cents hommes „ vertueux, dignes de commander à „ Rome & de gouverner la terre «.

Mais franchissons la distance des lieux & des tems, & voyons ce qui s'est passé dans nos contrées & sous nos yeux ; ou plutôt, écartons des peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse, & épargnons-nous la

peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'évoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme, que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII ou de Henri IV? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë; mais il eût bu dans une coupe encore plus amere, la raillerie insultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe, la dissolution & l'esclavage ont été de tout tems le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, &

que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savans.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité! Que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité seroit fille de l'ignorance? La science & la vertu seroient incompatibles? Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les Sciences & les Arts en eux-mêmes. Voyons ce qui doit résulter de leur progrès; & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnemens se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grece, qu'un

Dieu ennemi du repos des hommes, étoit l'inventeur des ſciences (*). Quelle opinion falloit-il donc qu'euſſent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées? C'eſt qu'ils voyoient de près les ſources qui les avoient produites. En effet, ſoit qu'on feuillete les annales du monde, ſoit qu'on ſupplée à des chroniques incertaines par des recherches philoſophiques, on ne trouvera pas aux connoiſſances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'Aſtronomie eſt née de la ſuperſtition; l'Eloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du menſonge; la Géométrie, de l'avarice; la Phyſique, d'une vaine curioſité; toutes, & la Morale même, de l'orgueil humain. Les Sciences & les Arts doivent donc leur naiſſance

(*) On voit aiſément l'allégorie de la fable de Prométhée; & il ne paroît pas que les Grecs qui l'ont cloué ſur le Caucaſe, en penſaſſent gueres plus favorablement que les Egyptiens de leur Dieu Teuthus. " Le Satyre, dit une ancienne „ fable, voulut baiſer & embraſſer le feu, la „ premiere fois qu'il le vit; mais Prometheus „ lui cria: Satyre, tu pleureras la barbe de ton „ menton, car il brûle quand on y touche. „ C'eſt le ſujet du frontiſpice.

à nos vices : nous ferions moins en doute fur leurs avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous eft que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des Arts, fans le luxe qui les nourrit ? Sans les injuftices des hommes, à quoi ferviroit la Jurifprudence ? Que deviendroit l'Hiftoire, s'il n'y avoit ni Tyrans, ni Guerres, ni Confpirateurs ? Qui voudroit en un mot paffer fa vie à de ftériles contemplations, fi chacun ne confultant que les devoirs de l'homme & les befoins de la nature, n'avoit de tems que pour la Patrie, pour les malheureux & pour fes amis ? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés fur les bords du puits où la vérité s'eft retirée ? Cette feule réflexion devroit rebuter dès les premiers pas tout homme qui chercheroit férieufement à s'inftruire par l'étude de la Philofophie.

Que de dangers ! que de fauffes routes dans l'inveftigation des Sciences ? Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereufes que la vérité n'eft utile, ne faut-il point paffer pour arriver à elle ? Le défavantage eft vifible ; car le faux eft fufceptible d'une infinité

de combinaiſons ; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être. Qui eſt-ce d'ailleurs, qui la cherche bien ſincérement ? même avec la meilleure volonté, à quelles marques eſt-on ſûr de la reconnoître ? Dans cette foule de ſentimens différens, quel ſera notre *Criterium* pour en bien juger (*) ? Et ce qui eſt le plus difficile, ſi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en ſaura faire un bon uſage ?

Si nos ſciences ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent, elles ſont encore plus dangereuſes par les effets qu'elles produiſent. Nées dans l'oiſiveté, elles la nourriſſent à leur tour ; & la perte irréparable du tems, eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la ſociété. En politique, comme en morale, c'eſt un grand mal que de ne point faire de bien ; & tout citoyen inutile peut être regardé

(*) Moins on ſait, plus on croit ſavoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien ? Deſcartes n'a-t-il pas conſtruit l'Univers avec des cubes & des tourbillons ? Et y a-t-il aujourd'hui même en Europe ſi mince Phyſicien, qui n'explique hardiment ce profond myſtere de l'électricité, qui fera peut-être à jamais le déſeſpoir des vrais Philoſophes ?

comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, Philosophes illustres ; vous par qui nous savons en quelles raisons les corps s'attirent dans le vide ; quels sont, dans les révolutions des planetes, les rapports des aires parcourues en tems égaux ; quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebroussement ; comment l'homme voit tout en Dieu ; comment l'ame & le corps correspondent sans communication, ainsi que feroient deux horloges ; quels astres peuvent être habités ; quels insectes se reproduisent d'une maniere extraordinaire ? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances ; quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissans ou plus pervers ? Revenez donc sur l'importance de vos productions ; & si les travaux des plus éclairés de nos savans & de nos meilleurs Citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'Ecrivains obscurs & de Lettrés oisifs,

qui dévorent en pure perte la ſubſtance de l'Etat ?

Que dis-je, oiſifs ? & plût-à-Dieu qu'ils le fuſſent en effet ! Les mœurs en ſeroient plus ſaines & la ſociété plus paiſible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funeſtes paradoxes, ſapant les fondemens de la foi, & anéantiſſant la vertu. Ils ſourient dédaigneuſement à ces vieux mots de Patrie & de Religion, & conſacrent leurs talens & leur Philoſophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de ſacré parmi les hommes. Non qu'au fond ils haïſſent ni la vertu ni nos dogmes ; c'eſt de l'opinion publique qu'ils ſont ennemis ; & pour les ramener aux pieds des autels, il ſuffiroit de les reléguer parmi les Athées. O fureur de ſe diſtinguer, que ne pouvez-vous point !

C'eſt un grand mal que l'abus du tems. D'autres maux pires encore ſuivent les Lettres & les Arts. Tel eſt le luxe, né comme eux de l'oiſiveté & de la vanité des hommes. Le luxe va rarement ſans les ſciences & les arts, & jamais ils ne vont ſans lui. Je ſais que notre Philoſophie, toujours fé-

conde en maximes ſingulieres, prétend, contre l'expérience de tous les ſiecles, que le luxe fait la ſplendeur des Etats; mais après avoir oublié la néceſſité des loix ſomptuaires, oſera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne ſoient eſſentielles à la durée des Empires, & que le luxe ne ſoit diamétralement oppoſé aux bonnes mœurs? Que le luxe ſoit un ſigne certain des richeſſes; qu'il ſerve même ſi l'on veut à les multiplier: que faudra-t-il conclure de ce paradoxe ſi digne d'être né de nos jours; & que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce ſoit? Les anciens Politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertu; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la ſomme qu'on le vendroit à Alger; un autre en ſuivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'Etat que la conſommation qu'il y fait. Ainſi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine

donc laquelle de ces deux Républiques de Sparte ou de Sybaris, fut ſubjuguée par une poignée de payſans, & laquelle fit trembler l'Aſie.

La Monarchie de Cyrus a été conquiſe avec trente mille hommes par un Prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perſe ; & les Scythes, le plus miſérable de tous les Peuples, a réſiſté aux plus puiſſans Monarques de l'Univers. Deux fameuſes Républiques ſe diſputerent l'Empire du Monde ; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien, & ce fut celle-ci qui détruiſit l'autre. L'Empire Romain à ſon tour, après avoir englouti toutes les richeſſes de l'Univers, fut la proie de gens qui ne ſavoient pas même ce que c'étoit que richeſſe. Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons l'Angleterre, ſans autres tréſors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres Montagnards dont toute l'avidité ſe bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écraſa cette opulente & redontable Maiſon de Bourgogne qui faiſoit trembler les Potentats de l'Europe. Enfin toute la puiſſance & toute la ſageſſe de l'héritier de Charles-

Quint, foutenues de tous les tréfors des Indes, vinrent fe brifer contre une poignée de pêcheurs de hareng. Que nos politiques daignent fufpendre leurs calculs pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des Citoyens.

De quoi s'agit-il donc précifément dans cette queftion du luxe? De favoir lequel importe le plus aux Empires d'être brillans & momentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillans, mais de quel éclat? Le goût du fafte ne s'affocie gueres dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'eft pas poffible que des efprits dégradés par une multitude de foins futiles s'élevent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout Artifte veut être applaudi. Les éloges de fes contemporains font la partie la plus précieufe de fa récompenfe. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un Peuple & dans des tems où les Savans devenus à la mode, ont mis une jeuneffe frivole en état de donner

le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux Tyrans de leur liberté (*); où l'un des sexes n'osant approuver que ce qui est proportionné à la pusillanimité de l'autre, on laisse tomber des chefs-d'œuvre de Poésie dramatique, & des prodiges d'harmonie sont rebutés? Ce qu'il fera, Messieurs? Il rabaissera son génie au niveau de son siecle, & aimera mieux composer des ouvrages communs qu'on admire pendant sa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que longtems après sa mort. Dites-nous, célebre Arouet, combien vous avez sacrifié de beautés mâles & fortes à

(*) Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre-humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société, d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre-humain qui gouverne l'autre. Les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maitre, & de défendre une si grande cause.

notre fauſſe délicateſſe, & combien l'eſprit de la galanterie ſi fertile en petites choſes vous en a coûté de grandes.

C'eſt ainſi que la diſſolution des mœurs, ſuite néceſſaire du luxe, entraîne à ſon tour la corruption du goût. Que ſi par hazard entre les hommes extraordinaires par leurs talens, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame & qui refuſe de ſe prêter au génie de ſon ſiecle & de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui! Il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'eſt-ce ici un pronoſtic que je fais & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre, le moment eſt venu où ce pinceau deſtiné à augmenter la majeſté de nos temples par des images ſublimes & ſaintes, tombera de vos mains, ou ſera proſtitué à orner de peintures laſcives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & des Phidias; toi dont les anciens auroient employé le ciſeau à leur faire des Dieux capables d'excuſer à nos yeux leur idolâtrie; inimitable Pigal, ta main ſe réſoudra à ravaller le ventre

d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réflechir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeller l'image de la simplicité des premiers tems. C'est un beau rivage, paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocens & vertueux aimoient à avoir les Dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchans, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs & les reléguerent dans des Temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les Temples des Dieux ne se distinguerent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation, & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des Palais des Grands sur des colonnes de marbre, & gravés sur des chapiteaux Corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se

perfectionnent & que le luxe s'étend; le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Goths ravagerent la Grece, toutes les Bibliotheques ne furent sauvées du feu que par cette opinion semée par l'un d'entre eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII. se vit maître de la Toscane & du Royaume de Naples sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa Cour attribua cette facilité inespérée à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savans, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu

militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en Gravures, en vases d'Orfévrerie, & à cultiver les beaux-arts; & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis & le rétablissement des Lettres ont fait tomber derechef & peut-être pour toujours cette réputation guerriere que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siecles.

Les anciennes Républiques de la Grece, avec cette sagesse qui brilloit dans la plupart de leurs institutions, avoient interdit à leurs Citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires qui en affaissant & corrompant le corps, énervent si-tôt la vigueur de l'ame. De quel œil, en effet, pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute. Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées sous des Officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne

ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille, mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige, il ne faut que la privation de quelques superfluités pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre; vous êtes braves, je le sais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasimene; César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos aïeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre, & il est pour les Généraux un art supérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laisse pas d'être un très-mauvais Officier: dans le soldat même, un peu plus de force & de vigueur seroit peut-être plus néces-

faire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; & qu'importe à l'Etat que ses troupes périssent par la fievre & le froid, ou par le fer de l'ennemi ?

Si la culture des Sciences est nuisible aux qualités guerrieres, elle l'est encore plus aux qualités morales. C'est dès nos premieres années qu'une éducation insensée orne notre esprit & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établissemens immenses, où l'on éleve à grands frais la jeunesse pour lui apprendre toutes choses, excepté ses devoirs. Vos enfans ignoreront leur propre langue, mais ils en parleront d'autres qui ne sont en usage nulle part : ils sauront composer des Vers qu'à peine ils pourront comprendre : sans savoir démêler l'erreur de la vérité, ils posséderont l'art de les rendre méconnoissables aux autres par des argumens spécieux : mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne sauront ce que c'est; ce doux nom de Patrie ne frappera jamais leur oreille ; & s'ils entendent parler de Dieu, ce sera moins pour le craindre que pour

en avoir peur (*). J'aimerois autant, disoit un Sage, que mon écolier eût passé le tems dans un Jeu de paume, au moins le corps en seroit plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfans, & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà certes une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes (**), & non ce qu'ils doivent oublier.

(*) Pens. Philosoph.

(**) Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs Rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la vérité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine : comme si cette généreuse jeunesse dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos Maîtres de sciences, seulement des Maîtres de vaillance, prudence & justice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession Royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des Eunuques de la premiere autorité près du Roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans, le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzieme, ils

Nos jardins sont ornés de statues & nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvre de l'art exposés à l'admiration publique? Les defenseurs de la Patrie? ou ces hommes plus grands encore qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non. Ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne Mytholo-

---

le déposoient entre les mains de quatre: le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la Nation. Le premier lui apprenoit la Religion, le second à être toujours véritable, le tiers à vaincre ses cupidités, le quart à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre savant.

Astyage, en Xénophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon: c'est, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & lui ôta son saye qui étoit plus grand. Notre Précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il falloit laisser les choses en cet état, & que l'un & l'autre sembloit être mieux accommodé en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait: car je m'étois arrêté à considérer la bienséance; & il falloit premiérement avoir pourvu à la justice, qui vouloit que nul ne fût forcé en ce qui lui appartenoit. Et dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω. Mon Régent me feroit une belle harangue, *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadât que son école vaut celle-là.

gie, & préfentées de bonne heure à la curiofité de nos enfans ; fans doute afin qu'ils aient fous leurs yeux des modeles de mauvaifes actions, avant même que de favoir lire.

D'où naiffent tous ces abus, fi ce n'eft de l'inégalité funefte introduite entre les hommes par la diftinction des talens & par l'aviliffement des vertus ? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereufe de toutes leurs conféquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talens ; ni d'un Livre s'il eft utile, mais s'il eft bien écrit. Les récompenfes font prodiguées au bel-efprit, & la vertu refte fans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux difcours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dife, cependant, fi la gloire attachée au meilleur des difcours qui feront couronnés dans cette Académie, eft comparable au mérite d'en avoir fondé le prix ?

Le fage ne court point après la fortune ; mais il n'eft pas infenfible à la gloire, & quand il la voit fi mal diftribuée, fa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendu avantageufe à la fociété, tombe en langueur, & s'é-

teint dans la misere & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talens agréables sur les talens utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des Physiciens, des Géometres, des Chymistes, des Astronomes, des Poëtes, des Musiciens, des Peintres; nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dispersés dans nos campagnes abandonnées, ils y périssent indigens & méprisés. Tel est l'état où sont réduits, tels sont les sentimens qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfans.

Je l'avoue, cependant; le mal n'est pas aussi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverses plantes nuisibles des simples salutaires, & dans la substance de plusieurs animaux malfaisans le remede à leurs blessures, a enseigné aux Souverains qui sont ses ministres à imiter sa sagesse. C'est à son exemple que du sein même des sciences & des arts, source de mille déréglemens, ce grand Monarque dont la

gloire ne fera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces sociétés célebres chargées à la fois du dangereux dépôt des connoissances humaines, & du dépôt sacré des mœurs par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces sages institutions affermies par son auguste successeur, & imitées par tous les Rois de l'Europe, serviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous aspirant à l'honneur d'être admis dans les Académies, veilleront sur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces Compagnies, qui pour les prix dont elles honorent le mérite littéraire feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des Citoyens, montreront que cet amour regne parmi elles, & donneront aux Peuples ce plaisir si rare & si doux de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre-humain, non-seulement des lumieres agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne m'oppose donc point une

objection qui n'eſt pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de ſoins ne montrent que trop la néceſſité de les prendre, & l'on ne cherche point de remedes à des maux qui n'exiſtent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore par leur inſuffiſance le caractere des remedes ordinaires? Tant d'établiſſemens faits à l'avantage des ſavans n'en ſont que plus capables d'en impoſer ſur les objets des ſciences & de tourner les eſprits à leur culture. Il ſemble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de Laboureurs & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaiſon de l'agriculture & de la Philoſophie : on ne la ſupporteroit pas. Je demanderai ſeulement, qu'eſt-ce que la Philoſophie? Que contiennent les écrits des Philoſophes les plus connus? Quelles ſont les leçons de ces amis de la ſageſſe? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans criant, chacun de ſon côté, ſur une place publique; venez à moi, c'eſt moi ſeul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps & que tout eſt en repréſentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre ſubſtance que

la matiere ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral sont des chimeres. Celui-là, que les hommes sont des loups & peuvent se dévorer en sureté de conscience. O grands Philosophes! que ne réservez-vous pour vos amis & pour vos enfans ces leçons profitables; vous en recevriez bientôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'estime de leurs contemporains a éte prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réservée après leur trépas! Voilà les sages maximes que nous avons reçues d'eux & que nous transmettrons d'âge en âge à nos descendans. Le Paganisme, livré à tous les égaremens de la raison humaine a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie, sous le regne de l'Evangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras sont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniser les extravagances de l'esprit humain. Mais,

grace aux caracteres Typographiques (*) & à l'usage que nous en faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinosa resteront à jamais. Allez, écrits célebres dont l'ignorance & la rusticité de nos Peres n'auroient point été capables ; accompagnez chez nos descendans ces ouvrages plus dangereux encore d'où s'exhale la corruption des

(*) A considérer les désordres affreux que l'Imprimerie a déjà causés en Europe, à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les Souverains ne tarderont pas à se donner autant de soins pour bannir cet art terrible de leurs Etats, qu'ils en ont pris pour l'y introduire. Le Sultan Achmet cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût avoit consenti d'établir une Imprimerie à Constantinople. Mais à peine la presse fut-elle en train qu'on fût contraint de la détruire & d'en jetter les Instrumens dans un puits. On dit que le Calife Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliotheque d'Alexandrie, répondit en ces termes. Si les Livres de cette bibliotheque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais, & il faut les brûler. S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore : ils sont superflus. Nos Savans ont cité ce raisonnement comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliotheque auroit été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de la vie de cet illustre Pontife.

mœurs de notre siecle, & portez ensemble aux siecles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos sciences & de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons aujourd'hui : & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils leveront leurs mains au Ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur : " Dieu
„ tout-puissant, toi qui tiens dans tes
„ mains les Esprits, délivre-nous des
„ lumieres & des funestes arts de nos
„ Peres, & rends-nous l'ignorance,
„ l'innocence & la pauvreté, les seuls
„ biens qui puissent faire notre bon-
„ heur & qui soient précieux devant
„ toi „.

Mais si le progrès des sciences & des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'Auteurs élémentaires qui ont écarté du Temple des Muses les difficultés qui défendoient son abord ; & que la nature y avoit répandues comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Que pense-

rons-nous de ces Compilateurs d'ouvrages qui ont indiſcrétement briſé la porte des Sciences & introduit dans leur Sanctuaire une populace indigne d'en approcher ; tandis qu'il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carriere des Lettres, euſſent été rebutés dès l'entrée, & ſe fuſſent jettés dans des Arts utiles à la ſociété. Tel qui ſera toute ſa vie un mauvais verſificateur, un Géometre ſubalterne, ſeroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature deſtinoit à faire des diſciples. Les Verulams, les Deſcartes & les Newtons, ces Précepteurs du genre-humain n'en ont point eu eux-mêmes, & quels guides les euſſent conduits juſqu'où leur vaſte génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement en le reſſerrant dans l'étroite capacité du leur : c'eſt par les premiers obſtacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils ſe ſont exercés à franchir l'eſpace immenſe qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de ſe livrer à l'étude des Sciences & des Arts, ce n'eſt

qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces, & de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monumens à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent ; & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le Prince de l'Eloquence fut Consul de Rome, & le plus grand, peut-être, des Philosophes, Chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque Université, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'Académie ; croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les Rois ne dédaignent donc pas d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller : qu'ils renoncent à ce vieux préjugé inventé par l'orgueil des Grands, que l'art de conduire les Peuples est plus difficile que celui de les éclairer : comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes

à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les ſavans du premier ordre trouvent dans leurs Cours d'honorables aſyles. Qu'ils y obtiennent la ſeule récompenſe digne d'eux ? celle de contribuer par leur crédit au bonheur des Peuples à qui ils auront enſeigné la ſageſſe. C'eſt alors ſeulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la ſcience & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre-humain. Mais tant que la puiſſance ſera ſeule d'un côté, les lumieres & la ſageſſe ſeules d'un autre, les ſavans penſeront rarement de grandes choſes, les Princes en feront plus rarement de belles, & les Peuples, continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous, hommes vulgaires, à qui le Ciel n'a point départi de ſi grands talens & qu'il ne deſtine pas à tant de gloire, reſtons dans notre obſcurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui dans l'état préſent des choſes ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon cher-

cher notre bonheur dans l'opinion d'autrui si nous pouvons le trouver en nous-mêmes ? Laissons à d'autres le soin d'instruire les Peuples de leurs devoirs, & bornons-nous à bien remplir les nôtres, nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu ! Science sublime des ames simples, faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître ? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs, & ne suffit-il pas pour apprendre tes Loix de rentrer en soi-même & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions ? Voilà la véritable Philosophie, sachons nous en contenter ; & sans envier la gloire de ces hommes célebres qui s'immortalisent dans la République des Lettres, tâchons de mettre entre eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands Peuples ; que l'un savoit bien dire, & l'autre bien faire.



LETTRE

A M. L'ABBÉ RAYNAL.

AUTEUR DU MERCURE DE FRANCE.

Tirée du Mercure de Juin 1751, *second Volume.*

JE dois, Monsieur, des remercimens à ceux qui vous ont fait passer les observations que vous avez la bonté de me communiquer, & je tâcherai d'en faire mon profit : je vous avouerai pourtant que je trouve mes Censeurs un peu séveres sur ma logique, & je soupçonne qu'ils se seroient montrés moins scrupuleux, si j'avois été de leur avis. Il me semble au moins que s'ils avoient eux-mêmes un peu de cette exactitude rigoureuse qu'ils exigent de moi, je n'aurois aucun besoin des éclaircissemens que je leur vais demander.

L'Auteur semble, disent-ils, *préférer la situation où étoit l'Europe*

avant le renouvellement des ſciences ; état pire que l'ignorance par le faux ſavoir ou le jargon qui étoit en regne.

L'Auteur de cette obſervation ſemble me faire dire que le faux ſavoir, ou le jargon ſcholaſtique, ſoit préférable à la ſcience, & c'eſt moi-même qui ai dit qu'il étoit pire que l'ignorance ; mais qu'entend-il par ce mot de *ſituation* ? l'applique-t-il aux lumieres ou aux mœurs, ou s'il confond ces choſes que j'ai tant pris de peine à diſtinguer ? Au reſte, comme c'eſt ici le fond de la queſtion, j'avoue qu'il eſt très-mal adroit à moi de n'avoir fait que ſembler prendre parti là-deſſus.

Ils ajoutent que *l'Auteur préfere la ruſticité à la politeſſe.*

Il eſt vrai que l'Auteur préfere la ruſticité à l'orgueilleuſe & fauſſe politeſſe de notre ſiecle, & il en a dit la raiſon. *Et qu'il fait main baſſe ſur tous les Savans & les Artiſtes.* Soit, puiſqu'on le veut ainſi, je conſens de ſupprimer toutes les diſtinctions que j'y avois miſes.

Il auroit dû, diſent-ils encore, *marquer le point d'où il part, pour déſigner l'époque de la décadence :*

j'ai fait plus ; j'ai rendu ma propoſition générale : j'ai aſſigné ce premier degré de la décadence des mœurs au premier moment de la culture des lettres dans tous les pays du monde, & j'ai trouvé le progrès de ces deux choſes toujours en proportion. *Et en remontant à cette premiere époque, faire comparaiſon des mœurs de ce tems-là avec les nôtres.* C'eſt ce que j'aurois fait encore plus au long dans un volume in-4°. *Sans cela nous ne voyons point juſqu'où il faudroit remonter, à moins que ce ne ſoit au tems des Apôtres.* Je ne vois pas, moi, l'inconvénient qu'il y auroit à cela, ſi le fait étoit vrai ; mais je demande juſtice au Cenſeur : voudroit-il que j'euſſe dit que le tems de la plus profonde ignorance étoit celui des Apôtres ?

Ils diſent de plus, *par rapport au luxe, qu'en bonne politique on ſait qu'il doit être interdit dans les petits États, mais que le cas d'un royaume tel que la France, par exemple, eſt tout différent, les raiſons en ſont connues.*

N'ai-je pas ici encore quelque ſujet de me plaindre ? ces raiſons ſont cel-

les auxquelles j'ai tâché de répondre. Bien ou mal, j'ai répondu. Or on ne sauroit gueres donner à un Auteur une plus grande marque de mépris qu'en ne lui répliquant que par les mêmes argumens qu'il a réfutés. Mais faut-il leur indiquer la difficulté qu'ils ont à résoudre ? la voici : Que deviendra la vertu quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce soit ? Voilà ce que je leur ai demandé, & ce que je leur demande encore.

Quant aux deux observations suivantes, dont la premiere commence par ces mots : *enfin voici ce qu'on objecte*, &c. & l'autre par ceux-ci : *mais ce qui touche de plus près*, &c. je supplie le lecteur de m'épargner la peine de les transcrire. L'Académie m'avoit demandé si le rétablissement des sciences & des arts avoit contribué à épurer les mœurs. Telle étoit la question que j'avois à résoudre : cependant voici qu'on me fait un crime de n'en avoir pas résolu une autre. Certainement cette critique est tout au moins fort singuliere. Cependant j'ai presque à demander pardon au Lecteur de l'avoir prévue, car c'est ce qu'il pourroit

croire en lisant les cinq ou six dernieres pages de mon Discours.

Au reste, si mes Censeurs s'obstinent à desirer encore des conclusions-pratiques, je leur en promets de très-clairement énoncées dans ma premiere réponse.

Sur l'inutilité des Loix somptuaires pour déraciner le luxe une fois établi, on dit *que l'Auteur n'ignore pas ce qu'il y a à dire la-dessus.* Vraiment non, je n'ignore pas que quand un homme est mort, il ne faut point appeller de Médecin.

On ne sauroit mettre dans un trop grand jour des vérités qui heurtent autant de front le goût général, & il importe d'ôter toute prise à la chicane. Je ne suis pas tout-à-fait de cet avis, & je crois qu'il faut laisser des osselets aux enfans.

Il est aussi bien des Lecteurs qui les goûteront mieux dans un style tout uni, que sous cet habit de cérémonie qu'exigent les Discours Académiques. Je suis fort du goût de ces Lecteurs-là. Voici donc un point dans lequel je puis me conformer au sentiment de mes Censeurs, comme je fais dès aujourd'hui.

J'ignore quel eſt l'adverſaire dont on me menace dans le *poſt ſcriptum*; tel qu'il puiſſe être, je ne ſaurois me réſoudre à répondre à un ouvrage, avant que de l'avoir lu, ni à me tenir pour battu, avant que d'avoir été attaqué.

Au ſurplus, ſoit que je réponde aux critiques qui me ſont annoncées, ſoit que je me contente de publier l'ouvrage augmenté qu'on me demande, j'avertis mes Cenſeurs qu'ils pourroient bien n'y pas trouver les modifications qu'ils eſperent; je prévois que quand il ſera queſtion de me défendre, je ſuivrai ſans ſcrupule toutes les conſéquences de mes principes.

Je ſais d'avance avec quels grands mots on m'attaquera. Lumieres, connoiſſances, loix, morale, raiſon, bienſéance, égards, douceur, aménité, politeſſe, éducation, &c. à tout cela je ne répondrai que par deux autres mots, qui ſonnent encore plus fort à mon oreille. *Vertu*, *vérité!* m'écrierai-je ſans ceſſe, *vérité*, *vertu!* Si quelqu'un n'apperçoit-là que des mots, je n'ai plus rien à lui dire.

LETTRE
DE
J. J. ROUSSEAU,
Sur la Réfutation de son Discours

PAR M. GAUTIER,

Professeur de Mathématiques & d'Histoire, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Nancy.

JE vous renvoie, Monsieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon discours (*), mais je ne crois pas être, comme vous le pré-

(*) Cette réfutation de M. Gautier sera imprimée dans le premier volume du supplément.

tendez, dans la néceſſité d'y répondre ; & voici mes objections.

1. Je ne puis me perſuader que pour avoir raiſon, on ſoit indiſpenſablement obligé de parler le dernier.

2. Plus je relis la réfutation, & plus je ſuis convaincu que je n'ai pas beſoin de donner à M. Gautier d'autre réplique que le Diſcours même auquel il a répondu. Liſez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit les articles du luxe, de la guerre, des Académies, de l'éducation ; liſez la Proſopopée de Louis-le-Grand & celle de Fabricius ; enfin, liſez la concluſion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3. Je penſe en tout ſi différemment de M. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne ſommes pas de même avis, je ſerois obligé de le combattre, même dans les choſes que j'aurois dites comme lui, & cela me donneroit un air contrariant que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politeſſe, il fait entendre très-clairement que, pour devenir homme de bien, il eſt bon de commencer par être hypocrite, & que la fauſſeté eſt un che-

min sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politesse ne sont pas contagieux, comme ils le seroient, s'ils se présentoient de front avec rusticité; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de se déguiser; qu'on est convaincu qu'il ne faut pas compter sur eux, à moins qu'on ne leur plaise ou qu'on ne leur soit utile; qu'on sait évaluer les offres spécieuses de la politesse; c'est-à-dire, sans doute, que quand deux hommes se font des complimens, & que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur; *je vous traite comme un sot, & je me moque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du sien; *je sais que vous mentez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux*. Si j'avois voulu employer la plus amere ironie, j'en aurois pu dire à-peu-près autant.

4. On voit à chaque page de la réfutation, que l'Auteur n'entend point ou ne veut point entendre l'Ouvrage qu'il réfute, ce qui lui est assurément fort commode; parce que répondant sans cesse à sa pensée & jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qu'il lui plaît.

D'un

D'un autre côté, si ma réplique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire : car on n'a jamais ouï dire qu'un Peintre qui expose en public un tableau soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs, il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre même en répliquant; par exemple, je sais, dirois-je à M. Gautier, que nos soldats ne sont point des Réaumurs & des Fontenelles, & c'est tant pis pour eux, pour nous, & sur-tout pour les ennemis. Je sais qu'ils ne savent rien, qu'ils sont brutaux & grossiers, & toutefois j'ai dit, & je dis encore, qu'ils sont énervés par les Sciences qu'ils méprisent, & par les beaux-Arts qu'ils ignorent. C'est un des grands inconvéniens de la culture des Lettres, que pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or vous voyez bien, Monsieur, que ceci ne seroit qu'un autre paradoxe inexpliquable pour M. Gautier; pour ce M. Gautier qui me demande fiérement ce que les troupes ont de commun avec les Académies; si les soldats en auront plus

de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris ; ce que je veux dire en avançant qu'à force d'honorer les talens on néglige les vertus, & d'autres questions semblables, qui toutes montrent qu'il est impossible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'est pas la peine de m'expliquer une seconde fois pour n'être pas mieux entendu que la premiere.

5. Si je voulois répondre à la premiere partie de la réfutation, ce seroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me prescrire les Auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix est tout-à-fait naturel ; il récuse l'autorité de ceux qui déposent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un seul témoignage en ma faveur est décisif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès ; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'il allegue ; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel sont deux choses tout-

à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus font moins ceux qui ont de mauvaifes Loix, que ceux qui méprifent les Loix ; fa réplique eft aifée à prévoir. Le moyen qu'on puiffe ajouter foi à des Ecrivains fcandaleux, qui ofent louer des barbares qui ne favent ni lire ni écrire ! Le moyen qu'on puiffe jamais fuppofer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue ? Il faudra donc difputer. Voilà donc Hérodote, Strabon, Pomponius-Mela aux prifes avec Xénophon, Juftin, Quinte-Curce, Tacite ; nous voilà dans les recherches des Critiques, dans les Antiquités, dans l'érudition. Les Brochures fe transforment en Volumes, les Livres fe multiplient, & la queftion s'oublie : c'eft le fort des difputes de Littérature, qu'après des in-folios d'éclairciffement, on finit toujours par ne favoir plus où l'on en eft : ce n'eft pas la peine de commencer.

Si je voulois répliquer à la feconde Partie, cela feroit bientôt fait ; mais je n'apprendrois rien à perfonne. M. Gautier fe contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non,

& non par-tout où j'ai dit oui ; je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & supprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En suivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux Parties de la réfutation sans en dire trop & trop peu : or je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6. Je pourrois suivre une autre méthode, & examiner séparément les raisonnemens de M. Gautier, & le style de la réfutation.

Si j'examinois ses raisonnemens, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'Auteur n'a point saisi l'état de la question, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savans, & je m'étois déjà bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins à me montrer quelque Peuple savant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner comme si

j'avois dit que la Science eſt la ſeule ſource de corruption parmi les hommes; s'il a cru cela de bonne-foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde ſuffit pour acquérir cette politeſſe dont ſe pique un galant homme; d'où il conclut qu'on n'eſt pas fondé à en faire honneur aux Sciences: mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur? Depuis que les hommes vivent en ſociété, il y a eu des Peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. M. Gautier a oublié de nous rendre raiſon de cette différence.

M. Gautier eſt par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait aſſurément beaucoup d'honneur aux ſiennes; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit au ton dont il en parle qu'il a étudié les hommes comme les Péripatéticiens étudioient la Phyſique, ſans ſortir de ſon cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes Livres; & après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'eſt pas une merveille qu'ayant ſuivi des méthodes ſi différentes, nous nous rencontrions ſi peu dans nos ju-

gemens. Je vois qu'on ne fauroit employer un langage plus honnête que celui de notre fiecle ; & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois auffi qu'on ne fauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me fcandalife. Penfons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir ?

Il dit encore que quand même on pourroit prouver par des faits que la diffolution des mœurs a toujours régné avec les Sciences, il ne s'enfuivroit pas que le fort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir employé la premiere Partie de mon Difcours à prouver que ces chofes avoient toujours marché enfemble, j'ai deftiné la feconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici ?

Il me paroît fur-tout très fcandalifé de la maniere dont j'ai parlé de l'éducation des Colleges. Il m'apprend qu'on y enfeigne aux jeunes gens, je ne fais combien de belles chofes qui peuvent être d'une bonne

ressource pour leur amusement quand ils seront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des Citoyens, dont il faut commencer par les instruire. « Nous „ nous enquérons volontiers fait-il du „ Grec & du Latin ? Ecrit-il en vers „ ou en prose ? Mais s'il est devenu „ meilleur ou plus avisé, c'étoit le „ principal ; & c'est ce qui demeure „ derriere. Criez d'un Passant à notre „ Peuple, *ô le savant homme* ! & d'un „ autre, *ô le bon-homme* ! Il ne fau- „ dra pas à détourner ses yeux & son „ respect vers le premier. Il y fau- „ droit un tiers Crieur, *O les lourdes* „ *têtes* ! „.

J'ai dit que la nature a voulu nous préserver de la Science comme une mere arrache une arme dangéreuse des mains de son enfant, & que la peine que nous trouvons à nous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'eusse dit : Peuples, sachez donc une fois que la nature ne veut pas que vous vous nourrissiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à sa culture est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier

n'a pas songé, qu'avec un peu de travail, on est sûr de faire du pain; mais qu'avec beaucoup d'étude il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur; car pourquoi la Nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses? Mais au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que s'il ne tenoit qu'à lui, tous les Laboureurs déserteroient bientôt les Campagnes, pour aller argumenter dans les Ecoles; occupation, selon M. Gautier, & je crois, selon bien des Professeurs, fort importante pour le bonheur de l'Etat.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faisoient-ils pas des Sciences tout le cas qu'on auroit pu croire. L'Auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa Bibliotheque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce Prince. A présent qu'il est mort, je demande à mon

tour où eſt la néceſſité de faire accorder le ſentiment du Roi Oſymandias avec celui des Sages d'Egypte. S'il eût compté, & ſur-tout peſé les voix, qui me répondra que le mot de *poiſons* n'eût pas été ſubſtitué à celui de *remedes* ? Mais paſſons cette faſtueuſe Inſcription. Ces remedes ſont excellens, j'en conviens, & je l'ai déjà répété bien des fois ; mais eſt-ce une raiſon pour les adminiſtrer inconſidérément, & ſans égard aux tempéramens des malades ? Tel aliment eſt très-bon en ſoi, qui dans un eſtomac infirme ne produit qu'indigeſtions & mauvaiſes humeurs. Que diroit-on d'un Médecin, qui après avoir fait l'éloge de quelques viandes ſucculentes, concluroit que tous les malades s'en doivent raſſaſier?

J'ai fait voir que les Sciences & les Arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon ſinguliere de raiſonner, & il ne voit point la liaiſon qui ſe trouve entre le courage & la vertu. Ce n'eſt pourtant pas, ce me ſemble, une choſe ſi difficile à comprendre. Celui qui s'eſt une fois accoutumé à préférer ſa vie à ſon devoir, ne tardera gueres à lui préférer encore

les choſes qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la Science convient à quelques grands génies ; mais qu'elle eſt toujours nuiſible aux Peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les Sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort ſavans Hommes ; & il appelle cela m'avoir refuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus ſavant des Athéniens ; & c'eſt de-là que je tire l'autorité de ſon témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit ſavant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton mépriſoit les Philoſophes Grecs ; & il ſe fonde ſur ce que Carnéade ſe faiſoit un jeu d'établir & de renverſer les mêmes propoſitions ; ce qui prévint mal-à-propos Caton contre la Littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carnéade.

Sans doute que Carnéade eſt le ſeul Philoſophe ou le ſeul ſavant qui ſe ſoit piqué de ſoutenir le pour & le contre ; autrement tout ce que dit ici M. Gau-

tier ne fignifieroit rien du tout. Je m'en rapporte fur ce point à fon érudition.

Si la réfutation n'eft pas abondante en bons raifonnemens, en revanche elle l'eft fort en belles déclamations. L'Auteur fubftitue par-tout les ornemens de l'art à la folidité des preuves qu'il promettoit en commençant; & c'eft en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un Difcours Académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes déclamations de M. Rouffeau?* A abolir, s'il étoit poffible, les vaines déclamations des Colleges. *Qui ne feroit pas indigné de l'entendre affurer que nous avons les apparences de toutes les vertus fans en avoir aucune.* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû mieux que perfonne me pardonner celle-là. *Eh! pourquoi n'a-t-on plus de vertu? c'eft qu'on cultive les Belles-Lettres, les Sciences & les Arts.* Pour cela précifément. *Si l'on étoit impolis, ruftiques, ignorans, Goths, Huns, ou Vandales, on feroit digne des éloges de M. Rouffeau.* Pourquoi

non ? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'exclusion à la vertu ? *Ne se lassera-t-on point d'invectiver les hommes* ? Ne se lasseront-ils point d'être méchans ? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur disant qu'ils n'ont point de vertu ?* Croira-t-on les rendre meilleurs, en leur persuadant qu'ils sont assez bons ? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, est-il permis d'en renverser les appuis ?* Sous prétexte d'éclairer les esprits, faudra-t-il pervertir les ames ? *O doux nœuds de la société ! charme des vrais Philosophes, aimables vertus ; c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs ; vous ne devez votre empire ni à l'âpreté stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conseils d'une orgueilleuse rusticité.*

Je remarquerai d'abord une chose assez plaisante ; c'est que de toutes les Sectes des anciens Philosophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens sont les seuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il semble même vouloir mettre de mon côté. Il a raison ; je n'en serai gueres plus fier.

Mais voyons un peu si je pourrois rendre exactement en d'autres termes

le ſens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'eſt par vos propres attraits que vous régnez dans les ames. Vous n'avez pas beſoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de ruſticité. Vous ſavez aller au cœur par des routes plus ſimples & plus naturelles. Il ſuffit de ſavoir la Rhétorique, la Logique, la Phyſique, la Métaphyſique & les Mathématiques, pour acquérir le droit de vous poſſéder.*

Autre exemple du ſtyle de M. Gautier.

Vous ſavez que les Sciences dont on occupe les jeunes Philoſophes dans les Univerſités, ſont la Logique, la Métaphyſique, la Morale, la Phyſique, les Mathématiques élémentaires. Si je l'ai ſu, je l'avois oublié, comme nous faiſons tous en devenant raiſonnables. *Ce ſont donc-là, ſelon vous, de ſtériles ſpéculations!* ſtériles ſelon l'opinion commune ; mais, ſelon moi, très-fertiles en mauvaiſes choſes. *Les Univerſités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces ſciences s'eſt retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à perſonne. Cette ſentence n'eſt point de mon invention ; elle eſt auſſi an-

cienne que la Philoſophie. Au reſte, je ſais que les Univerſités ne me doivent aucune reconnoiſſance; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands Philoſophes qui les poſſedent dans un degré éminent ſont ſans doute bien ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien.* Je crois qu'en effet ces grands Philoſophes qui poſſedent toutes ces grandes ſciences dans un degré éminent, ſeroient très-ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien. Mais je ſerois bien plus ſurpris moi-même, ſi ces hommes qui ſavent tant de choſes, ſavoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politeſſe, n'épargne aucune occaſion de me ſuſciter des ennemis; il étend ſes ſoins à cet égard depuis les Régens de College juſqu'à la ſouveraine puiſſance. M. Gautier fait fort bien de juſtifier les uſages du monde; on voit qu'ils ne lui ſont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire & de raiſonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'eſprit que M. Gau-

tier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raisonnable. Il m'accuse, très-sûrement sans en rien croire, de n'être point persuadé du sentiment que je soutiens. Moi, je le soupçonne, avec plus de fondement, d'être en secret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonstances où il se trouve l'auront mis dans une espece de nécessité de prendre parti contre moi. La bienséance de notre siecle est bonne à bien des choses; il m'aura donc réfuté par bienséance; mais il aura pris toutes sortes de précautions, & employé tout l'art possible pour le faire de maniere à ne persuader personne.

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très-mal-à-propos que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assemblée devant laquelle il parle, & la gloire du grand Prince sous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'il disoit; vous ne pouvez, Messieurs, sans ingratitude envers votre respectable Protecteur, vous dispenser de me donner raison; & de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous; ainsi de quelque côté que vous

envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout homme qui parle ainsi a plus d'attention à fermer la bouche aux gens que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre & indiquer sa réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses & sur les Lacédémoniens mêmes, font voir que les Arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas-là une adresse pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Péloponèse. *Leur gouvernement devenu vénal sous Periclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure, les fonctions les plus honorables sont avilies, l'impunité multiplie les mauvais Citoyens, les fonds destinés à la guerre sont destinés à nourrir la mollesse & l'oisiveté; toutes ces causes de corruption quel rapport ont-elles aux Sciences?*

Que fait ici M. Gautier, sinon de rappeller toute la seconde Partie de mon Discours où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour causes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la premiere cause de ces causes prétendues; remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au Lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les Historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens furent l'ouvrage des Orateurs. Il est donc certain que m'attaquer de cette maniere, c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son savoir aux dépens de sa bonne-foi : mais si en effet il a parlé sincérement en réfutant mon Discours, comment M. Gautier, Professeur en Histoire, Professeur en Mathématique, Membre de l'Académie de Nancy, ne s'est-il

pas un peu défié de tous les titres qu'il porte ?

Je ne répliquerai donc pas à M. Gautier, c'eſt un point réſolu. Je ne pourrois jamais répondre ſérieuſement, & ſuivre la réfutation pied à pied ; vous en voyez la raiſon ; & ce ſeroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amere plaiſanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à ſe plaindre du ton de cette Lettre : au moins n'ignoroit-il pas en écrivant ſa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas aſſez de cas de la politeſſe pour vouloir apprendre d'elle à déguiſer ſon ſentiment.

Au reſte, je ſuis prêt à rendre à M. Gautier toute la juſtice qui lui eſt due. Son Ouvrage me paroît celui d'un homme d'eſprit qui a bien des connoiſſances. D'autres y trouveront peut-être de la Philoſophie ; quant à moi j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, &c.

P. S. Je viens de lire dans la Gazette d'Utrecht du 22 Octobre, une pompeuſe expoſition de l'ouvrage de-

M. Gautier, & cette expoſition ſemble faite exprès pour confirmer mes ſoupçons. Un Auteur qui a quelque confiance en ſon Ouvrage laiſſe aux autres le ſoin d'en faire l'éloge, & ſe borne à en faire un bon Extrait. Celui de la réfutation eſt tourné avec tant d'adreſſe, que, quoiqu'il tombe uniquement ſur des bagatelles que je n'avois employées que pour ſervir de tranſitions, il n'y en a pas une ſeule ſur laquelle un Lecteur judicieux puiſſe être de l'avis de M. Gautier.

Il n'eſt pas vrai, ſelon lui, que ce ſoit des vices des hommes que l'Hiſtoire tire ſon principal intérêt.

Je pourrois laiſſer les preuves de raiſonnement; & pour mettre M. Gautier ſur ſon terrein, je lui citerois des autorités.

Heureux les Peuples dont les Rois ont fait peu de bruit dans l'Hiſtoire!

Si jamais les hommes deviennent ſages, leur hiſtoire n'amuſera gueres.

M. Gautier dit avec raiſon qu'une ſociété, fût-elle toute compoſée d'hommes juſtes, ne ſauroit ſubſiſter ſans Loix; & il conclut de-là qu'il n'eſt pas vrai que, ſans les injuſtices des hommes, la Juriſprudence ſeroit inu-

tile. Un si savant Auteur confondroit-il la Jurisprudence & les Loix?

Je pourrois encore laisser les preuves de raisonnement; & pour mettre M. Gautier sur son terrein, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni Jurisconsultes ni Avocats; leurs Loix n'étoient pas même écrites: cependant ils avoient des Loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour savoir si les Loix étoient plus mal observées à Lacédémone, que dans les Pays où fourmillent les Gens de Loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de textes à M. Gautier, & qu'il étale dans la Gazette; mais je finirai par cette observation, que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. Gautier, & retranchons de mon Discours toutes les choses qu'il attaque, mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question; il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce premier Novembre 1751.

REPONSE

AU ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE,

OU

OBSERVATIONS

DE J. J. ROUSSEAU,

Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.

OBSERVATIONS

DE

J. J. ROUSSEAU

DE GENEVE,

Sur la Réponſe qui a été faite à ſon Diſcours.

JE devrois plutôt un remercîment qu'une réplique à l'Auteur anonyme (*), qui vient d'honorer mon Diſcours d'une Réponſe. Mais ce que je dois à la reconnoiſſance ne me fera point ou-

(*) L'Ouvrage du Roi de Pologne étant d'abord anonyme & non avoué par l'Auteur, m'obligeoit à lui laiſſer l'*incognito* qu'il avoit pris; mais ce Prince, ayant depuis reconnu publiquement ce même Ouvrage, m'a diſpenſé de taire plus long-tems l'honneur qu'il m'a fait. [*L'ouvrage du Roi de Pologne ſera imprimé dans le premier Volume du Supplément, au recueil des Ecrits de M. Rouſſeau*].

blier ce que je dois à la vérité; & je n'oublierai pas, non plus, que toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la Nature, & reprennent leur premiere égalité.

Le Discours auquel j'ai à répliquer est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune Réponse : car quoique j'y sois qualifié de Docteur, je ferois bien fâché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile. Elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte; car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux, toutes les propositions établies par mon Adversaire; l'un renferme l'éloges des Sciences; l'autre traite de leur abus. Je les examinerai séparément.

Il semble au ton de la Réponse, qu'on seroit bien aise que j'eusse dit des Sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon Discours, a dû me coûter beaucoup;

beaucoup; c'eſt, ſelon l'Auteur, un aveu arraché à la vérité & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu eſt un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je penſois des Sciences le bien que j'en ai dit; le bien que l'Auteur en dit lui-même n'eſt donc point contraire à mon ſentiment. Cet aveu, dit-on, eſt arraché par force : tant mieux pour ma cauſe; car cela montre que la vérité eſt chez moi plus forte que le penchant. Mais ſur quoi peut-on juger que cet éloge eſt forcé? Seroit-ce pour être mal fait? ce ſeroit intenter un procès bien terrible à la ſincérité des Auteurs, que d'en juger ſur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court? Il me ſemble que j'aurois pu facilement dire moins de choſes en plus de pages. C'eſt, dit-on, que je me ſuis rétracté; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute; & tout ce que je puis répondre, c'eſt que ce n'a pas été mon intention.

La Science eſt très-bonne en ſoi, cela eſt évident; & il faudroit avoir renoncé au bon ſens, pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choſes eſt la ſource de la vérité; tout connoi-

tre eſt un de ſes divins attributs. C'eſt donc participer en quelque ſorte à la ſuprême intelligence, que d'acquérir des connoiſſances & d'étendre ſes lumieres. En ce ſens j'ai loué le ſavoir, & c'eſt en ce ſens que le loue mon Adverſaire. Il s'étend encore ſur les divers genres d'utilité que l'Homme peut retirer des Arts & des Sciences; & j'en aurois volontiers dit autant, ſi cela eût été de mon ſujet. Ainſi nous ſommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment ſe peut-il faire, que les Sciences dont la ſource eſt ſi pure & la fin ſi louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'héréſies, tant d'erreurs, tant de ſyſtêmes abſurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de Satires ameres, tant de miſérables Romans, tant de Vers licencieux, tant de Livres obſcenes; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalouſies, tant de menſonges, tant de noirceurs, tant de calomnies, tant de lâches & honteuſes flatteries? Je diſois que c'eſt parce que la Science toute belle, toute ſublime qu'elle eſt, n'eſt point

faite pour l'homme; qu'il a l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumieres dont il a besoin pour cette étude. Mon adversaire avoue de son côté que les Sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet. En cela, nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours, & il ne me semble pas que dans la Réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes, & par conséquent, toutes les propositions qu'on en peut déduire n'ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant, quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les Sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à desirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon Adversaire est que, quoique les Sciences

faſſent beaucoup de mal, il ne faut pas laiſſer de les cultiver à cauſe du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au Public, mais au petit nombre des vrais Philoſophes, ſur celle qu'il faut préférer de ces deux concluſions.

Il me reſte de légeres Obſervations à faire, ſur quelques endroits de cette Réponſe, qui m'ont paru manquer un peu de la juſteſſe que j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conſéquence que l'Auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques perſonnalités que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la queſtion. L'Auteur m'honore de pluſieurs éloges, & c'eſt aſſurément m'ouvrir une belle carriere. Mais il y a trop peu de proportion entre ces choſes : un ſilence reſpectueux ſur les objets de notre admiration, eſt ſouvent plus convenable, que des louanges indiſcretes (*).

(*) Tous les Princes bons & mauvais, ſeront toujours baſſement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des Courtiſans & des Gens de Lettres. Quant aux Princes qui ſont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre (*a*); il me semble que ceci demanderoit quelque éclaircissement. On est encore surpris de le voir couronné; ce n'est pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre sens cette surprise seroit aussi honorable à

choisis. La flatterie offense leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je sais bien, du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet, ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue; mais pour son Panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge digne d'un Roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un Orateur, mais par la voix d'un Peuple libre. *Pour que je prisse plaisir à vos louanges*, disoit l'Empereur Julien à des Courtisans qui vantoient sa justice, *il faudroit que vous osassiez dire le contraire, s'il étoit vrai.*

(*a*) C'est de la question même qu'on pourroit être surpris: grande & belle question s'il en fût jamais, & qui pourra bien n'être pas si-tôt renouvellée. L'Académie Françoise vient de proposer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un sujet fort semblable à celui-là. Il s'agit de soutenir que l'*Amour des Lettres inspire l'amour de la vertu*. L'Académie n'a pas jugé à propos de laisser un tel sujet en problême; & cette sage Compagnie a doublé dans cette occasion le tems qu'elle accordoit ci-devant aux Auteurs, même pour les sujets les plus difficiles.

l'Académie de Dijon, qu'injurieuſe à l'intégrité des Académies en général ; & il eſt aiſé de ſentir combien j'en ferois le profit de ma cauſe.

On me taxe par des phraſes fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne (*b*) ; puiſque la Science & la Vertu ſont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande d'un ton aſſez preſſant comment j'oſe employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adreſſe à m'impliquer ainſi moi-même dans la queſtion ; cette perſonnalité ne peut manquer de jetter de l'embarras dans ma Réponſe, ou plutôt dans mes Répon-

(*b*) Je ne ſaurois me juſtifier, comme bien d'autres, ſur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous conſulte pas pour nous empoiſonner : c'eſt de très-bon gré que je me ſuis jetté dans l'étude ; & c'eſt de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée, en m'appercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame, ſans aucun profit pour ma raiſon. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la ſageſſe, en faiſant tout pour la vanité.

ses ; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1. Que la culture des Sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque Homme en particulier la Science & la Vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les Princes à appeller les vrais Savans à leur Cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voye une fois ce que peuvent la Science & la Vertu réunies pour le bonheur du genre-humain ? Ces vrais Savans sont en petit nombre, je l'avoue ; car pour bien user de la Science, il faut réunir de grands talens & de grandes Vertus ; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sauroit donc conclure de mes principes qu'un homme ne puisse être savant & vertueux tout à la fois.

2. On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue contradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la

Vertu, mon cœur me rend ce témoignage; il me dit trop aussi, combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux; d'ailleurs je suis fort éloigné d'avoir de la Science, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours me garantiroit de cette imputation, je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sais-je même, si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être.

3. Je pourrois rapporter à ce sujet, ce que disoient les Peres de l'Eglise des Sciences mondaines qu'ils méprisoient, & dont pourtant ils se servoient pour combattre les Philosophes Païens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens volés par les Israélites: mais je me contenterai pour derniere Réponse, de proposer cette question: si quelqu'un venoit pour me tuer & que j'eusse le bonheur de me saisir de son

arme, me feroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en fervir pour le chaffer de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'exifte pas, il n'eft donc pas néceffaire de fuppofer que je n'ai voulu que m'égayer fur un frivole paradoxe ; & cela me paroît d'autant moins néceffaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puiffe être, n'eft pas du moins celui qu'on emploie dans les jeux d'efprit.

Il eft tems de finir fur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de foi ; & c'eft une indifcrétion que le Public pardonne difficilement, même quand on y eft forcé. La vérité eft fi indépendante de ceux qui l'attaquent & de ceux qui la défendent, que les Auteurs qui en difputent devroient bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette regle fi aifée à pratiquer avec moi, ne l'eft point du tout vis-à-vis de mon Adverfaire ; & c'eft une différence qui n'eft pas à l'avantage de ma réplique.

L'Auteur obfervant que j'attaque les Sciences & les Arts, par leurs effets fur les mœurs, emploie pour me ré-

pondre le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états; c'eſt comme ſi, pour juſtifier un accuſé, on ſe contentoit de prouver qu'il ſe porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il eſt fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les Arts & les Sciences nous rendent malhonnêtes gens, je ne diſconviendrai pas qu'ils ne nous ſoient d'ailleurs très-commodes; c'eſt une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'Auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous eſt néceſſaire pour admirer les beautés de l'Univers, & que le ſpectacle de la nature, expoſé, ce ſemble, aux yeux de tous pour l'inſtruction des ſimples, exige lui-même beaucoup d'inſtruction dans les Obſervateurs pour en être apperçu. J'avoue que cette propoſition me ſurprend : ſeroit-ce qu'il eſt ordonné à tous les hommes d'être Philoſophes, ou qu'il n'eſt ordonné qu'aux ſeuls Philoſophes de croire en Dieu? l'Ecriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ſes œuvres; je ne penſe pas qu'elle nous ait preſ-

crit nulle part d'étudier la Physique, ni que l'Auteur de la Nature soit moins bien adoré par moi qui ne sais rien, que par celui qui connoît & le cedre, & l'hysope, & la trompe de la mouche, & celle de l'Eléphant : *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit.*

On croit toujours avoir dit ce que font les Sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent : l'étude de l'Univers devroit élever l'homme à son Créateur, je le sais ; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le Philosophe, qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la sagesse éternelle : il approuve, il blâme, il corrige, il prescrit des loix à la nature, & des bornes à la divinité ; & tandis qu'occupé de ses vains systêmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde, le Laboureur qui voit la pluie & le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices

par son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à son maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé. Tandis que la savante Grece étoit pleine d'Athées, Elien remarquoit (*) que jamais Barbare n'avoit mis en doute l'existence de la divinité. Nous pouvons remarquer de même aujourd'hui qu'il n'y a dans toute l'Asie qu'un seul Peuple Lettré, que plus de la moitié de ce Peuple est Athée, & que c'est la seule nation de l'Asie où l'Athéisme soit connu.

La curiosité naturelle à l'homme, continue-t-on, *lui inspire l'envie d'apprendre*. Il devroit donc travailler à la contenir, comme tous ses penchans naturels. *Ses besoins lui en font sentir la nécessité.* A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les Sauvages sont des hommes, & ne sentent point cette nécessité-là. *Ses emplois lui en imposent l'obligation.*

(*) Var. Hist. L. 2, c. 31.

Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs (c). *Ses progrès lui en font goûter le plaisir.* C'est pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir.* Cela arrive en effet à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir*; c'est-à-dire, que l'usage de tout le tems qu'il perd, est de l'exciter à en perdre encore davantage : mais il n'y a gueres qu'un petit nombre d'hommes de génie en qui la vue de leur ignorance se développe en apprenant, &

(c) C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de Science dans ceux qui la conduisent; si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient gueres besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire. Au reste, Cicéron lui-même qui, dit Montagne " devoit au savoir tout son vaillant, reprend aucuns de ses amis, d'avoir accoutumé de mettre à l'Astrologie, au Droit, à la Dialectique & à la Géométrie plus de tems que ne méritoient ces Arts, & que cela les divertissoit des devoirs de la vie plus utiles & honnêtes ". Il me semble que dans cette cause commune, les Savans devroient mieux s'entendre entr'eux, & donner au moins des raisons sur lesquelles euxmêmes fussent d'accord.

ç'eſt pour eux ſeulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits eſprits ont-ils appris quelque choſe qu'ils croient tout ſavoir, & il n'y a ſorte de ſottiſe que cette perſuaſion ne leur faſſe dire & faire. *Plus il a de connoiſſances acquiſes, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainſi, l'Auteur a bien plus conſulté ſon cœur qu'il n'a obſervé les hommes.

Il avance encore, qu'il eſt bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir, & il fait entendre qu'on ne peut s'aſſurer de ſa vertu qu'après l'avoir miſe à l'épreuve. Ces Maximes ſont au moins douteuſes & ſujettes à bien des diſcuſſions. Il n'eſt pas certain que pour apprendre à bien faire, on ſoit obligé de ſavoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le beſoin. C'en ſeroit aſſez pour nous conduire innocemment, ſi nous voulions l'écouter toujours ; & comment ſeroit-on obligé d'éprouver ſes forces pour s'aſſurer de ſa vertu, ſi c'eſt un des exercices de la vertu de fuir les occaſions du vice ?

L'homme ſage eſt continuellement ſur ſes gardes, & ſe défie toujours de ſes propres forces : il réſerve tout ſon courage pour le beſoin, & ne s'expoſe jamais mal-à-propos. Le fanfaron eſt celui qui ſe vante ſans ceſſe de plus qu'il ne peut faire, & qui, après avoir bravé & inſulté tout le monde, ſe laiſſe battre à la premiere rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits reſſemble le mieux à un Philoſophe aux priſes avec ſes paſſions.

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les Anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, ſi j'avois pu remonter plus haut ; j'ai cité auſſi un peuple moderne, & ce n'eſt pas ma faute, ſi je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore dans une maxime générale des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins de zele & d'équité que d'envie contre mes compatriotes & d'humeur contre mes contemporains. Cependant, perſonne, peut-être, n'aime autant que moi ſon pays & ſes compatriotes. Au ſurplus, je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai dit mes raiſons & ce ſont elles qu'il faut peſer. Quant à mes intentions, il

en faut laiffer le jugement à celui-là feul auquel il appartient.

Je ne dois point paffer ici fous filence une objection confidérable qui m'a déjà été faite par un Philofophe (*) : *N'eft-ce point*, me dit-on ici, *au climat, au tempérament, au manque d'occafion, au défaut d'objet, à l'économie du Gouvernement, aux Coutumes, aux Loix, à toute autre caufe qu'aux Sciences qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs en différens pays & en différens tems ?*

Cette queftion renferme de grandes vues & demanderoit des éclairciffemens trop étendus pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles qui fe trouvent entre la nature du gouvernement, & le génie, les mœurs & les connoiffances des Citoyens, & ceci me jetteroit dans des difcuffions délicates, qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me feroit bien difficile de parler de gouvernement, fans donner trop beau jeu à mon

(*) Préface de l'Encyclopédie.

Adverſaire, & tout bien peſé, ce ſont des recherches bonnes à faire à Geneve, & dans d'autres circonſtances.

Je paſſe à une accuſation bien plus grave que l'objection précédente. Je la tranſcrirai dans ſes propres termes; car il eſt important de la mettre fidélement ſous les yeux du Lecteur.

Plus le Chrétien examine l'authenticité de ſes Titres, plus il ſe raſſure dans la poſſeſſion de ſa croyance; plus il étudie la révélation, plus il ſe fortifie dans la foi: C'eſt dans les divines Ecritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'eſt dans les doctes écrits des Peres de l'Egliſe, qu'il enſuit de ſiecle en ſiecle le développement; c'eſt dans les Livres de morale & les annales ſaintes, qu'il en voit les exemples & qu'il s'en fait l'application.

Quoi! l'ignorance enlevera à la Religion & à la vertu des appuis ſi puiſſans! & ce ſera à elle qu'un Docteur de Geneve enſeignera hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs! On s'étonneroit davantage d'entendre un ſi étrange paradoxe, ſi on ne ſavoit que la ſingularité d'un ſyſtême, quelque dangereux qu'il ſoit, n'eſt qu'une raiſon de plus

pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier.

J'ose le demander à l'Auteur ; comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis ? Comment a-t-il pu m'accuser de blâmer l'étude de la Religion, moi qui blâme sur-tout l'étude de nos vaines Sciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs ? & qu'est-ce que l'étude des devoirs du Chrétien, sinon celle de sa Religion même ?

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la Scholastique, avec lesquelles, sous prétexte d'éclaircir les principes de la Religion, on en anéantit l'esprit en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces Ministres indiscrets qui, les premiers ont osé porter les mains à l'Arche, pour étayer avec leur foible savoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui, par leurs misérables pointilleries, ont avili la sublime simplicité de l'Evangile, & réduit en syllogismes la doc-

trine de Jésus-Christ. Mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire & les faits qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je sçavois exposer en peu de mots ce que les Sciences & la Religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela serviroit-il à décider la question sur ce point.

Le Peuple que Dieu s'étoit choisi, n'a jamais cultivé les Sciences, & on ne lui en a jamais conseillé l'étude; cependant, si cette étude étoit bonne à quelque chose, il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au contraire, ses Chefs firent toujours leurs efforts pour le tenir séparé autant qu'il étoit possible des Nations idolâtres & savantes qui l'environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre; car ce Peuple foible & grossier, étoit bien plus aisé à séduire par les fourberies des Prêtres de Baal, que par les sophismes des Philosophes.

Après des dispersions fréquentes parmi les Egyptiens & les Grecs, la Science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joseph & Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient

été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoiſſables à leur irréligion, furent les Philoſophes de Jéruſalem ; les Phariſiens, grands hypocrites, en furent les Docteurs (*d*). Ceux-ci, quoiqu'ils bornaſſent à-peu-près leur Science à l'étude de la Loi, faiſoient cette étude avec tout le faſte & toute la ſuffiſance dogmatique ; ils obſervoient auſſi avec un très-grand ſoin toutes les pratiques de la Religion ; mais l'Evangile nous apprend l'eſprit de cette exactitude, & le cas qu'il en falloit faire : au ſurplus, ils avoient tous très-peu de Science & beaucoup d'orgueil ; & ce n'eſt pas en cela qu'ils différoient le

(*d*) On voyoit régner entre ces deux partis, cette haine & ce mépris réciproque qui régnerent de tout tems entre les Docteurs & les Philoſophes ; c'eſt-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un répertoire de la Science d'autrui, & ceux qui ſe piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux priſes le maître de muſique & le maître à danſer du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'antiquaire & le bel eſprit, le Chymiſte & l'Homme de Lettres, le Juriſconſulte & le Médecin, le Géometre & le Verſificateur, le Théologien & le Philoſophe ; pour bien juger de tous ces Gens-là, il ſuffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de ſoi, mais des autres.

plus de nos Docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établiſſement de la nouvelle Loi, ce ne fut point à des Savans que Jéſus-Chriſt voulut confier ſa doctrine & ſon miniſtere. Il ſuivit dans ſon choix la prédilection qu'il a montrée en toute occaſion pour les petits & les ſimples. Et dans les inſtructions qu'il donnoit à ſes diſciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de Science, ſi ce n'eſt pour marquer le mépris qu'il faiſoit de tout cela.

Après la mort de Jéſus-Chriſt, douze pauvres pêcheurs & artiſans entreprirent d'inſtruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit ſimple; ils prêchoient ſans art, mais avec un cœur pénetré, & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la ſainteté de leur vie; leurs diſciples ſuivirent cet exemple, & le ſuccès fut prodigieux. Les Prêtres Païens alarmés firent entendre aux Princes que l'Etat étoit perdu parce que les offrandes diminuoient. Les perſécutions s'éleverent, & les perſécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette Religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les Chrétiens couroient au martyre, tous les Peuples couroient au

baptême : l'hiſtoire de ces premiers tems eſt un prodige continuel.

Cependant les Prêtres des idoles, non contens de perſécuter les Chrétiens, ſe mirent à les calomnier; les Philoſophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une Religion qui prêche l'humilité, ſe joignirent à leurs Prêtres. Les ſimples ſe faiſoient Chrétiens, il eſt vrai; mais les ſavans ſe moquoient d'eux, & l'on ſait avec quel mépris Saint Paul lui-même fut reçu des Athéniens. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts ſur la nouvelle Secte. Il fallut prendre la plume pour ſe défendre. Saint Juſtin Martyr (*e*) écrivit le premier l'Apolo-

---

(*e*) Ces premiers écrivains qui ſcelloient de leur ſang le témoignage de leur plume, ſeroient aujourd'hui des Auteurs bien ſcandaleux; car ils ſoutenoient préciſément le même ſentiment que moi. Saint Juſtin dans ſon entretien avec Triphon, paſſe en revue les diverſes Sectes de Philoſophie dont il avoit autrefois eſſayé, & les rend ſi ridicules qu'on croiroit lire un Dialogue de Lucien : auſſi voit-on dans l'Apologie de Tertullien, combien les premiers Chrétiens ſe tenoient offenſés d'être pris pour des Philoſophes.

Ce ſeroit, en effet, un détail bien flétriſſant pour la Philoſophie, que l'expoſition des maximes pernicieuſes, & des dogmes impies de ſes

gie de sa foi. On attaqua les Païens à leur tour; les attaquer c'étoit les vaincre; les premiers succès encouragerent d'autres écrivains: sous prétexte d'ex-

---

diverses Sectes. Les Epicuriens nioient toute providence, les Académiciens doutoient de l'existence de la Divinité, & les Stoïciens de l'immortalité de l'ame. Les Sectes moins célebres n'avoient pas de meilleurs sentimens; en voici un échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branches des Cyrénaïques, rapporté par Diogene-Laërce. *Sustulit amicitiam quod ea neque insipientibus neque sapientibus adsit... Probabile dicebat prudentem virum non seipsum pro patriâ periculis exponere, neque enim pro insipientium commodis amittendam esse prudentiam. Furto quoque & adulterio & sacrilegio cum tempestivum erit daturum operam sapientem. Nihil quippe horum turpe naturâ esse. Sed auferatur de hisce vulgaris opinio, quæ è stultorum imperitorumque plebeculâ conflata est... sapientem publicè absque ullo pudore ac suspicione scortis congressurum.*

Ces opinions sont particulieres, je le sais; mais y a-t-il une seule de toutes les Sectes qui ne soit tombée dans quelque erreur dangereuse; & que dirons-nous de la distinction des deux doctrines si avidement reçue de tous les Philosophes, & par laquelle ils professoient en secret des sentimens contraires à ceux qu'ils enseignoient publiquement? Pythagore fut le premier qui fit usage de la doctrine intérieure; il ne la découvroit à ses disciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand mystere; il leur donnoit en secret des leçons d'Athéisme, & offroit solennellement des Hécatombes à Jupiter. Les Philosophes se trouverent

poser la turpitude du Paganiſme, on ſe jetta dans la mythologie & dans l'érudition (*f*); on voulut montrer de la Science & du bel eſprit, les Livres parurent en foule, & les mœurs commencerent à ſe relâcher.

Bientôt on ne ſe contenta plus de la ſimplicité de l'Evangile & de la foi des

---

ſi bien de cette méthode, qu'elle ſe répandit rapidement dans la Grece, & de-là dans Rome; comme on le voit par les ouvrages de Cicéron, qui ſe moqnoit avec ſes amis des Dieux immortels qu'il atteſtoit avec tant d'emphaſe ſur la Tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y eſt née auſſi avec la Philoſophie; & c'eſt à elle que les Chinois ſont redevables de cette foule d'Athées ou de Philoſophes qu'ils ont parmi eux. L'Hiſtoire de cette fatale doctrine, faite par un homme inſtruit & ſincere, ſeroit un terrible coup porté à la Philoſophie ancienne & moderne. Mais la Philoſophie bravera toujours la raiſon, la vérité, & le tems même; parce qu'elle a ſa ſource dans l'orgueil humain plus fort que toutes ces choſes.

(*f*) On a fait de juſtes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ſes écrits une érudition profane, peu convenable à un Chrétien. Cependant, il ſemble qu'on étoit excuſable alors de s'inſtruire de la doctrine contre laquelle on avoit à ſe défendre. Mais qui pourroit voir ſans rire toutes les peines que ſe donnent aujourd'hui nos Savans, pour éclaircir les rêveries de la mythologie?

Apôtres,

Apôtres, il fallut toujours avoir plus d'esprit que ses prédécesseurs. On subtilisa sur tous les dogmes ; chacun voulut soutenir son opinion, personne ne voulut céder. L'ambition d'être Chef de Secte se fit entendre, les héréfies pullulerent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à se joindre à la dispute. Ces Chrétiens si doux, qui ne savoient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entr'eux des persécuteurs furieux, pires que les idolâtres : tous tremperent dans les mêmes excès & le parti de la vérité ne fut pas soutenu avec plus de modération que celui de l'erreur. Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même source. C'est l'introduction de l'ancienne Philosophie dans la doctrine Chrétienne. A force d'étudier les Philosophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le Christianisme. On osa croire que la Religion en deviendroit plus respectable, revêtue de l'autorité de la Philosophie ; il fut un tems où il falloit être Platonicien pour être Orthodoxe ; & peu s'en fallut que Platon d'abord, & ensuite Aristote ne fût placé sur l'Autel à côté de Jesus-Christ.

L'Eglise s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illustres défenseurs les déplorerent souvent en termes pleins de force & d'énergie : souvent ils tenterent d'en bannir toute cette Science mondaine, qui en souilloit la pureté. Un des plus illustres Papes en vint même jusqu'à cet excès de zele de soutenir que c'étoit une chose honteuse d'asservir la parole de Dieu aux regles de la Grammaire.

Mais ils eurent beau crier ; entraînés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient ; & ce fut d'une maniere très-savante, que la plupart d'entr'eux déclamerent contre le progrès des Sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixieme siecle, le flambeau des Sciences cessa d'éclairer la terre ; le Clergé demeura plongé dans une ignorance, que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit savoir, que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'Eglise gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des Lettres, les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De savans Hommes émurent la querelle, de savans Hommes la soutinrent, & les plus capables se montrerent toujours les plus obstinés. C'est envain qu'on établit des conférences entre les Docteurs des différens partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité ; tous n'y portoient que le desir de briller aux dépens de leur Adversaire ; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire ; le plus fort imposoit silence au plus foible ; la dispute se terminoit toujours par des injures, & la persécution en a toujours été le fruit. Dieu seul sait quand tous ces maux finiront.

Les Sciences sont florissantes aujourd'hui, la Littérature & les Arts brillent parmi nous ; quel profit en a tiré la Religion ? Demandons-le à cette multitude de Philosophes qui se piquent de n'en point avoir. Nos Bibliotheques regorgent de Livres de Théologie ; & les Casuistes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des Saints & point de Casuistes. La Science s'étend & la foi s'anéantit. Tout le monde veut

enſeigner à bien faire, & perſonne ne veut l'apprendre ; nous ſommes tous devenus Docteurs, & nous avons ceſſé d'être Chrétiens.

Non, ce n'eſt point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'eſt étendu par tout l'Univers, & que ſa beauté raviſſante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre, le ſeul néceſſaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de ſon Auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage ; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant. O vous ! Miniſtres de la Loi qui m'y eſt annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'inſtruire de tant de choſes inutiles. Laiſſez-là tous ces Livres ſavans, qui ne ſavent ni me convaincre, ni me toucher. Proſternez-vous au pied de ce Dieu de miſéricorde, que vous vous chargez de me faire connoître & aimer ; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux

cette Science orgueilleuse, ni ce faste indécent qui vous déshonorent & qui me révoltent; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois; & sur-tout, montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette Loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir, ni de m'en enseigner davantage, & votre ministere est accompli. Il n'est point en tout cela question de Belles-Lettres, ni de Philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre & de prêcher l'Evangile, & c'est ainsi que ses premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les Nations, *non Aristotelico more*, disoient les Peres de l'Eglise, *sed Piscatorio* (*).

(*) Notre foi, dit Montagne, ce n'est pas notre acquet, c'est un pur présent de la libéralité d'autrui. Ce n'est pas par discours ou par notre entendement que nous avons reçue notre Religion, c'est par autorité & par commandement étranger. La foiblesse de notre jugement nous y aide plus que la force, & notre aveuglement plus que notre clair-voyance. C'est par l'entremise de notre ignorance que nous sommes savans. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels & terrestres ne peuvent concevoir cette connoissance supernaturelle & céleste : apportons-y seulement du nôtre, l'obéissance & la subjection : car, comme il est écrit, je détruirai la sapience des sages & abattrai la prudence des prudens.

Je ſens que je deviens long, mais j'ai cru ne pouvoir me diſpenſer de m'étendre un peu ſur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les Lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'eſt une choſe bien commode que la critique; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre.

Je paſſe à la deuxieme partie de la Réponſe, ſur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve gueres moins d'obſervations à faire.

Ce n'eſt pas des Sciences, me dit-on, *c'eſt du ſein des richeſſes que ſont nés de tout tems la molleſſe & le luxe.* Je n'avois pas dit non plus, que le luxe fût né des Sciences; mais qu'ils étoient nés enſemble & que l'un n'alloit gueres ſans l'autre. Voici comment j'arrangerois cette généalogie. La premiere ſource du mal eſt l'inégalité; de l'inégalité ſont venues les richeſſes; car ces mots de pauvre & de riche ſont relatifs, & par-tout où les hommes ſeront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richeſſes ſont nés le luxe & l'oiſiveté; du luxe ſont venus les beaux-Arts, & de l'oiſiveté les Sciences. *Dans aucun tems les richeſſes n'ont été l'apanage des Savans.* C'eſt en cela même

que le mal est plus grand, les riches & les savans ne servent qu'à se corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus savans, ou que les savans fussent plus riches; les uns seroient de moins lâches flatteurs; les autres aimeroient moins la basse flatterie, & tous en vaudroient mieux. C'est ce qui peut se voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être savans & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Aristippe accrédité à la Cour, combien de Philosophes réduits au manteau & à la besace, enveloppés dans leur propre vertu, & ignorés dans leur solitude?* Je ne disconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de Philosophes très-pauvres, & surement très-fâchés de l'être: je ne doute pas non plus que ce ne soit à leur seule pauvreté, que la plupart d'entr'eux doivent leur Philosophie: mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, seroit-ce sur leurs mœurs que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes? *Les savans n'ont ni le goût, ni le loisir d'amasser de grands biens.* Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir. *Ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas son métier, seroit un homme

bien fou, ou bien miférable. *Ils vivent dans la médiocrité*; il faut être extrêmement difpofé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieufe & modérée, paffée dans le filence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'eft pas affurément une vie voluptueufe & criminelle.* Non pas du moins aux yeux des hommes: tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue; d'ailleurs qu'importe qu'il foit lui-même vertueux & modefte, fi les travaux dont il s'occupe, nourriffent l'oifiveté & gâtent l'efprit de fes Concitoyens? *Les commodités de la vie pour être fouvent le fruit des Arts, n'en font pas davantage le partage des Artiftes.* Il ne me paroît gueres qu'ils foient gens à fe les refufer; furtout ceux qui, s'occupant d'Arts tout-à-fait inutiles & par conféquent très-lucratifs, font plus en état de fe procurer tout ce qu'ils defirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les chofes, je ne ferois pas étonné de voir quelque jour les riches travailler pour eux. *Et ce font les riches oififs qui profitent & abufent.*

des fruits de leur induſtrie. Encore une fois, je ne vois point que nos Artiſtes ſoient des gens ſi ſimples & ſi modeſtes; le luxe ne ſauroit régner dans un ordre de Citoyens, qu'il ne ſe gliſſe bientôt parmi tous les autres ſous différentes modifications, & par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout; & le riche qui en jouit, & le miſérable qui le convoite. On ne ſauroit dire que ce ſoit un mal en ſoi de porter des manchettes de point, un habit brodé, & une boite émaillée. Mais c'en eſt un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'eſtimer heureux le peuple qui les porte, & de conſacrer à ſe mettre en état d'en acquérir de ſemblables, un tems & des ſoins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas beſoin d'apprendre quel eſt le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour ſavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai paſſé le beau portrait qu'on nous fait ici des Savans, & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaiſance. Mon adverſaire eſt moins indulgent: non-ſeulement il ne m'accorde

rien qu'il puiſſe me refuſer ; mais plutôt que de paſſer condamnation ſur le mal que je penſe de notre vaine & fauſſe politeſſe, il aime mieux excuſer l'hypocriſie. Il me demande ſi je voudrois que le vice ſe montrât à découvert ? Aſſurément je le voudrois. La confiance & l'eſtime renaîtroient entre les bons, on apprendroit à ſe défier des méchans, & la ſociété en feroit plus ſure. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahiſon me frapper par derriere. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le ſcandale au crime ? Je ne ſais ; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'eſt une choſe très-commode pour les vicieux que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-tems ſur le ſcandale : ſi on les vouloit ſuivre à la rigueur, il faudroit ſe laiſſer piller, trahir, tuer impunément & ne jamais punir perſonne ; car c'eſt un objet très-ſcandaleux, qu'un ſcélérat ſur la roue. Mais l'hypocriſie eſt un hommage que le vice rend à la vertu ? Oui, comme celui des aſſaſſins de Céſar, qui ſe proſternoient à ſes pieds pour l'égorger plus ſurement. Cette penſée a beau être

brillante, elle a beau être autorifée du nom célebre de fon Auteur (*), elle n'en eft pas plus jufte. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maifon pour faire fon coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maifon qu'il vole ? Non, couvrir fa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrifie, ce n'eft point honorer la vertu; c'eft l'outrager en profanant fes enfeignes; c'eft ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices; c'eft fe fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent jufques dans le crime je ne fais quoi de fier & de généreux, qui laiffe voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu célefte fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite eft femblable à un cadavre, où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni reffource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands fcélérats rentrer en eux-mêmes, achever faintement leur carriere & mourir en prédeftinés. Mais ce que perfonne n'a jamais

(*) Le Duc de la Rochefoucault.

vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien ; on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais un homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétabliſſement des Lettres & des Arts, l'élégance & la politeſſe qui regnent dans nos manieres. L'Auteur de la Réponſe me le diſpute, & j'en ſuis étonné ; car, puiſqu'il fait tant de cas de la politeſſe, & qu'il fait tant de cas des Sciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choſes l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ſes preuves : elles ſe réduiſent à ceci. *On ne voit point que les ſavans ſoient plus polis que les autres hommes ; au contraire, ils le ſont ſouvent beaucoup moins ; donc notre politeſſe n'eſt pas l'ouvrage des Sciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de Sciences que de Littérature, de beaux-Arts & d'ouvrages de goût ; & nos beaux-eſprits, auſſi peu Savans qu'on voudra, mais ſi polis, ſi répandus, ſi brillans, ſi petits-maîtres, ſe reconnoîtront difficilement à l'air mauſſade & pédanteſque que l'Auteur de la Réponſe leur veut donner.

Mais paſſons-lui cet antécédent ; accordons, s'il le faut, que les Savans, les Poëtes & les beaux-eſprits ſont tous également ridicules ; que Meſſieurs de l'Académie des Belles-Lettres, Meſſieurs de l'Académie des Sciences, Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, ſont des gens groſſiers, qui ne connoiſſent ni le ton, ni les uſages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie ; l'Auteur gagnera peu de choſe à cela, & n'en ſera pas plus en droit de nier que la politeſſe & l'urbanité qui regnent parmi nous ſoient l'effet du bon goût, puiſé d'abord chez les anciens & répandu parmi les peuples de l'Europe, par les Livres agréables qu'on y publie de toutes parts (*g*). Comme les meilleurs

(*g*) Quand il eſt queſtion d'objets auſſi généraux que les mœurs & les manieres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrécir ſes vues, ſur des exemples particuliers. Ce feroit le moyen de ne jamais appercevoir les ſources des choſes. Pour ſavoir ſi j'ai raiſon d'attribuer la politeſſe à la culture des Lettres, il ne faut pas chercher ſi un Savant ou un autre ſont des gens polis ; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politeſſe, & voir enſuite quels ſont les peuples chez leſquels ces choſes ſe ſont trouvées réunies ou ſéparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté, & de toutes les autres choſes qui influent ſur les

maîtres à danser ne sont pas toujours les gens qui se présentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politesse, sans vouloir ou pouvoir être fort poli soi-même. Ces pesans Commentateurs qu'on nous dit qui connoissoient tout dans les anciens, hors la grace & la finesse, n'ont pas laissé, par leurs ouvrages utiles, quoique méprisés, de nous apprendre à sentir ces beautés qu'ils ne sentoient point. Il en est de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on substitue à leur pureté, & qui s'est fait remarquer chez tous les peuples où les Lettres ont été en honneur; à Athenes, à Rome, à la Chine, partout on a vu la politesse & du langage & des manieres accompagner toujours, non les Savans & les Artistes, mais les Sciences & les beaux-Arts.

L'Auteur attaque ensuite les louan-

mœurs d'une Nation, & sur lesquelles j'entends faire chaque jour tant de pitoyables raisonnemens: examiner tout cela en petit & sur quelques individus, ce n'est pas Philosopher, c'est perdre son tems & ses réflexions; car on peut connoître à fond Pierre ou Jaques, & avoir fait très-peu de progrès dans la connoissance des hommes.

ges que j'ai données à l'ignorance : & me taxant d'avoir parlé plus en Orateur qu'en Philosophe, il peint l'ignorance à son tour ; & l'on peut bien se douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

Je ne nie point qu'il ait raison, mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très-juste & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce (*h*) & brutale, qui naît d'un mauvais cœur & d'un esprit faux ; une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité ; qui multiplie les vices ; qui dégrade la raison, avilit l'ame & rend les hommes semblables aux bêtes :

(*h*) Je serai fort étonné, si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorans & vertueux, pour m'opposer la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre, & qui, pour l'ordinaire, n'étoient pas de fort savans hommes. Je les exhorte d'avance, à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne seroit pas la peine de me répondre ; & par la même raison, je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur tems à me soutenir le contraire. Voyez le Timon de M. de Voltaire.

cette ignorance eſt celle que l'Auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort reſſemblant. Il y a une autre ſorte d'ignorance raiſonnable, qui conſiſte à borner ſa curioſité à l'étendue des facultés qu'on a reçues; une ignorance modeſte, qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inſpire qu'indifférence ſur toutes les choſes qui ne ſont point dignes de remplir le cœur de l'homme, & qui ne contribuent point à le rendre meilleur, une douce & précieuſe ignorance, tréſor d'une ame pure & contente de ſoi, qui met toute ſa félicité à ſe replier ſur elle-même, à ſe rendre témoignage de ſon innocence, & n'a pas beſoin de chercher un faux & vain bonheur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ſes lumieres: voilà l'ignorance que j'ai louée, & celle que je demande au Ciel en punition du ſcandale que j'ai cauſé aux doctes, par mon mépris déclaré pour les Sciences humaines.

Que l'on compare, dit l'Auteur, *à ces tems d'ignorance & de barbarie, ces ſiecles heureux où les ſciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice.* Ces ſiecles heureux ſeront difficiles à trouver; mais on en trouvera

plus aisément où, grace aux Sciences, *Ordre* & *Justice* ne seront plus que de vains noms faits pour en imposer au peuple, & où l'apparence en aura été conservée avec soin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus justes;* en quelque tems que ce soit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juste dans l'un des partis, sans être plus injuste dans l'autre? Je ne saurois concevoir cela! *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques.* Personne ne disputera à mon Adversaire le droit de juger de l'héroïsme; mais pense-t-il que ce qui n'est point étonnant pour lui, ne le soit pas pour nous? *Des victoires moins sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violens, mais plus redoutés; sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité; l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense.* Je ne nie pas à l'Auteur qu'il n'y ait de grands hommes parmi nous, il lui seroit trop aisé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient très-

corrompus. Au reſte, ces choſes ſont ſi vagues qu'on pourroit preſque les dire de tous les âges ; & il eſt impoſſible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des Bibliotheques & faire des in-folios pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les Sciences, il n'a pu, ce me ſemble, avoir en vue, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la molleſſe des Epicuriens, ni l'abſurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'exiſtoit de ſon tems. Mais ce léger anacroniſme n'eſt point meſſéant à mon Adverſaire : il a mieux employé ſa vie qu'à vérifier des dates, & n'eſt pas plus obligé de ſavoir par cœur ſon Diogene - Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui ſe paſſe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a ſongé qu'à relever les vices des Philoſophes de ſon tems : mais je ne ſais qu'en conclure ; ſinon que dès ce tems-là les vices pulluloient avec les Philoſophes. A cela on me répond que c'eſt l'abus de la Philoſophie, & je ne penſe pas avoir dit le contraire. Quoi ! faut-il donc ſupprimer toutes les choſes dont

où abuse? Oui, sans doute, répondrai-je sans balancer: toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un instant sur cette derniere conséquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les Bibliotheques & détruire les Universités & les Académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien (*). C'est avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les Nations; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources du mal; en vain vous ôteriez les alimens de la vanité, de l'oisiveté, & du luxe; en vain même vous rameneriez les hommes à cette premiere

(*) *Les vices nous resteroient*, dit le Philosophe que j'ai déjà cité, *& nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet Auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

égalité, conservatrice de l'innocence & source de toute vertu : leurs cœurs une fois gâtés le seront toujours ; il n'y a plus de remede, à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il est blâmable de desirer & impossible de prévoir.

Laissons donc les Sciences & les Arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus ; cherchons à faire une diversion sage, & tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques alimens à ces tigres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfans. Les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité ; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire, par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loué les Académies & leurs illustres Fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le Médecin applique des palliatifs, & proportionne les remedes, moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence ; & ne pouvant

plus approprier aux Peuples malades, la plus excellente police, de leur donner du moins, comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, & ce qui est bien plus, un vertueux Citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée & qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des Lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse & de sa vertu. Quand il est question d'établissemens politiques, c'est le tems & le lieu qui décident de tout. Il faut pour leurs propres intérêts que les Princes favorisent toujours les Sciences & les Arts; j'en ai dit la raison: & dans l'état présent des choses, il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque Monarque assez borné pour penser & agir différemment, ses sujets resteroient pauvres & ignorans, & n'en seroient pas moins vicieux. Mon Adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappânt & si favorable en apparence à sa cause; peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui n'y ait pas songé. Qu'il

ſouffre donc qu'on le lui rappelle ; qu'il ne refuſe point à de grandes choſes les éloges qui leur ſont dûs ; qu'il les admire ainſi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les verités qu'il attaque.



DERNIÈRE
REPONSE
DE J. J. ROUSSEAU.

Ne, dùm tacemus, non verecundiæ sed diffidentiæ causâ tacere videamur. Cyprian. contra Demet.

DERNIERE

DERNIERE RÉPONSE DE *J. J. ROUSSEAU* DE GENEVE (*).

C'Est avec une extrême répugnance que j'amuse de mes disputes des Lecteurs oisifs, qui se soucient très-peu de la vérité : mais la maniere dont on vient de l'attaquer me force à prendre sa défense encore une fois, afin que mon silence ne soit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les Philosophes.

(*) Le discours auquel M. Rousseau répond ici est de M. Borde, Académicien de Lyon, & sera imprimé dans le premier volume du supplément.

Il faut me répéter; je le sens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les sages diront : Cet homme n'a pas besoin de chercher sans cesse de nouvelles raisons; c'est une preuve de la solidité des siennes (*).

Comme ceux qui m'attaquent ne manquent jamais de s'écarter de la

(*) Il y a des vérités très-certaines qui, au premier coup-d'œil, paroissent des absurdités, & qui passeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du Peuple que le soleil est plus près de nous en hiver qu'en été, ou qu'il est couché avant que nous cessions de le voir, il se moquera de vous. Il en est ainsi du sentiment que je soutiens. Les hommes les plus superficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi : les vrais Philosophes se hâtent moins, & si j'ai la gloire d'avoir fait quelques prosélytes, ce n'est que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-tems & profondément médité mon sujet, & j'ai tâché de le considérer par toutes ses faces. Je doute qu'aucun de mes adversaires en puisse dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuses qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui sont toujours le fruit & la preuve d'une suffisante méditation. J'ose dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raisonnable que je n'eusse prévue & à laquelle je n'aye répondu d'avance. Voilà pourquoi je suis réduit à redire toujours les mêmes choses.

question & de supprimer les distinctions essentielles que j'y ai mises, il faut toujours commencer par les y ramener. Voici donc un sommaire des propositions que j'ai soutenues & que je soutiendrai aussi long-tems que je ne consulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les Sciences sont le chef-d'œuvre du génie & de la raison. L'esprit d'imitation a produit les beaux-Arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous sommes redevables aux arts mécaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur assurément. Mais considérons maintenant toutes ces connoissances par rapport aux mœurs (*).

(*) *Les connoissances rendent les hommes doux*, dit ce Philosophe illustre dont l'ouvrage toujours profond & quelquefois sublime, respire par-tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, &, ce qui est rare, sans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus solide à l'avantage des Lettres. Il est vrai, les connoissances rendent les hommes doux : mais la douceur, qui est la plus aimable des vertus, est aussi quelquefois une foiblesse de l'ame : la

Si des intelligences céleſtes cultivoient les ſciences, il n'en réſulteroit que du bien ; j'en dis autant des grands hommes, qui ſont faits pour guider les autres. Socrate ſavant & vertueux fut l'honneur de l'humanité : mais les vices des hommes vulgaires empoiſonnent les plus ſublimes connoiſſances & les rendent pernicieuſes aux Nations ; les méchans en tirent beaucoup de choſes nuiſibles ; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne ſe fût piqué de Philoſophie à Athenes, le ſang d'un juſte n'eût point crié ven-

---

vertu n'eſt pas toujours douce ; elle ſait s'armer à propos de ſévérité contre le vice, elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juſte au méchant ne ſait point pardonner.

Ce fut une réponſe très-ſage que celle d'un Roi de Lacédémone, à ceux qui louoient en ſa préſence l'extrême bonté de ſon Collegue Charillus. *Et comment ſeroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne ſait pas être terrible aux méchans?* " *Quod malos boni oderint, bonos oportet eſſe* ". Brutus n'étoit point un homme doux ; qui auroit le front de dire qu'il n'étoit pas vertueux ? Au contraire, il y a des ames lâches & puſillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne ſont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle eſt la douceur qu'inſpire aux Peuples le goût des Lettres.

geance contre la patrie des Sciences & des Arts (*).

C'eſt une queſtion à examiner, s'il ſeroit avantageux aux hommes d'avoir de la ſcience, en ſuppoſant que ce qu'ils appellent de ce nom le méritât en effet : mais c'eſt une folie de prétendre que les chimeres de la Philoſophie, les erreurs & les menſonges des Philoſophes puiſſent jamais étre bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots ? & ne comprendrons-nous jamais qu'études, connoiſſances, ſavoir & Philoſophie, ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne ?

A meſure que le goût de ces niaiſeries s'étend chez une nation, elle perd

(*) Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir dit préciſément les mêmes choſes que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ſes accuſateurs plaidoit pour les Artiſtes, l'autre pour les Orateurs, le troiſieme pour les Poëtes, tous pour la prétendue cauſe des Dieux. Les Poëtes, les Artiſtes, les Fanatiques, les Rhéteurs triompherent ; & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon ſiecle en avançant que Socrate n'y eût point bu la ciguë. On remarquera que je diſois cela dès l'année 1752.

celui des solides vertus : car il en coûte moins pour se distinguer par du babil que par des bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt, & plus l'extérieur se compose (*) : c'est ainsi que la culture des Lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent réfléchissent sur les moyens de plaire ; & ce sont ces réflexions qui à la longue forment le style, épurent le goût, & répandent par-tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu : mais jamais on

(*) Je n'assiste jamais à la représentation d'une Comédie de Moliere que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossiere qu'obscene, tout blesse leurs chastes oreilles ; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant, si l'on comparoit les mœurs du siecle de Moliere avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci ? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale ; quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous les soins pour le conserver.

ne pourra dire qu'elles ſoient la vertu, & rarement elles s'aſſocieront avec elle. Il y aura toujours cette différence, que celui qui ſe rend utile, travaille pour les autres, & que celui qui ne ſonge qu'à ſe rendre agréable, ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun ſoin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oiſiveté, qui ont engendré nos ſciences, ont auſſi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des Lettres, & le goût des Lettres accompagne ſouvent celui du luxe (*) : toutes ces choſes ſe tiennent aſſez fidelle compagnie, parce qu'elles ſont l'ouvrage des mêmes vices.

(*) On m'a oppoſé quelque part le luxe des Aſiatiques, par cette même maniere de raiſonner qui fait qu'on m'oppoſe les vices des peuples ignorans. Mais par un malheur qui pourſuit mes adverſaires, ils ſe trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je ſais bien que les peuples de l'Orient ne ſont pas moins ignorans que nous; mais cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient auſſi vains & ne faſſent preſque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les Lettres, comptoient parmi eux cinq cents quatre-vingt Poëtes claſſiques vers le milieu du ſiecle dernier.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propositions démontrées, il faudroit chercher les causes particulieres de cette contrariété. Mais la premiere idée de ces propositions est née elle-même d'une longue méditation sur l'expérience : & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorans. Comment oseroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des tems où les sources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes ?

A travers l'obscurité des anciens tems & la rusticité des anciens Peuples, on apperçoit chez plusieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, sur-tout une sévérité de mœurs qui est une marque infaillible de leur pureté, la bonne foi, l'hospitalité, la justice, &, ce qui est très-important, une grande horreur pour la débauche (*), mere féconde

(*) Je n'ai nul dessein de faire ma cour aux femmes ; je consens qu'elles m'honorent de l'épithete de Pédant, si redoutée de tous nos galans Philosophes. Je suis grossier, maussade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs ; ainsi je vais dire la vérité tout à mon aise.

de tous les autres vices. La vertu n'eſt donc pas incompatible avec l'ignorance.

Elle n'eſt pas non plus toujours ſa

L'homme & la femme ſont faits pour s'aimer & s'unir ; mais paſſé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux eſt une ſource affreuſe de déſordres dans la ſociété & dans les mœurs. Il eſt certain que les femmes ſeules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes ; ainſi elles ne ſont que du mal, & reçoivent ſouvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment ; dans une Religion ſi pure, la chaſteté a pu devenir une vertu baſſe & monacale, capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois preſque toute femme, qui oſeroit s'en piquer ; tandis que chez les Païens cette même vertu étoit univerſellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illuſtres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, ſans que la Religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence : Cyrus, Alexandre, & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le Cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les Peuples d'Eſpagne, & ſur lequel ils avoient fait graver le triomphe de ſa vertu : c'eſt ainſi qu'il appartenoit aux Romains de ſoumettre les Peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs, que par l'effort de leurs armes ; c'eſt ainſi que la ville des Faliſques fut ſubjuguée, & Pyrrhus vainqueur, chaſſé de l'Italie.

compagne : car plusieurs peuples très-ignorans étoient très-vicieux. L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal; elle est seulement l'état naturel de l'homme (*).

On n'en pourra pas dire autant de la science. Tous les Peuples savans ont été corrompus, & c'est déjà un terrible préjugé contre elle. Mais comme les comparaisons de Peuple à Peuple sont difficiles, qu'il y faut

---

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du Poëte Dryden à un jeune Seigneur Anglois, qui lui reprochoit que dans une de ses Tragédies, Cléomenes s'amusoit à causer tête-à-tête avec son amante au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune Lord, je sais mieux mettre le tems à profit : je le crois, lui répliqua Dryden, mais aussi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un Héros.

(*) Je ne puis m'empêcher de rire en voyant je ne sais combien de fort savans hommes qui m'honorent de leur critique, m'opposer toujours les vices d'une multitude de Peuples ignorans, comme si cela faisoit quelque chose à la question. De ce que la science engendre nécessairement le vice, s'ensuit-il que l'ignorance engendre nécessairement la vertu ? Ces manieres d'argumenter peuvent être bonnes pour des Rhéteurs, ou pour les enfans par lesquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les Philosophes doivent raisonner d'autre sorte.

faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté, on est beaucoup plus sûr de ce qu'on fait en suivant l'histoire d'un même Peuple, & comparant les progrès de ses connoissances avec les révolutions de ses mœurs. Or, le résultat de cet examen est que le beau tems, le tems de la vertu de chaque Peuple, a été celui de son ignorance; & qu'à mesure qu'il est devenu savant, artiste, & philosophe, il a perdu ses mœurs & sa probité; il est redescendu à cet égard au rang des Nations ignorantes & vicieuses qui sont la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici: c'est que tous les Peuples barbares, ceux-mêmes qui sont sans vertu, honorent cependant toujours la vertu, au lieu qu'à force de progrès, les Peuples savans & Philosophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriser. C'est quand une nation est une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption est au comble & qu'il ne faut plus espérer de remedes.

Tel est le sommaire des choses que

j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la Doctrine qu'on m'oppose.

" Les hommes sont méchans naturel-
„ lement ; ils ont été tels avant la for-
„ mation des sociétés ; & par-tout où
„ les sciences n'ont pas porté leur flam-
„ beau, les Peuples abandonnés aux
„ seules *facultés de l'instinct*, réduits
„ avec les lions & les ours à une vie
„ purement animale, sont demeurés
„ plongés dans la barbarie & dans la
„ misere.

„ La Grece seule dans les anciens
„ tems pensa & *s'éleva par l'esprit* à
„ tout ce qui peut rendre un Peuple
„ recommandable. Des Philosophes for-
„ merent ses mœurs & lui donnerent
„ des loix.

» Sparte, il est vrai, fut pauvre &
„ ignorante par institution & par choix;
„ mais ses loix avoient de grands dé-
„ fauts, ses Citoyens un grand pen-
„ chant à se laisser corrompre ; sa gloire
„ fut peu solide, & elle perdit bientôt
„ ses institutions, ses loix & ses
„ mœurs.

„ Athenes & Rome dégénerent aussi.
„ L'une céda à la fortune de la Macé-

„ doine; l'autre ſuccomba ſous ſa pro-
„ pre grandeur, parce que les loix
„ d'une petite ville n'étoient pas faites
„ pour gouverner le monde. S'il eſt ar-
„ rivé quelquefois que la gloire des
„ grands Empires n'ait pas duré long-
„ tems avec celle des lettres, c'eſt
„ qu'elle étoit à ſon comble lorſque
„ les lettres y ont été cultivées, & que
„ c'eſt le ſort des choſes humaines de
„ ne pas durer long-tems dans le même
„ état. En accordant donc que l'altéra-
„ tion des loix & des mœurs aient in-
„ flué ſur ces grands événemens, on
„ ne ſera point forcé de convenir que
„ les Sciences & les Arts y aient con-
„ tribué: & l'on peut obſerver, au
„ contraire, que le progrès & la déca-
„ dence des lettres eſt toujours en pro-
„ portion avec la fortune & l'abaiſſe-
„ ment des Empires.

„ Cette vérité ſe confirme par l'ex-
„ périence des derniers tems, où l'on
„ voit dans une Monarchie vaſte &
„ puiſſante la proſpérité de l'Etat, la
„ culture des Sciences & des Arts, &
„ la vertu guerriere concourir à la fois
„ à la gloire & à la grandeur de
„ l'Empire.

„ Nos mœurs ſont les meilleures

„ qu'on puiſſe avoir ; pluſieurs vices „ ont été proſcrits parmi nous ; ceux „ qui nous reſtent appartiennent à „ l'humanité, & les Sciences n'y ont „ nulle part.

„ Le luxe n'a rien non plus de com„ mun avec elles ; ainſi les déſordres „ qu'il peut cauſer, ne doivent point „ leur être attribués. D'ailleurs le luxe „ eſt néceſſaire dans les grands Etats ; „ il y fait plus de bien que de mal ; „ il eſt utile pour occuper les Ci„ toyens oiſifs & donner du pain aux „ pauvres.

„ La politeſſe doit être plutôt comp„ tée au nombre des vertus qu'au „ nombre des vices : elle empêche les „ hommes de ſe montrer tels qu'ils „ ſont ; précaution très-néceſſaire pour „ les rendre ſupportables les uns aux „ autres.

„ Les Sciences ont rarement atteint „ le but qu'elles ſe propoſent ; mais au „ moins elles y viſent. On avance à pas „ lents dans la connoiſſance de la véri„ té, ce qui n'empéche pas qu'on n'y „ faſſe quelque progrès.

„ Enfin quand il ſeroit vrai que les „ Sciences & les Arts amolliſſent le cou„ rage, les biens infinis qu'ils nous

„ procurent ne feroient-ils pas encore „ préférables à cette vertu barbare & „ farouche qui fait frémir l'humanité „? Je paſſe l'inutile & pompeuſe revue de ces biens : & pour commencer ſur ce dernier point par un aveu propre à prévenir bien du verbiage, je déclare une fois pour toutes que ſi quelque choſe peut compenſer la ruine des mœurs, je ſuis prêt à convenir que les Sciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reſte.

Je pourrois ſans beaucoup de riſque ſuppoſer tout cela prouvé, puiſque de tant d'aſſertions ſi hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la queſtion, moins encore dont on puiſſe tirer contre mon ſentiment quelque concluſion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux argumens en ma faveur, ſi ma cauſe en avoit beſoin.

En effet, 1. Si les hommes ſont méchans par leur nature, il peut arriver, ſi l'on veut, que les Sciences produiront quelque bien entre leurs mains ; mais il eſt très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal : il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2. Si les Sciences atteignent rare-

ment leur but, il y aura toujours beaucoup plus de tems perdu que de tems bien employé. Et quand il feroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux feroient encore aussi ridicules que ceux d'un homme qui, bien sûr de suivre exactement la ligne d'aplomb, voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre.

3. Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la considérer comme le pire état où nous puissions tomber; car il vaudroit encore mieux ressembler à une brebis qu'à un mauvais Ange.

4. La Grece fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des Philosophes & à des Législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des Philosophes, pourvu que le Peuple ne se mêle pas de l'être.

5. N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix; on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts: de sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux Peuples savans d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux Peuples ignorans de n'avoir pas atteint la perfection.

6. Le progrès des lettres est toujours

en proportion avec la grandeur des Empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois moi, de mœurs & de vertu.

7. Nos mœurs sont les meilleures que de méchans hommes comme nous puissent avoir ; cela peut être. Nous avons proscrit plusieurs vices ; je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siecle d'avoir tous les vices ; ils n'ont que ceux des ames lâches ; ils sont seulement fourbes & fripons. Quant aux vices qui supposent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8. Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres : mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres (*). Il occupe les

(*) Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes : l'argent qui circule entre les mains des riches & des Artistes, pour fournir à leurs superfluités, est perdu pour la subsistance du Laboureur ; & celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matieres qui servent à la nourriture des hommes suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adversaires sont bien heureux que la coupable délicatesse de notre langue m'empêche d'entrer là-dessus dans des détails qui les feroient rougir de la

Citoyens oisifs. Et pourquoi y a-t-il des Citoyens oisifs ? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni misere ni oisiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

9. Je vois qu'on a fort à cœur cette cause de luxe; qu'on feint pourtant de vouloir séparer de celle des Sciences & des Arts. Je conviendrai donc, puisqu'on le veut si absolument, que le luxe sert au soutien des Etats, comme les Cariatides servent à soutenir les palais qu'elles décorent; ou plutôt, comme ces poutres dont on étaye des bâtimens pourris, & qui souvent achevent de les renverser. Hommes sages & prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Ceci peut montrer combien il me seroit aisé de retourner en ma faveur la plupart des choses qu'on prétend m'opposer; mais, à parler franchement, je ne les trouve pas assez bien

---

cause qu'ils osent défendre. Il faut des jus dans nos cuisines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables; voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans ; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement (*). Ceci n'est pas une assertion de légere importance ; il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les Annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espece d'hommes cruels & brutaux qu'on appelle maitres, & de cette autre es-

(*) Cette note est pour les Philosophes ; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les Sciences ne feront que le rendre pire ; ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les Sciences lui soient salutaires ; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles accélerent bien vite. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature, & les mauvais préjugés tiennent lieu de mauvais penchans.

pece d'hommes fripons & menteurs qu'on appelle esclaves; avant qu'il y eût des hommes assez abominables pour oser avoir du superflu pendant que d'autres hommes meurent de faim; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-tems désabusé de la chimere de l'Age d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-tems qu'on est désabusé de la chimere de la vertu?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela? Que les premiers Grecs dont j'ai loué la vertu étoient éclairés & savans, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs &

leur donnerent des loix; mais avec cette maniere de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres Nations? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs Mages, les Assyriens leurs Chaldéens, les Indes leurs Gymnosophistes, les Celtes leurs Druides? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les Perses, Zamolxis chez les Thraces? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la Philosophie étoit née chez les Barbares? C'étoient donc des savans à ce compte que tous ces peuples-là? *A côté des Miltiade & des Thémistocle*, *on trouvoit*, me dit-on; *les Aristide & les Socrate.* A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Aristide, Thémistocle, qui étoient des Héros, vivoient dans un tems, Socrate & Platon, qui étoient des Philosophes, vivoient dans un autre; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de Philosophie, la Grece avilie & dégénérée avoit déjà renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la Philosophie condui-

ſoit à la gloire. Il eſt vrai : la Philoſophie de l'ame conduit à la véritable gloire, mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Tel eſt l'infaillible effet des connoiſſances de l'eſprit*. Je prie le Lecteur d'être attentif à cette concluſion. *Les mœurs & les loix ſont la ſeule ſource du véritable héroïſme*. Les Sciences n'y ont donc que faire. *En un mot, la Grece dut tout aux ſciences, & le reſte du monde dut tout à la Grece*. La Grece ni le monde ne dûrent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes Adverſaires ; mais il n'y a pas moyen de leur paſſer ces ſophiſmes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grece ſur tous les autres peuples, & dont il ſemble qu'on ſe ſoit fait un point capital. *J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre & vivent de légumes*. Cette admiration eſt en effet très-digne d'un vrai Philoſophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & ſtupide d'admirer des gens qui paſſent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à ſe voler & ſe trahir mutuellement pour ſatisfaire

leur mollesse ou leur ambition, & qui osent nourrir leur oisiveté de la sueur du sang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais est-ce parmi ces gens grossiers qu'on ira chercher le bonheur?* On l'y chercheroit beaucoup plus raisonnablement, que la vertu parmi les autres. *Quel spectacle nous présenteroit le genre-humain, composé uniquement de laboureurs, de soldats, de chasseurs & de bergers?* Un spectacle infiniment plus beau que celui du genre-humain composé de Cuisiniers, de Poëtes, d'Imprimeurs, d'Orfevres, de Peintres & de Musiciens. Il n'y a que le mot *soldat* qu'il faut rayer du premier Tableau. La guerre est quelquefois un devoir, & n'est point faite pour être un métier. Tout homme doit être soldat pour la défense de sa liberté; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui: & mourir en servant la patrie est un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. *Faut-il donc, pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours?* Si j'ai le bonheur de trouver un seul Lecteur impartial & ami de la vérité, je le prie de jetter un coup-d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui

ſont ceux qui vivent entr'eux comme les lions & les ours, comme les tigres & les crocodiles. *Erigera-t-on en vertu les facultés de l'inſtinct pour ſe nourrir, ſe perpétuer & ſe défendre?* Ce ſont des vertus, n'en doutons pas, quand elles ſont guidées par la raiſon & ſagement ménagées; & ce ſont, ſur-tout, des vertus quand elles ſont employées à l'aſſiſtance de nos ſemblables. *Je ne vois-là que des vertus animales peu conformes à la dignité de notre être. Le corps eſt exercé, mais l'ame eſclave ne fait que ramper & languir.* Je dirois volontiers en parcourant les faſtueuſes recherches de toutes nos Académies: " Je ne vois-là que d'ingénieuſes ſubti„ lités, peu conformes à la dignité de „ notre être. L'eſprit eſt exercé, mais „ l'ame eſclave ne fait que ramper & „ languir. „ *Otez les Arts du monde*, nous dit-on ailleurs, *que reſte-t-il? les exercices du corps & les paſſions.* Voyez, je vous prie, comment la raiſon & la vertu ſont toujours oubliées! *Les Arts ont donné l'être aux plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui ſoient dignes de nous.* C'eſt-à-dire qu'ils en ont ſubſtitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on ſuive

l'eſprit

l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnemens de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que cette autre faculté infiniment plus sublime & plus capable d'élever & d'ennoblir l'ame, n'y est jamais comptée pour rien ? Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que son zele, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé ? & eux qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été ! C'est une terrible chose qu'au milieu de cette fameuse Grece qui ne devoit, dit-on, sa vertu qu'à la Philosophie, l'Etat où la vertu a été la plus pure & a duré le plus long-tems ait été précisément celui où

il n'y avoit point de Philofophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été propofées en exemples à toute la Grece; toute la Grece étoit corrompue, & il y avoit encore de la vertu à Sparte; toute la Grece étoit efclave, Sparte feule étoit encore libre : cela eft défolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit fes mœurs & fa liberté, comme les avoit perdues la favante Athenes; Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela ?

Encore deux obfervations fur Sparte, & je paffe à autre chofe; voici la premiere. *Après avoir été plufieurs fois fur le point de vaincre, Athenes fut vaincue, il eft vrai; & il eft furprenant qu'elle ne l'eût pas été plutôt, puifque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit fe défendre que par la fupériorité de fuccès.* Athenes eût dû vaincre par toutes fortes de raifons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone; elle avoit de grands revenus & plufieurs peuples étoient fes tributaires; Sparte n'avoit rien de tout cela. Athenes fur-tout par fa pofition avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de défoler plufieurs fois

le Péloponèse, & qui devoit seul lui assurer l'Empire de la Grece. C'étoit un port vaste & commode ; c'étoit une Marine formidable dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle qui ne savoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athenes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponèse, qui a ruiné la Grece, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République, & qu'elle ait sur-tout été de la part des Lacédémoniens une infraction des maximes de leur sage Législateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui faciliterent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins remarquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre sous les yeux du Lecteur.

Je suppose que tous les états dont la Grece étoit composée, eussent suivi les mêmes loix que Sparte, que nous resteroit-il de cette contrée si célebre? A

peine son nom seroit parvenu jusqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des historiens, pour transmettre sa gloire à la postérité; le spectacle de ses farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous seroit indifférent, par conséquent, qu'elles eussent existé ou non. Les nombreux systêmes de Philosophie qui ont épuisé toutes les combinaisons possibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre esprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poésie qui nous ont enseigné toutes les routes du cœur; les Arts utiles ou agréables qui conservent ou embellissent la vie, enfin, l'estimable tradition des pensées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils : toutes ces précieuses richesses de l'esprit eussent été perdues pour jamais. Les siecles se seroient accumulés, les générations des hommes se seroient succédées comme celles des animaux, sans aucun fruit pour la postérité, & n'auroient laissé après elles qu'un souvenir confus de leur existence, le monde auroit vieilli, & les hommes seroient demeurés dans une enfance éternelle.

Suppoſons à notre tour qu'un Lacédémonien pénétré de la force de ces raiſons eût voulu les expoſer à ſes compatriotes ; & tâchons d'imaginer le diſcours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

“ Citoyens, ouvrez les yeux & ſortez de votre aveuglement. Je vois „ avec douleur que vous ne travaillez „ qu'à acquérir de la vertu, qu'à exer„ cer votre courage & maintenir votre „ liberté ; & cependant vous oubliez „ le devoir le plus important d'amuſer „ les oiſifs des races futures. Dites-moi, „ à quoi peut être bonne la vertu, „ ſi ce n'eſt à faire du bruit dans le „ monde ? Que vous aura ſervi d'être „ gens de bien, quand perſonne ne „ parlera de vous ? Qu'importera aux „ ſiecles à venir que vous vous ſoyez „ dévoués à la mort aux Termopiles „ pour le ſalut des Athéniens, ſi vous „ ne laiſſez comme eux ni ſyſtêmes de „ Philoſophie, ni vers, ni comédies, „ ni ſtatues (*) ? Hâtez-vous donc d'a-

(*) Périclès avoit de grands talens, beaucoup d'éloquence, de magnificence & de goût : il embellit Athenes d'excellens ouvrages de ſculpture, d'édifices ſomptueux & de chefs-

„ bandonner des loix qui ne sont bon-
„ nes qu'à vous rendre heureux ; ne
„ songez qu'à faire beaucoup parler de
„ vous quand vous ne serez plus ; &
„ n'oubliez jamais que, si l'on ne cé-
„ lébroit les grands hommes, il seroit
„ inutile de l'être „.

Voilà, je pense, à-peu-près ce qu'auroit pu dire cet homme, si les Ephores l'eussent laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seule-

---

d'œuvres dans tous les Arts. Aussi Dieu sait comment il a été prôné par la foule des écrivains! Cependant il reste encore à savoir si Périclès a été un bon Magistrat : car dans la conduite des Etats il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point à développer les motifs secrets de la guerre du Péloponèse, qui fut la ruine de la République ; je ne chercherai point si le conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal fondé, si Périclès fut justement ou injustement accusé de malversation ; je demanderai seulement si les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous son gouvernement ; je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les Citoyens, parmi les Esclaves, même parmi ses propres enfans, dont ses soins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me semble, la premiere fonction du Magistrat & du Souverain. Car le plus court & le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux, n'est pas d'orner leurs villes ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

ment qu'on nous avertit que la vertu n'eſt bonne qu'à faire parler de ſoi. Ailleurs on nous vante encore les penſées du Philoſophe, parce qu'elles ſont immortelles & conſacrées à l'admiration de tous les ſiecles; *tandis que les autres voient diſparoître leurs idées avec le jour, la circonſtance, le moment qui les a vu naître. Chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, ſans qu'il en reſte la moindre trace.* Ah! il en reſte au moins quelqu'une dans le témoignage d'une bonne conſcience, dans les malheureux qu'on a ſoulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaiſant qu'on aura ſervi en ſilence. *Mort ou vivant*, diſoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'eſt jamais oublié des Dieux.* On me répondra, peut-être, que ce n'eſt pas de ces ſortes de penſées qu'on a voulu parler; & moi je dis, que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il eſt aiſé de s'imaginer que faiſant ſi peu de cas de Sparte, on ne montre gueres plus d'eſtime pour les anciens Romains. *On conſent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils*

ne fissent que de petites choses. Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-tems qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées (*): cependant quelques pages après, on avoue que Fabricius méprisoit l'or de

(*) Je vois la plupart des esprits de mon tems faire les ingénieux à obscurcir la gloire des belles & généreuses actions anciennes, leur donnant quelque interprétation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité! qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement & grossiérement les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms & la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hausser. Ces rares figures & triées pour l'exemple du monde par le consentement des sages, je ne me feindrois pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonstances. Et il faut croire que les efforts sont bien au-dessous de leur mérite. C'est l'office des gens de bien de peindre la vertu la plus belle qu'il se puisse. Et ne messieroit pas quand la passion nous transporteroit à la faveur de si saintes formes. Ce n'est pas Rousseau qui dit tout cela, c'est Montagne.

Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'hiſtoire Romaine eſt pleine d'exemples de la facilité qu'euſſent eue à s'enrichir ces Magiſtrats, ces guerriers vénérables qui faiſoient tant de cas de leur pauvreté (*). Quant au courage ne ſait-on pas que la lâcheté ne ſauroit entendre raiſon? & qu'un poltron ne laiſſe pas de fuir, quoique ſûr d'être tué en fuyant? *C'eſt*, dit-on, *vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeller les grands Etats aux petites vertus des petites Républiques.* Voilà une phraſe qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibere ou de Cathérine de Médicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en aient ſouvent employé de ſemblables.

(*) Curius refuſant les préſens des Samnites, diſoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or que d'en avoir lui-même. Curius avoit raiſon. Ceux qui aiment les richeſſes ſont faits pour ſervir, & ceux qui les mépriſent pour commander. Ce n'eſt pas la force de l'or qui aſſervit les pauvres aux riches, mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour; ſans cela ils ſeroient néceſſairement les maîtres.

Il feroit difficile d'imaginer qu'il fallût mefurer la morale avec un inftrument d'arpenteur. Cependant on ne fauroit dire que l'étendue des Etats foit tout-à-fait indifférente aux mœurs des Citoyens. Il y a furement quelque proportion entre ces chofes ; je ne fais fi cette proportion ne feroit point inverfe (*). Voilà une importante queftion à méditer ; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécife, malgré le ton plus méprifant que philofophique avec lequel elle eft ici tranchée en deux mots.

C'étoit, continue-t-on, *la folie de Caton : avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans fa famille, il déclama toute fa vie, combattit & mourut fans avoir rien fait d'utile pour fa patrie.* Je ne fais s'il n'a rien fait pour fa patrie ; mais je fais qu'il a beaucoup fait pour le genre-humain, en lui donnant le fpectacle & le modele de la

(*) La hauteur de mes adverfaires me donneroit à la fin de l'indifcrétion, fi je continuois à difputer contre eux. Ils croient m'en impofer avec leur mépris pour les petits Etats : ne craignent-ils point que je ne leur demande une fois s'il eft bon qu'il y en ait de grands ?

vertu la plus pure qui ait jamais exiſté : il a appris à ceux qui aiment ſincérement le véritable honneur, à ſavoir réſiſter aux vices de leur ſiecle & à déteſter cette horrible maxime des gens à la mode *qu'il faut faire comme les autres*; maxime avec laquelle ils iroient loin ſans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos deſcendans apprendront un jour que dans ce ſiecle de ſages & de Philoſophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule & traité de fou, pour n'avoir pas voulu ſouiller ſa grande ame des crimes de ſes contemporains, pour n'avoir pas voulu être un ſcélérat avec Céſar & les autres brigands de ſon tems.

On vient de voir comment nos Philoſophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens Philoſophes. *Ecce ſpectaculum dignum ad quod reſpiciat, intentus operi ſuo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compoſitus. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, ſi convertere animum velit, quàm ut ſpectet Catonem, jàm partibus non ſemel fractis, nihi-*

lominus, inter ruinas publicas erectum.

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scevola.* C'est quelque chose dans le siecle où nous sommes. *Mais j'admirerai encore plus un état puissant & bien gouverné.* Un état puissant, & bien gouverné ! Et moi aussi, vraiment. *Où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'entends ; il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens de cet état qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins ?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siecle, & examinons la conduite de Brutus souverain Magistrat, faisant mourir ses enfans qui avoient conspiré contre l'Etat dans un moment critique où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collegue eût infailliblement sauvé tous les autres compli-

ces, & que la République étoit perdue.
Qu'importe, me dira-t-on ? Puisque cela eſt ſi indifférent, ſuppoſons donc qu'elle eût ſubſiſté, & que Brutus ayant condamné à mort quelque malfaiteur, le coupable lui eût parlé ainſi. « Conſul, pourquoi me fais-tu mourir ? Ai-je fait pis que de trahir ma patrie ? & ne ſuis-je pas auſſi ton enfant ? » Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le Conſulat, plutôt que de faire périr ſes enfans. Et moi je dis que tout Magiſtrat qui, dans une circonſtance auſſi périlleuſe, abandonne le ſoin de la patrie & abdique la Magiſtrature, eſt un traître qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu ; il falloit que Brutus fût un infâme, ou que les têtes de Titus & de Tiberinus tombaſſent par ſon ordre ſous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens euſſent choiſi comme lui.

Quoiqu'on ne ſe décide pas ouvertement pour les derniers tems de Rome, on laiſſe pourtant aſſez entendre qu'on

les préfere aux premiers ; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la simplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppose Titus à Fabricius : mais on a omis cette différence, qu'au tems de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que sous le regne de Tite il n'y avoit que lui seul d'homme de bien (*). J'oublierai, si l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains & les crimes des derniers : mais ce que je ne saurois oublier, c'est que la vertu étoit honorée des uns & méprisée des autres ; & que quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui sauvoit la vie à un Citoyen. Qu'on ne croye pas, au reste, que ceci soit par-

(*) Si Titus n'eût été Empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui ; car il eût continué de vivre comme les autres : & il ne devint homme de bien, que quand cessant de recevoir l'exemple de son siecle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam sub patre principe, ne odio quidem, nedum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono cessit, conversaque est in maximas laudes.*

ticulier à Rome. Il fut un tems où la République d'Athenes étoit assez riche pour dépenser des sommes immenses à ses spectacles, & pour payer très-chérement les Auteurs, les Comédiens, & même les Spectateurs : ce même tems fut celui où il ne se trouva point d'argent pour défendre l'Etat contre les entreprises de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de suivre les raisonnemens qu'on juge à propos de faire à ce sujet. Je remarquerai seulement que c'est un avantage peu honorable que celui qu'on se procure, non en réfutant les raisons de son adversaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne suivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire sur le luxe, sur la politesse, sur l'admirable éducation de nos enfans (*),

(*) Il ne faut pas demander si les peres & les maîtres seront attentifs à écarter mes dangereux écrits des yeux de leurs enfans & de leurs éleves. En effet, quel affreux désordre, quelle indécence ne seroit-ce point, si ces enfans si bien élevés venoient à dédaigner tant de jolies choses, & à préférer tout de bon la vertu au savoir ? Ceci me rappelle la réponse

ſur les meilleures méthodes pour étendre nos connoiſſances, ſur l'utilité des Sciences & l'agrément des beaux-Arts, & ſur d'autres points dont pluſieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns ſe réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir beſoin d'éclairciſſement. Il faut bien que je me borne à des phraſes, dans l'impoſſibilité de ſuivre des raiſonnemens dont je n'ai pu ſaiſir le fil.

On prétend que les Nations ignorantes qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu*, *ſont des exceptions ſingulieres qui ne peuvent former aucun préjugé contre les ſciences.* Fort bien ; mais toutes les Nations ſavantes, avec leurs

---

d'un précepteur Lacédémonien à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enſeigneroit à ſon éleve. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choſes honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille, gardez-vous bien de parler ainſi ; car jamais vous n'auriez de diſciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'avoir tenté impunément.* Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever sur la frontiere du pays une potence où je ferois pendre sans rémission le premier Européen qui oseroit y pénétrer & le premier Citoyen qui tenteroit d'en sortir (*). *L'Amérique ne nous offre pas*

(*) On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'Etat un Citoyen qui en sort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne, il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manieres c'est à la loi de le prévenir, & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

des spectacles moins honteux pour l'espece humaine. Sur-tout depuis que les Européens y sont. *On comptera cent peuples barbares ou sauvages dans l'ignorance pour un seul vertueux.* Soit ; on en comptera du moins un : mais de peuple vertueux & cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. *La terre abandonnée sans culture n'est point oisive ; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des Arts frivoles a fait abandonner celui de l'agriculture. *Notre ame*, peut-on dire aussi, *n'est point oisive quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des Romans, des Satires, des Vers ; elle nourrit des vices.*

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique qu'on admire si fort? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des boussoles, puissent commettre des injustices ! Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des Conquérans? Il marque seulement leur ruse & leur

habileté; il marque qu'un homme adroit & fubtil peut tenir de fon induftrie les fuccès qu'un brave homme n'attend que de fa valeur. Parlons fans partialité. Qui jugerons-nous le plus courageux, de l'odieux Cortez fubjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahifons; ou de l'infortuné Guatimozin étendu par d'honnêtes Européens fur des charbons ardens pour avoir fes tréfors, tançant un de fes Officiers à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui difant fiérement: & moi, fuis-je fur des rofes?

Dire que les fciences font nées de l'oifiveté, c'eft abufer vifiblement des termes; elles naiffent du loifir; mais elles garantiffent de l'oifiveté. De forte qu'un homme qui s'amuferoit au bord d'un grand chemin à tirer fur les Paffans, pourroit dire qu'il occupe fon loifir à fe garantir de l'oifiveté. Je n'entends point cette diftinction de l'oifiveté & du loifir. Mais je fais très-certainement que nul honnête-homme ne peut jamais fe vanter d'avoir du loifir, tant qu'il y aura du bien à faire, une Patrie à fervir, des malheureux à foulager; & je défie qu'on me montre dans

mes principes aucun ſens honnête dont ce mot *loiſir* puiſſe être ſuſceptible. *Le Citoyen que ſes beſoins attachent à la charrue, n'eſt pas plus occupé que le Géometre ou l'Anatomiſte.* Pas plus que l'enfant qui éleve un château de cartes, mais plus utilement. *Sous pretexte que le pain eſt néceſſaire, faut-il que tout le monde ſe mette à labourer la terre?* Pourquoi non? Qu'ils paiſſent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que de s'entre-dévorer dans les villes : il eſt vrai que tels que je les demande, ils reſſembleroient beaucoup à des bêtes; & que tels qu'ils ſont, ils reſſemblent beaucoup à des hommes.

L'état d'ignorance eſt un état de crainte & de beſoin. Tout eſt danger alors pour notre fragilité. La mort gronde ſur nos têtes; elle eſt cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds : lorſqu'on craint tout & qu'on a beſoin de tout, quelle diſpoſition plus raiſonnable que celle de vouloir tout connoître? Il ne faut que conſidérer les inquiétudes continuelles des Médecins & des Anatomiſtes ſur leur vie & ſur leur ſanté, pour ſavoir ſi les connoiſſances ſervent à nous

raſſurer ſur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'eſt pas une merveille ſi elles ne font qu'augmenter nos alarmes & nous rendre puſillanimes. Les animaux vivent ſur tout cela dans une ſécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une Géniſſe n'a pas beſoin d'étudier la botanique pour apprendre à trier ſon foin, & le loup dévore ſa proie ſans ſonger à l'indigeſtion. Pour répondre à cela, oſera-t-on prendre le parti de l'inſtinct contre la raiſon ? C'eſt préciſément ce que je demande.

Il ſemble, nous dit-on, *qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de Philoſophes. Je demanderai à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer ? C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette dès notre enfance dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre, quel courage ne faut-il pas, pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke ?*

Leibnitz & Newton ſont morts

comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'eſt par modération qu'ils ne ſe ſont point élevés juſqu'à la charrue? Je connois aſſez l'empire de la cupidité, pour ſavoir que tout nous porte aux profeſſions lucratives, voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des profeſſions utiles. Un Hebert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagne plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une Province ne ſauroient faire en un mois. Je pourrois propoſer un problême aſſez ſingulier ſur le paſſage qui m'occupe actuellement. Ce ſeroit, en ôtant les deux premieres lignes & le liſant iſolé, de deviner s'il eſt tiré de mes écrits ou de ceux de mes adverſaires.

Les bons livres ſont la ſeule défenſe des eſprits foibles, c'eſt-à-dire des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Premiérement, les Savans ne feront jamais autant de bons livres qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troiſieme lieu, les

meilleurs guides que les honnêtes gens puiſſent avoir, ſont la raiſon & la conſcience : *Paucis eſt opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'eſprit louche ou la conſcience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien. Enfin, pour quelque homme que ce ſoit, il n'y a de livres néceſſaires que ceux de la Religion, les ſeuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perſes. Remarquez que c'eſt Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une ſauve-garde de l'autorité de ce Philoſophe : mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animoſité de mes adverſaires : *Tros Rutulusve fuat*; ils aiment mieux ſe percer l'un l'autre que de me donner le moindre quartier, & ſe font plus de mal qu'à moi (*). *Cette éducation étoit*, dit-on, *fondée ſur des principes*

(*) Il me paſſe par la tête un nouveau projet de défenſe, & je ne réponds pas que je n'aye encore la foibleſſe de l'exécuter quelque jour. Cette défenſe ne ſera compoſée que de raiſons tirées des Philoſophes; d'où il s'enſuivra qu'ils ont tous été des bavards comme je le prétends, ſi l'on trouve leurs raiſons mauvaiſes; ou que j'ai cauſe gagnée ſi on les trouve bonnes.

barbares ; parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu soit indivisible ; parce qu'il s'agit de l'inspirer, & non de l'enseigner ; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie. Que de choses n'aurois-je point à répondre? mais il ne faut pas faire au Lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La premiere, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu ; car il n'en feroit pas entendu : mais il lui enseigne premiérement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c. & enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choses s'appelle vertu. La seconde, que c'est nous qui nous contentons de démontrer la théorie ; mais les Perses enseignoient la pratique. Voyez mon discours, page 78.

Tous les reproches qu'on fait à la Philosophie attaquent l'esprit humain. J'en conviens. *Ou plutôt l'auteur de la nature, qui nous a fait tels que nous sommes.* S'il nous a fait Philosophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? *Les Philosophes*

Philosophes étoient des hommes ; ils se sont trompés ; doit-on s'en étonner ? C'est quand ils ne se tromperont plus qu'il faudra s'en étonner. *Plaignons-les, profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous.* Oui, corrigeons-nous, & ne philosophons plus.... *Mille routes conduisent à l'erreur, une seule mene à la vérité?* Voilà précisément ce que je disois. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard?* Ah! nous l'avons donc trouvée à la fin !

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta, non sur les Savans, mais sur les Sophistes, non sur les sciences, mais sur l'abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus & tous nos Savans que de vrais Sophistes? *Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter.* Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef de secte. *Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir.* C'est-à-dire l'orgueil de

tous les Savans. *La vraie ſcience eſt bien éloignée de cette affectation.* Il eſt vrai : mais c'eſt de la nôtre que je parle. *Socrate eſt ici témoin contre lui-même.* Ceci me paroît difficile à entendre *Le plus ſavant des Grecs ne rougiſſoit point de ſon ignorance.* Le plus ſavant des Grecs ne ſavoit rien, de ſon propre aveu ; tirez la concluſion pour les autres. *Les ſciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices.* Nos Sciences ont donc leurs ſources dans nos vices. *Elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déjà dit mon ſentiment là-deſſus. *Déclamation vaine, qui ne peut faire illuſion qu'à des eſprits prévenus.* Je ne ſais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raiſonner ſur cette matiere du paſſé au préſent. *Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots, paſſa pour un voluptueux ; de ſiecle en ſiecle, on n'a ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il eſt vrai que, juſqu'à ce tems, le luxe, quoique ſouvent en regne, avoit

du moins été regardé dans tous les âges comme la source funeste d'une infinité de maux. Il étoit réservé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoisonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de sectateurs que la solidité de ses raisons. Je ne crains point de combattre seul dans mon siecle ces maximes odieuses qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des misérables, c'est-à-dire, toujours des méchans.

On croit m'embarrasser beaucoup en me demandant à quel point il faut borner le luxe? Mon sentiment est qu'il n'en faut point du tout. Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité, & de mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance. Ce n'est pas sans raison que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, se félicitoit de n'avoir à faire de rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots étoit un

homme puniſſable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds. Quant à nous, nous ſommes trop obligés d'avoir des ſouliers, pour n'être pas diſpenſés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne propoſois point de bouleverſer la ſociété actuelle, de brûler les Bibliotheques & tous les livres, de détruire les Colleges & les Académies : & je dois ajouter ici que je ne propoſe point non plus de réduire les hommes à ſe contenter du ſimple néceſſaire. Je ſens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes-gens : mais je me ſuis cru obligé de dire ſans déguiſement la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les cauſes : d'autres plus hardis ou plus inſenſés pourront chercher le remede.

Je me laſſe & je poſe la plume pour ne la plus reprendre dans cette trop longue diſpute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'Auteurs (*) ſe ſont

(*) Il n'y a pas juſqu'à de petites feuilles critiques faites pour l'amuſement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de ſe

exercés à me réfuter. Je suis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous ; mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai choisis (†) pour cela, que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'Art sa force & sa solidité : la vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable : & si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

---

souvenir de moi. Je ne les ai point lues & ne les lirai point très-assurément ; mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne soit fort plaisant.

(†) On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me répliquer, quoique je ne lui eusse point répondu & que j'eusse même exposé mes raisons pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes, puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute. Car par malheur il n'est plus tems & personne ne sauroit de quoi je veux parler.

Qu'il me soit permis de protester en finissant, que le seul amour de l'humanité & de la vertu m'a fait rompre le silence ; & que l'amertume de mes invectives contre les vices dont je suis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, & du desir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & sur-tout plus dignes de l'être.



LETTRE

DE

J. J. ROUSSEAU;

Sur une nouvelle Réfutation de son Discours, par un Académicien de Dijon (a).

JE viens, Monsieur, de voir une Brochure intitulée : *Discours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon en 1750, &c. accompagné de*

(a) L'ouvrage auquel répond M. Rousseau, est une brochure *in-8°.* en deux colonnes, imprimée 1751, & contenant 132 pages. Dans l'une de ces colonnes est le Discours de M Rousseau, qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon. Dans l'autre est une Réfutation de ce Discours. On y a joint des apostilles critiques, & une réplique à la réponse faite par M. Rousseau à M. Gautier. Cette réplique, ainsi que la nouvelle Réfutation, n'ont jamais paru dignes d'être insérées dans les Recueils des *Oeuvres de M. Rousseau.*

la réfutation de ce Discours, *par un Académicien de Dijon qui lui a refusé son suffrage* ; & je pensois en parcourant cet Ecrit, qu'au lieu de s'abaisser jusqu'à être l'Editeur de mon Discours, l'Académicien qui lui refusa son suffrage, auroit bien dû publier l'ouvrage auquel il l'avoit accordé : c'eût été une très-bonne maniere de réfuter le mien.

Voilà donc un de mes Juges qui ne dédaigne pas de devenir un de mes adversaires, & qui trouve très-mauvais que ses collegues m'aient honoré du Prix : j'avoue que j'en ai été fort étonné moi-même ; j'avois tâché de le mériter, mais je n'avois rien fait pour l'obtenir. D'ailleurs, quoique je susse que les Académies n'adoptent point les sentimens des Auteurs qu'elles couronnent, & que le Prix s'accorde, non à celui qu'on croit avoir soutenu la meilleure cause, mais à celui qui a le mieux parlé ; même en me supposant dans ce cas, j'étois bien éloigné d'attendre d'une Académie cette impartialité, dont les Savans ne se piquent nullement toutes les fois qu'il s'agit de leurs intérêts.

Mais si j'ai été surpris de l'équité

de mes juges, j'avoue que je ne le suis pas moins de l'indiscrétion de mes adversaires : comment osent-ils témoigner si publiquement leur mauvaise humeur sur l'honneur que j'ai reçu ? comment n'apperçoivent-ils point le tort irréparable qu'ils font en cela à leur propre cause ? Qu'ils ne se flattent pas que personne prenne le change sur le sujet de leur chagrin : ce n'est pas parce que mon Discours est mal fait, qu'ils sont fâchés de le voir couronné ; on en couronne tous les jours d'aussi mauvais, & ils ne disent mot ; c'est par une autre raison qui touche de plus près à leur métier, & qui n'est pas difficile à voir. Je savois bien que les Sciences corrompoient les mœurs, rendoient les hommes injustes & jaloux, leur faisoient tout sacrifier à leur intérêt & à leur vaine gloire ; mais j'avois cru m'appercevoir que cela se faisoit avec un peu plus de décence & d'adresse : je voyois que les gens de Lettres parloient sans cesse d'équité, de modération, de vertu, & que c'étoit sous la sauve-garde sacrée de ces beaux mots qu'ils se livroient impunément à leurs passions & à leurs vices ; mais je n'aurois jamais cru qu'ils eussent le

front de blâmer publiquement l'impartialité de leurs Confreres. Par-tout ailleurs, c'est la gloire des Juges de prononcer selon l'équité contre leur propre intérêt ; il n'appartient qu'aux Sciences de faire à ceux qui les cultivent, un crime de leur intégrité : voilà vraiment un beau privilege qu'elles ont là.

J'ose le dire, l'Académie de Dijon en faisant beaucoup pour ma gloire, a beaucoup fait pour la sienne : un jour à venir les adversaires de ma cause tireront avantage de ce Jugement, pour prouver que la culture des Lettres peut s'associer avec l'équité & le désintéressement. Alors les Partisans de la vérité leur répondront : voilà un exemple particulier qui semble faire contre nous ; mais souvenez-vous du scandale que ce Jugement causa dans le tems parmi la foule des gens de Lettres, & de la maniere dont ils s'en plaignirent, & tirez de-là une juste conséquence sur leurs maximes.

Ce n'est pas, à mon avis, une moindre imprudence de se plaindre que l'Académie ait proposé son sujet en problême : je laisse à part le peu de vraisembla nce qu'il y avoit, que dans l'en-

thousiasme universel qui regne aujourd'hui, quelqu'un eût le courage de renoncer volontairement au Prix, en se déclarant pour la négative; mais je ne sais comment des Philosophes osent trouver mauvais qu'on leur offre des voies de discussion: bel amour de la vérité, qui tremble qu'on n'examine le pour & le contre! Dans les recherches de Philosophie, le meilleur moyen de rendre un sentiment suspect, c'est de donner l'exclusion au sentiment contraire: quiconque s'y prend ainsi, a bien l'air d'un homme de mauvaise foi, qui se défie de la bonté de sa cause. Toute la France est dans l'attente de la Piece qui remportera cette année le Prix à l'Académie Françoise; non-seulement elle effacera très-certainement mon Discours, ce qui ne sera gueres difficile, mais on ne sauroit même douter qu'elle ne soit un chef-d'œuvre. Cependant, que fera cela à la solution de la question? rien du tout; car chacun dira, après l'avoir lue: *Ce Discours est fort beau; mais si l'Auteur avoit eu la liberté de prendre le sentiment contraire, il en eût peut-être fait un plus beau encore.*

J'ai parcouru la nouvelle réfutation;

car c'en eſt encore une, & je ne ſais par quelle fatalité les Ecrits de mes adverſaires qui portent ce titre ſi déciſif, ſont toujours ceux où je ſuis le plus mal réfuté. Je l'ai donc parcourue cette réfutation, ſans avoir le moindre regret à la réſolution que j'ai priſe de ne plus répondre à perſonne; je me contenterai de citer un ſeul paſſage, ſur lequel le Lecteur pourra juger ſi j'ai tort ou raiſon : le voici.

Je conviendrai qu'on peut être honnête-homme ſans talens ; mais n'eſt-on engagé dans la ſociété qu'à être honnête-homme? Et qu'eſt-ce qu'un honnête-homme ignorant & ſans talens? un fardeau inutile, à charge même à la terre, &c. Je ne répondrai pas, ſans doute, à un Auteur capable d'écrire de cette maniere; mais je crois qu'il peut m'en remercier.

Il n'y auroit gueres moyen, non plus, à moins que de vouloir être auſſi diffus que l'Auteur, de répondre à la nombreuſe collection des paſſages latins, des vers de la Fontaine, de Boileau, de Moliere, de Voiture, de Regnard, de Greſſet, ni à l'hiſtoire de Nemrod, ni à celle des Payſans Picards; car que peut-on dire à un Phi-

losophe, qui nous assure qu'il veut du mal aux ignorans, parce que son Fermier de Picardie, qui n'est pas un Docteur, le paye exactement, à la vérité, mais ne lui donne pas assez d'argent de sa terre? L'Auteur est si occupé de ses terres, qu'il me parle même de la mienne. Une terre à moi! la terre de Jean-Jaques Rousseau! en vérité je lui conseille de me calomnier (*) plus adroitement.

Si j'avois à répondre à quelque partie de la réfutation, ce seroit aux personnalités dont cette critique est remplie; mais comme elles ne font rien à la question, je ne m'écarterai point de la constante maxime que j'ai toujours suivie de me renfermer dans le sujet que je traite, sans y mêler rien de personnel: le véritable respect qu'on doit au public, est de lui épargner, non de tristes vérités qui peuvent lui être uti-

(*) Si l'Auteur me fait l'honneur de réfuter cette Lettre, il ne faut pas douter qu'il ne me prouve, dans une belle & docte démonstration, soutenue de très-graves autorités, que ce n'est point un crime d'avoir une terre: en effet, il se peut que ce n'en soit pas un pour d'autres, mais c'en seroit un pour moi.

les, mais bien toutes les petites hargneries d'Auteurs (†) dont on remplit les Ecrits polémiques, & qui ne sont bonnes qu'à satisfaire une honteuse animosité. On veut que j'aye pris dans Clénard (*) un mot de Cicéron, soit :

(†) On peut voir dans le Discours de Lyon un très beau modele de la maniere dont il convient aux Philosophes d'attaquer & de combattre sans personnalités & sans invectives. Je me flatte qu'on trouvera aussi dans ma réponse, qui est sous presse, un exemple de la maniere dont on peut défendre ce qu'on croit vrai, avec la force dont on est capable, sans aigreur contre ceux qui l'attaquent.

(*) Si je disois qu'une si bizarre citation vient à coup sûr de quelqu'un à qui sa méthode Grecque de Clénard est plus familiere que les Offices de Cicéron, & qui par conséquent semble se porter assez gratuitement pour défenseur des bonnes Lettres; si j'ajoutois qu'il y a des professions, comme par exemple, la Chirurgie, où l'on emploie tant de termes dérivés du Grec, que cela met ceux qui les exercent dans la nécessité d'avoir quelques notions élémentaires de cette Langue; ce seroit prendre le ton du nouvel adversaire, & répondre comme il auroit pu faire à ma place. Je puis répondre, moi, que quand j'ai hazardé le mot *Investigation*, j'ai voulu rendre un service à la Langue, en essayant d'y introduire un terme doux, harmonieux, dont le sens est déjà connu, & qui n'a point de synonyme en François. C'est, je crois, toutes les conditions qu'on exige pour autoriser cette liberté salutaire :

que j'aye fait des folécifmes, à la bonne heure ; que je cultive les Belles-Lettres & la Mufique, malgré le mal que j'en penfe ; j'en conviendrai fi l'on veut, je dois porter dans un âge plus raifonnable la peine des amufemens de ma jeuneffe : mais enfin, qu'importe tout cela, & au Public & à la caufe des Sciences ? Rouffeau peut mal parler françois, & que la Grammaire n'en foit pas plus utile à la vertu. Jean-Jaques peut avoir une mauvaife conduite,

---

Ego cur, acquirere pauca
Si poffum, invideor ; cum lingua Catonis & Enni
Sermonem Patrium ditaverit ?

J'ai fur-tout voulu rendre exactement mon idée ; je fais, il eft vrai, que la premiere regle de tous nos Ecrivains, eft d'écrire correctement, &, comme ils difent, de parler françois ; c'eft qu'ils ont des prétentions, & qu'ils veulent paffer pour avoir de la correction & de l'élégance. Ma premiere regle, à moi, qui ne me foucie nullement de ce qu'on penfera de mon ftyle, eft de me faire entendre : toutes les fois qu'à l'aide de dix folécifmes, je pourrai m'exprimer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais. Pourvu que je fois bien compris des Philofophes, je laiffe volontiers les Puriftes courir après les mots.

& que celle des Savans n'en soit pas meilleure : voilà toute la réponse que je ferai, & je crois, toute celle que je dois faire à la nouvelle réfutation.

Je finirai cette Lettre, & ce que j'ai à dire sur un sujet si long-tems débattu, par un conseil à mes adversaires, qu'ils mépriseront à coup-sûr, & qui pourtant seroit plus avantageux qu'ils ne pensent au parti qu'ils veulent défendre; c'est de ne pas tellement écouter leur zele, qu'ils négligent de consulter leurs forces, & *quid valeant humeri*. Ils me diront sans doute que j'aurois dû prendre cet avis pour moi-même, & cela peut être vrai; mais il y a au moins cette différence que j'étois seul de mon parti, au lieu que le leur étant celui de la foule, les derniers venus sembloient dispensés de se mettre sur les rangs, ou obligés de faire mieux que les autres.

De peur que cet avis ne paroisse téméraire ou présomptueux, je joins ici un échantillon des raisonnemens de mes adversaires, par lequel on pourra juger de la justesse & de la force de leurs critiques : *Les Peuples de l'Europe*, ai-je dit, *vivoient il y a quelques siecles*

dans un état pire que l'ignorance ; je ne sais quel jargon scientifique, encore plus méprisable qu'elle, avoit usurpé le nom du savoir, & opposoit à son retour un obstacle presque invincible : il falloit une révolution pour ramener les hommes au sens commun. Les Peuples avoient perdu le sens commun, non parce qu'ils étoient ignorans, mais parce qu'ils avoient la bêtise de croire savoir quelque chose, avec les grands mots d'Aristote & l'impertinente doctrine de Raymond Lulle : il falloit une révolution pour leur apprendre qu'ils ne savoient rien, & nous en aurions grand besoin d'une autre pour nous apprendre la même vérité. Voici là-dessus l'argument de mes adversaires : *Cette révolution est due aux Lettres ; elles ont ramené le sens commun, de l'aveu de l'Auteur ; mais aussi, selon lui, elles ont corrompu les mœurs : il faut donc qu'un Peuple renonce au sens commun pour avoir de bonnes mœurs.* Trois Ecrivains de suite ont répété ce beau raisonnement : je leur demande maintenant lequel ils aiment mieux que j'accuse, ou leur esprit, de n'avoir pu pénétrer le sens très-clair de ce passage,

ou leur mauvaise foi, d'avoir feint de ne pas l'entendre? Ils sont gens de Lettres, ainsi leur choix ne sera pas douteux. Mais que dirons-nous des plaisantes interprétations qu'il plaît à ce dernier adversaire de prêter à la figure de mon Frontispice? J'aurois cru faire injure aux Lecteurs, & les traiter comme des enfans, de leur interpréter une allégorie si claire; de leur dire que le flambeau de Prométhée est celui des Sciences, fait pour animer les grands génies; que le Satyre, qui voyant le feu pour la premiere fois, court à lui, & veut l'embrasser, représente les hommes vulgaires, qui, séduits par l'éclat des Lettres, se livrent indiscrétement à l'étude; que le Prométhée qui crie & les avertit du danger, est le Citoyen de Geneve. Cette allégorie est juste, belle, j'ose la croire sublime. Que doit-on penser d'un Ecrivain qui l'a méditée, & qui n'a pu parvenir à l'entendre? On peut croire que cet homme-là n'eût pas été un grand Docteur parmi les Egyptiens ses amis.

Je prends donc la liberté de proposer à mes adversaires, & sur-tout au dernier, cette sage leçon d'un Philosophe sur un

autre ſujet : ſachez qu'il n'y a point d'objections qui puiſſent faire autant de tort à votre parti que les mauvaiſes réponſes ; ſachez que ſi vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cauſe, en vous faiſant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire.

Je ſuis, &c.



LE LÉVITE

D'ÉPHRAÏM.

LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM.

CHANT PREMIER.

SAINTE colere de la vertu, viens animer ma voix; je dirai les crimes de Benjamin, & les vengeances d'Iſraël; je dirai des forfaits inouis, & des châtimens encore plus terribles. Mortels, reſpectez la beauté, les mœurs, l'hoſpitalité; ſoyez juſtes ſans cruauté, miſéricordieux ſans foibleſſe; & ſachez pardonner au coupable, plutôt que de punir l'innocent.

O vous, hommes débonnaires, ennemis de toute inhumanité; vous qui, de peur d'enviſager les crimes de vos freres, aimez-mieux les laiſſer impunis, quel tableau viens-je offrir à vos yeux? Le corps d'une femme coupé par pieces; ſes membres déchirés & palpitans envoyés aux douze Tribus; tout le peuple, ſaiſi d'horreur, élevant juſqu'au Ciel une clameur unanime, & s'écriant

de concert : non, jamais rien de pareil ne s'eſt fait en Iſraël, depuis le jour où nos Peres ſortirent d'Egypte juſqu'à ce jour. Peuple ſaint, raſſemble-toi ; prononce ſur cet acte horrible, & décerne le prix qu'il a mérité. A de tels forfaits celui qui détourne ſes regards eſt un lâche, un déſerteur de la juſtice ; la véritable humanité les enviſage, pour les connoître, pour les juger, pour les déteſter. Oſons entrer dans ces détails, & remontons à la ſource des guerres civiles qui firent périr une des Tribus, & coûterent tant de ſang aux autres. Benjamin, triſte enfant de douleur, qui donnas la mort à ta mere, c'eſt de ton ſein qu'eſt ſorti le crime qui t'a perdu, c'eſt ta race impie qui put le commettre, & qui devoit trop l'expier.

Dans les jours de liberté où nul ne régnoit ſur le peuple du Seigneur, il fut un tems de licence où chacun, ſans reconnoître ni magiſtrat ni juge, étoit ſeul ſon propre maître & faiſoit tout ce qui lui ſembloit bon. Iſraël, alors épars dans les champs, avoit peu de grandes villes, & la ſimplicité de ſes mœurs rendoit ſuperflu l'empire des loix. Mais tous les cœurs n'étoient pas également

également purs, & les méchans trouvoient l'impunité du vice dans la fécurité de la vertu.

Durant un de ces courts intervalles de calme & d'égalité qui reftent dans l'oubli parce que nul n'y commande aux autres & qu'on n'y fait point de mal, un Lévite des monts d'Ephraïm vit dans Bethléem une jeune fille qui lui plut. Il lui dit : Fille de Juda, tu n'es pas de ma Tribu, tu n'as point de freres; tu es comme les filles de Salphaad, & je ne puis t'époufer felon la loi du Seigneur (*). Mais mon cœur eft à toi; viens avec moi, vivons enfemble; nous ferons unis & libres; tu feras mon bonheur, & je ferai le tien. Le Lévite étoit jeune & beau; la jeune fille fourit; ils s'unirent, puis il l'emmena dans fes montagnes.

Là, coulant une douce vie, fi chere aux cœurs tendres & fimples, il goûtoit dans fa retraite les charmes d'un amour partagé : là, fur un fiftre d'or fait pour chanter les louanges du Très-

(*) Nombres. C. XXXVI. v. 8. Je fais que les enfans de Lévi pouvoient fe marier dans toutes les Tribus, mais non dans le cas fuppofé.

Haut, il chantoit ſouvent les charmes de ſa jeune épouſe. Combien de fois les côteaux du mont Hébal retentirent de ſes aimables chanſons ? Combien de fois il la mena ſous l'ombrage, dans les vallons de Sichem, cueillir des roſes champêtres & goûter le frais au bord des ruiſſeaux ? Tantôt il cherchoit dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faiſoit ſes délices ; tantôt dans le feuillage des oliviers il tendoit aux oiſeaux des pieges trompeurs & lui apportoit une tourterelle craintive qu'elle baiſoit en la flattant. Puis l'enfermant dans ſon ſein, elle treſailloit d'aiſe en la ſentant ſe débattre & palpiter. Fille de Bethléem, lui diſoit-il, pourquoi pleures-tu toujours ta famille & ton pays ? Les enfans d'Ephraïm n'ont-ils point auſſi des fêtes, les filles de la riante Sichem ſont-elles ſans grace & ſans gaîté, les habitans de l'antique Atharot manquent-ils de force & d'adreſſe ? Viens voir leurs jeux & les embellir. Donne-moi des plaiſirs, ô ma bien aimée ; en eſt-il pour moi d'autres que les tiens ?

Toutefois la jeune fille s'ennuya du Lévite, peut-être parce qu'il ne lui

laiſſoit rien à deſirer. Elle ſe dérobe & s'enfuit vers ſon pere, vers ſa tendre mere, vers ſes folâtres ſœurs. Elle y croit retrouver les plaiſirs innocens de ſon enfance, comme ſi elle y portoit le même âge & le même cœur.

Mais le Lévite abandonné ne pouvoit oublier ſa volage épouſe. Tout lui rappelloit dans ſa ſolitude les jours heureux qu'il avoit paſſés auprès d'elle; leurs jeux, leurs plaiſirs, leurs querelles, & leurs tendres raccommodemens. Soit que le ſoleil levant dorât la cime des montagnes de Gelboë, ſoit qu'au ſoir un vent de mer vînt rafraîchir leurs roches brûlantes, il erroit en ſoupirant dans les lieux qu'avoit aimés l'infidelle, & la nuit, ſeul dans ſa couche nuptiale, il abreuvoit ſon chevet de ſes pleurs.

Après avoir flotté quatre mois entre le regret & le dépit; comme un enfant chaſſé du jeu par les autres feint n'en vouloir plus en brûlant de s'y remettre, puis enfin demande en pleurant d'y rentrer, le Lévite, entraîné par ſon amour, prend ſa monture, & ſuivi de ſon ſerviteur avec deux ânes d'Epha chargés de ſes proviſions & de dons pour les parens de la jeune fille, il

retourne à Bethléem, pour ſe reconcilier avec elle & tâcher de la ramener.

La jeune femme l'appercevant de loin treſſaillit, court au-devant de lui, & l'accueillant avec careſſes l'introduit dans la maiſon de ſon pere; lequel apprenant ſon arrivée accourt auſſi plein de joie, l'embraſſe, le reçoit, lui, ſon ſerviteur, ſon équipage, & s'empreſſe à le bien traiter. Mais le Lévite ayant le cœur ſerré ne pouvoit parler; néanmoins ému par le bon accueil de la famille, il leva les yeux ſur ſa jeune épouſe, & lui dit: Fille d'Iſraël, pourquoi me fuis-tu? Quel mal t'ai-je fait? La jeune fille ſe mit à pleurer en ſe couvrant le viſage. Puis il dit au pere, rendez-moi ma compagne; rendez-la moi pour l'amour d'elle, pourquoi vivroit-elle ſeule & délaiſſée? Quel autre que moi peut honorer comme ſa femme celle que j'ai reçu vierge?

Le pere regarda ſa fille, & la fille avoit le cœur attendri du retour de ſon mari. Le pere dit donc à ſon gendre: mon fils, donnez-moi trois jours; paſſons ces trois jours dans la joie, & le quatrieme jour vous & ma fille partirez en paix. Le Lévite reſta donc trois jours

avec ſon beau-pere & toute ſa famille, mangeant & buvant familiérement avec eux : & la nuit du quatrieme jour, ſe levant avant le ſoleil, il voulut partir. Mais ſon beau-pere l'arrêtant par la main lui dit: Quoi ! voulez-vous partir à jeûn? Venez fortifier votre eſtomac, & puis vous partirez. Ils ſe mirent donc à table, & après avoir mangé & bu, le pere lui dit: mon fils, je vous ſupplie de vous réjouir avec nous encore aujourd'hui. Toutefois le Lévite ſe levant, vouloit partir; il croyoit ravir à l'amour le tems qu'il paſſoit loin de ſa retraite, livré à d'autres qu'à ſa bien-aimée. Mais le pere ne pouvant ſe réſoudre à s'en ſéparer engagea ſa fille d'obtenir encore cette journée; & la fille, careſſant ſon mari, le fit reſter juſqu'au lendemain.

Dès le matin, comme il étoit prêt à partir il fut encore arrêté par ſon beau-pere, qui le força de ſe mettre à table en attendant le grand jour; & le tems s'écouloit ſans qu'ils s'en apperçuſſent. Alors le jeune homme s'étant levé pour partir avec ſa femme & ſon ſerviteur, & ayant préparé toute choſe; ô, mon fils, lui dit le pere; vous

voyez que le jour s'avance & que le ſoleil eſt ſur ſon déclin. Ne vous mettez pas ſi tard en route ; de grace, réjouiſſez mon cœur encore le reſte de cette journée : demain dès le point du jour vous partirez ſans retard & en diſant ainſi, le bon vieillard étoit tout ſaiſi ; ſes yeux paternels ſe rempliſſoient de larmes. Mais le Lévite ne ſe rendit point, & voulut partir à l'inſtant.

Que de regrets coûta cette ſéparation funeſte ! Que de touchans adieux furent dits & recommencés ! Que de pleurs les ſœurs de la jeune fille verſerent ſur ſon viſage ! Combien de fois elles la reprirent tour-à-tour dans leurs bras ! Combien de fois ſa mere éplorée, en la ſerrant derechef dans les ſiens, ſentit les douleurs d'une nouvelle ſéparation ! Mais ſon pere en l'embraſſant ne pleuroit pas : ſes muettes étreintes étoient mornes & convulſives ; des ſoupirs tranchans ſoulevoient ſa poitrine. Hélas ! il ſembloit prévoir l'horrible ſort de l'infortunée. Oh s'il eût ſu qu'elle ne reverroit jamais l'aurore ! S'il eût ſu que ce jour étoit le dernier de ſes jours. . . Ils partent enfin, ſuivis des tendres bénédic-

tions de toute leur famille, & de vœux qui méritoient d'être exaucés. Heureuſe famille, qui dans l'union la plus pure, coule au ſein de l'amitié ſes paiſibles jours, & ſemble n'avoir qu'un cœur à tous ſes membres. Oh innocence des mœurs, douceur d'ame, antique ſimplicité, que vous êtes aimables! Comment la brutalité du vice a-t-elle pu trouver place au milieu de vous! Comment les fureurs de la barbarie n'ont-elles pas reſpecté vos plaiſirs?



CHANT SECOND.

LE jeune Lévite fuivoit fa route avec fa femme, fon ferviteur & fon bagage, tranfporté de joie de ramener l'amie de fon cœur, & inquiet du foleil & de la pouffiere, comme une mere qui ramene fon enfant chez la nourrice, & craint pour lui les injures de l'air. Déjà l'on découvroit la ville de Jébus à main droite, & fes murs auffi vieux que les fiecles, leur offroient un afyle aux approches de la nuit. Le ferviteur dit donc à fon maître vous voyez le jour prêt à finir : avant que les ténebres nous furprennent, entrons dans la ville des Jébuféens, nous y chercherons un afyle, & demain, pourfuivant notre voyage, nous pourrons arriver à Géba.

A Dieu ne plaife, dit le Lévite, que je loge chez un peuple infidele, & qu'un Cananéen donne le couvert au miniftre du Seigneur! Non, mais allons jufques à Gabaa chercher l'hofpitalité chez nos freres. Ils laifferent donc Jé-

rusalem derriere eux, ils arriverent après le coucher du soleil à la hauteur de Gabaa, qui est de la Tribu de Benjamin. Ils se détournerent pour y passer la nuit, & y étant entrés, ils allerent s'asseoir dans la place publique ; mais nul ne leur offrit un asyle, & ils demeuroient à découvert.

Hommes de nos jours, ne calomniez pas les mœurs de vos peres. Ces premiers tems, il est vrai, n'abondoient pas comme les vôtres en commodités de la vie ; de vils métaux n'y suffisoient pas à tout : mais l'homme avoit des entrailles qui faisoient le reste : l'hospitalité n'étoit pas à vendre, & l'on n'y trafiquoit pas des vertus. Les fils de Jémini n'étoient pas les seuls, sans doute, dont les cœurs de fer fussent endurcis ; mais cette dureté n'étoit pas commune. Par-tout avec la patience on trouvoit des freres ; le voyageur dépourvu de tout, ne manquoit de rien.

Après avoir attendu long-tems inutilement, le Lévite alloit détacher son bagage, pour en faire à la jeune fille un lit moins dur que la terre nue ; quand il apperçut un homme vieux, revenant sur le tard de ses champs &

de ſes travaux ruſtiques. Cet homme étoit comme lui des monts d'Ephraïm, & il étoit venu s'établir autrefois dans cette ville parmi les enfans de Benjamin.

Le vieillard élevant les yeux, vit un homme & une femme aſſiſe au milieu de la place, avec un ſerviteur, des bêtes de ſomme & du bagage. Alors s'approchant, il dit au Lévite : Etranger, d'où êtes vous, & où allez-vous ? lequel lui répondit ; nous venons de Bethléem, ville de Juda : nous retournons dans notre demeure ſur le penchant du mont d'Ephraïm, d'où nous étions venus ; & maintenant nous cherchions l'hoſpice du Seigneur ; mais nul n'a voulu nous loger. Nous avons du grain pour nos animaux, du pain, du vin pour moi, pour votre ſervante, & pour le garçon qui nous ſuit ; nous avons tout ce qui nous eſt néceſſaire, il nous manque ſeulement le couvert. Le vieillard lui répondit ; paix vous ſoit mon frere : vous ne reſterez point dans la place, ſi quelque choſe vous manque, que le crime en ſoit ſur moi. Enſuite il les mena dans ſa maiſon, fit décharger leur équipage, garnir le rate-

lier pour leurs bêtes, & ayant fait laver les pieds à ses hôtes, il leur fit un festin de Patriarches, simple & sans faste, mais abondant.

Tandis qu'ils étoient à table avec leur hôte & sa fille (*) promise à un jeune homme du pays, & que dans la gaîté d'un repas offert avec joie, ils se délassoient agréablement, les hommes de cette ville, enfans de Bélial, sans joug, sans frein, sans retenue, & bravant le Ciel comme les Cyclopes du mont Etna, vinrent environner la maison, frappant rudement à la porte, & criant au vieillard d'un ton menaçant: Livre-nous ce jeune étranger que sans congé tu reçois dans nos murs, que sa beauté nous paye le prix de cet asyle, & qu'il expie ta témérité. Car ils avoient vu le Lévite sur la place, &, par un reste de respect pour le plus sacré de tous les droits, n'avoient pas voulu le loger dans leurs maisons pour lui faire violence; mais ils avoient comploté de

(*) Dans l'usage antique les femmes de la maison ne se mettoient pas à table avec leurs hôtes, quand c'étoient des hommes; mais lorsqu'il y avoit des femmes, elles s'y mettoient avec elles.

revenir le furprendre au milieu de la nuit, & ayant fu que le vieillard lui avoit donné retraite, ils accouroient fans juftice & fans honte, pour l'arracher de fa maifon.

Le vieillard entendant ces forcenés, fe trouble, s'effraye, & dit au Lévite: nous fommes perdus. Ces méchans ne font pas des gens que la raifon ramene, & qui reviennent jamais de ce qu'ils ont réfolu. Toutefois il fort au-devant d'eux pour tâcher de les fléchir. Il fe profterne, & levant au Ciel fes mains pures de toute rapine, il leur dit: Oh mes freres! quels difcours avez-vous prononcés? Ah! ne faites pas ce mal devant le Seigneur; n'outragez-pas ainfi la nature, ne violez pas la fainte hofpitalité. Mais voyant qu'ils ne l'écoutoient point, & que prêts à le maltraiter lui-même, ils alloient forcer la maifon, le vieillard au défefpoir prit à l'inftant fon parti, & faifant figne de la main pour fe faire entendre au milieu du tumulte, il reprit d'une voix plus forte: non, moi vivant un tel forfait ne déshonorera point mon hôte & ne fouillera point ma maifon: Mais écoutez, hommes cruels, les fupplications d'un

malheureux pere. J'ai une fille encore vierge, promise à l'un d'entre vous; je vais l'amener pour vous être immolée, mais seulement que vos mains sacrileges s'abstiennent de toucher au Lévite du Seigneur. Alors, sans attendre leur réponse, il court chercher sa fille pour racheter son hôte aux dépens de son propre sang.

Mais le Lévite, que jusqu'à cet instant la terreur rendoit immobile, se réveillant à ce déplorable aspect, prévient le genéreux vieillard, s'élance au-devant de lui, le force à rentrer avec sa fille, & prenant lui-même sa compagne bien aimée, sans lui dire un seul mot, sans lever les yeux sur elle, l'entraîne jusqu'à la porte, & la livre à ces maudits. Aussi-tôt ils entourent la jeune fille à demi-morte, la saisissent, se l'arrachent sans pitié; tels dans leur brutale furie qu'au pied des Alpes glacées un troupeau de loups affamés surprend une foible genisse, se jette sur elle & la déchire, au retour de l'abreuvoir. Oh misérables, qui détruisez votre espece par les plaisirs destinés à la reproduire, comment cette beauté mourante ne glace-t-elle

point vos féroces desirs ? Voyez ses yeux déjà fermés à la lumiere, ses traits effacés, son visage éteint ; la pâleur de la mort a couvert ses joues, les violettes livides en ont chassé les roses, elle n'a plus de voix pour gémir, ses mains n'ont plus de force pour repousser vos outrages : Hélas ! elle est déjà morte ! Barbares, indignes du nom d'hommes ; vos hurlemens ressemblent aux cris de l'horrible Hyene, & comme elle, vous dévorez les cadavres.

Les approches du jour qui rechasse les bêtes farouches dans leurs tanieres ayant dispersé ces brigands, l'infortunée use le reste de sa force à se traîner jusqu'au logis du vieillard ; elle tombe à la porte la face contre terre & les bras étendus sur le seuil. Cependant, après avoir passé la nuit à remplir la maison de son hôte d'imprécations & de pleurs, le Lévite prêt à sortir ouvre la porte & trouve dans cet état celle qu'il a tant aimée. Quel spectacle pour son cœur déchiré ! Il éleve un cri plaintif vers le ciel vengeur du crime : puis, adressant la parole à la jeune fille ; leve-toi, lui dit.

il, fuyons la malédiction qui couvre cette terre : viens, ô ma compagne ! je ſuis cauſe de ta perte, je ſerai ta conſolation : périſſe l'homme injuſte & vil qui jamais te reprochera ta miſere ; tu m'es plus reſpectable qu'avant nos malheurs. La jeune fille ne répond point : il ſe trouble, ſon cœur ſaiſi d'effroi commence à craindre de plus grands maux : il l'appelle derechef, il regarde, il la touche ; elle n'étoit plus. O fille trop aimable, & trop aimée ! c'eſt donc pour cela que je t'ai tiré de la maiſon de ton pere ? Voilà donc le ſort que te préparoit mon amour ? Il acheva ces mots prêt à la ſuivre, & ne lui ſurvéquit que pour la venger.

Dès cet inſtant, occupé du ſeul projet dont ſon ame étoit remplie, il fut ſourd à tout autre ſentiment ; l'amour, les regrets, la pitié, tout en lui ſe change en fureur. L'aſpect même de ce corps, qui devroit le faire fondre en larmes, ne lui arrache plus ni plaintes ni pleurs : il le contemple d'un œil ſec & ſombre ; il n'y voit plus qu'un objet de rage & de déſeſpoir. Aidé de ſon ſerviteur, il le charge ſur ſa mon-

ture & l'emporte dans sa maison. Là, sans hésiter, sans trembler, le barbare ose couper ce corps en douze pieces; d'une main ferme & sûre il frappe sans crainte, il coupe la chair & les os, il sépare la tête & les membres, & après avoir fait aux Tribus ces envois effroyables, il les précede à Maspha, déchire ses vêtemens, couvre sa tête de cendres, se prosterne à mesure qu'ils arrivent & réclame à grands cris la justice du Dieu d'Israël.



CHANT TROISIEME.

CEPENDANT vous euſſiez vu tout le Peuple de Dieu, s'émouvoir, s'aſſembler, ſortir de ſes demeures, accourir de toutes les Tribus à Maſpha devant le Seigneur, comme un nombreux eſſaim d'abeilles ſe raſſemble en bourdonnant autour de leur Roi. Ils vinrent tous, ils vinrent de toutes parts, de tous les cantons, tous d'accord comme un ſeul homme depuis Dan juſqu'à Beerſabée, & depuis Galaad juſqu'à Maſpha.

Alors le Lévite s'étant préſenté dans un appareil lugubre, fut interrogé par les anciens devant l'aſſemblée ſur le meurtre de la jeune fille, & il leur parla ainſi : „ Je ſuis entré dans Gabaa „ ville de Benjamin avec ma femme „ pour y paſſer la nuit ; & les gens „ du pays ont entouré la maiſon où „ j'étois logé, voulant m'outrager & „ me faire périr. J'ai été forcé de livrer „ ma femme à leur débauche, & elle „ eſt morte en ſortant de leurs mains.

» Alors j'ai pris son corps, je l'ai mis
» en pieces, & je vous les ai envoyées
» à chacun dans vos limites. Peuple du
» Seigneur, j'ai dit la vérité; faites ce
» qui vous semblera juste devant le
» Très-haut. „

A l'instant il s'éleva dans tout Israël un seul cri, mais éclatant, mais unanime: Que le sang de la jeune femme retombe sur ses meurtriers. Vive l'Eternel! nous ne rentrerons point dans nos demeures, & nul de nous ne retournera sous son toît que Gabaa ne soit exterminé. Alors le Lévite s'écria d'une voix forte: béni soit Israël qui punit l'infamie & venge le sang innocent. Fille de Bethléem, je te porte une bonne nouvelle; ta mémoire ne restera point sans honneur. En disant ces mots, il tomba sur sa face, & mourut. Son corps fut honoré de funérailles publiques. Les membres de la jeune femme furent rassemblés & mis dans le même sépulcre, & tout Israël pleura sur eux.

Les apprêts de la guerre qu'on alloit entreprendre commencerent par un serment solemnel de mettre à mort quiconque négligeroit de s'y trouver. Ensuite on fit le dénombrement de tous les Hébreux portant armes, & l'on choisit dix

de cent, cent de mille, & mille de dix mille, la dixieme partie du peuple entier, dont on fit une armée de quarante mille hommes qui devoit agir contre Gabaa, tandis qu'un pareil nombre étoit chargé des convois de munitions & de vivres pour l'approvisionnement de l'armée. Ensuite le Peuple vint à Silo devant l'arche du Seigneur, en disant : quelle Tribu commandera les autres contre les enfans de Benjamin ? Et le Seigneur répondit; c'est le sang de Juda qui crie vengeance; que Juda soit votre chef.

Mais avant de tirer le glaive contre leurs freres, ils envoyerent à la Tribu de Benjamin des Hérauts, lesquels dirent aux Benjamites. Pourquoi cette horreur se trouve-t-elle au milieu de vous ? Livrez-nous ceux qui l'ont commise, afin qu'ils meurent, & que le mal soit ôté du sein d'Israël.

Les farouches enfans de Jémini, qui n'avoient pas ignoré l'assemblée de Maspha, ni la résolution qu'on y avoit prise, s'étant préparés de leur côté, crurent que leur valeur les dispensoit d'être justes. Ils n'écouterent point l'exhortation de leurs freres, &, loin de leur accorder la satisfaction qu'ils

leur devoient, ils ſortirent en armes de toutes les villes de leurs partages, & accoururent à la défenſe de Gabaa, ſans ſe laiſſer effrayer par le nombre, & réſolus de combattre ſeuls tout le peuple réuni. L'armée de Benjamin ſe trouva de vingt-cinq mille hommes tirant l'épée, outre les habitans de Gabaa, au nombre de ſept cents hommes bien aguerris, maniant les armes des deux mains avec la même adreſſe, & tous ſi excellens tireurs de fronde qu'ils pouvoient atteindre un cheveu, ſans que la pierre déclinât de côté ni d'autre.

L'armée d'Iſraël s'étant aſſemblée & ayant élu ſes chefs vint camper devant Gabaa, comptant emporter aiſément cette place. Mais les Benjamites étant ſortis en bon ordre, l'attaquent, la rompent, la pourſuivent avec furie, la terreur les précede & la mort les ſuit. On voyoit les forts d'Iſraël en déroute tomber par milliers ſous leur épée, & les champs de Rama ſe couvrir de cadavres, comme les ſables d'Elath ſe couvrent des nuées de ſauterelles qu'un vent brûlant apporte & tue en un jour. Vingt-deux mille hommes de l'armée d'Iſraël périrent dans ce combat : mais leurs freres ne ſe découragerent point,

& se fiant à leur force & à leur grand nombre encore plus qu'à la justice de leur cause, ils vinrent le lendemain se ranger en bataille dans le même lieu.

Toutefois avant que de risquer un nouveau combat, ils étoient montés la veille devant le Seigneur, & pleurant jusqu'au soir en sa présence ils l'avoient consulté sur le sort de cette guerre. Mais il leur dit : allez & combattez ; votre devoir dépend-il de l'événement ?

Comme ils marchoient donc vers Gabaa, les Benjamites firent une sortie par toutes les portes, & tombant sur eux avec plus de fureur que la veille, il les défirent, & les poursuivirent avec un tel acharnement, que dix-huit mille hommes de guerre périrent encore ce jour-là dans l'armée d'Israël. Alors tout le peuple vint derechef se prosterner & pleurer devant le Seigneur, & jeûnant jusqu'au soir, ils offrirent des oblations & des sacrifices. Dieu d'Abraham, disoient-ils en gémissant, ton peuple, épargné tant de fois dans ta juste colere, périra-t-il pour vouloir ôter le mal de son sein ? Puis, s'étant présentés devant l'Arche redoutable, & consultant derechef le Seigneur par la bou-

che de Phinées fils d'Eléazar, ils lui dirent : marcherons-nous encore contre nos freres, ou laisserons-nous en paix Benjamin ? La voix du Tout-Puissant daigna leur répondre : Marchez, & ne vous fiez plus en votre nombre ; mais au Seigneur qui donne & ôte le courage comme il lui plaît : demain je livrerai Benjamin entre vos mains.

A l'instant ils sentent déjà dans leurs cœurs l'effet de cette promesse. Une valeur froide & sûre succédant à leur brutale impétuosité les éclaire & les conduit. Ils s'apprêtent posément au combat, & ne s'y présentent plus en forcenés, mais en hommes sages & braves qui savent vaincre sans fureur, & mourir sans désespoir. Ils cachent des troupes derriere le côteau de Gabaa, & se rangent en bataille avec le reste de leur armée, ils attirent loin de la ville les Benjamites, qui, sur leurs premiers succès, pleins d'une confiance trompeuse sortent plutôt pour les tuer que pour les combattre ; ils poursuivent avec impétuosité l'armée qui cede & recule à dessein devant eux ; ils arrivent après elle jusqu'où se joignent les chemins de Béthel & de Gabaa, & crient en s'animant au carnage ; ils

tombent devant nous comme les premieres fois. Aveugles, qui dans l'éblouissement d'un vain succès ne voient pas l'Ange de la vengeance qui vole déjà sur leurs rangs, armé du glaive exterminateur.

Cependant le corps de troupes caché derriere le côteau, sort de son embuscade en bon ordre, au nombre de dix mille hommes, & s'étendant autour de la Ville, l'attaque, la force, en passe tous les habitans au fil de l'épée, puis élevant une grande fumée, il donne à l'armée le signal convenu, tandis que le Benjamite acharné, s'excite à poursuivre sa victoire.

Mais les forts d'Israël ayant apperçu le signal, firent face à l'ennemi en Bahal-Tamar. Les Benjamites, surpris de voir les bataillons d'Israël se former, se développer, s'étendre, fondre sur eux, commencerent à perdre courage, & tournant le dos, ils virent avec effroi les tourbillons de fumée qui leur annonçoient le désastre de Gabaa. Alors frappés de terreur à leur tour, ils connurent que le bras du Seigneur les avoit atteints, & fuyant en déroute vers le désert, ils furent environnés, poursuivis, tués, foulés aux pieds;

tandis que divers détachemens entrant dans les Villes, y mettoient à mort chacun dans son habitation.

En ce jour de colere & de meurtre, presque toute la Tribu de Benjamin, au nombre de vingt-six mille hommes, périt sous l'épée d'Israël, savoir, dix-huit mille hommes dans leur premiere retraite depuis Menuha jusqu'à l'Est du côteau, cinq mille dans la déroute vers le désert, deux mille qu'on atteignit près de Guidhon, & le reste dans les places qui furent brûlées, & dont tous les habitans hommes & femmes, jeunes & vieux, grands & petits, jusqu'aux bêtes, furent mis à mort, sans qu'on fît grace à aucun : en sorte que ce beau pays, auparavant si vivant, si peuplé, si fertile, & maintenant moissonné par la flamme & par le fer, n'offroit plus qu'une affreuse solitude couverte de cendres & d'ossemens.

Six cents hommes seulement, dernier reste de cette malheureuse Tribu échapperent au glaive d'Israël, & se réfugierent au rocher de Rhimmon, où ils resterent cachés quatre mois, pleurant trop tard le forfait de leurs freres, & la misere où il les avoit réduits.

Mais les Tribus victorieuses voyant le

le sang qu'elles avoient versé, sentirent la plaie qu'elles s'étoient faite. Le peuple vint & se rassemblant devant la maison du Dieu fort, éleva un autel sur lequel il lui rendit ses hommages, lui offrant des holocaustes & des actions de graces ; puis élevant sa voix, il pleura ; il pleura sa victoire après avoir pleuré sa défaite. Dieu d'Abraham, s'écrioient-ils dans leur affliction, ah ! où sont tes promesses, & comment ce mal est-il arrivé à ton peuple qu'une Tribu soit éteinte en Israël ? Malheureux humains qui ne savez ce qui vous est bon, vous avez beau vouloir sanctifier vos passions ; elles vous punissent toujours des excès qu'elles vous font commettre, & c'est en exauçant vos vœux injustes que le Ciel vous les fait expier.



CHANT QUATRIEME.

Après avoir gémi du mal qu'ils avoient fait dans leur colere, les enfans d'Israël y cherchèrent quelque remede qui pût rétablir en son entier la race de Jacob mutilée. Emus de compassion pour les six cents hommes réfugiés au rocher de Rhimmon, ils dirent ; que ferons-nous pour conserver ce dernier & précieux reste d'une de nos Tribus presque éteinte ? Car ils avoient juré par le Seigneur, disant ; si jamais aucun d'entre nous donne sa fille au fils d'un enfant de Jémini & mêle son sang au sang de Benjamin. Alors pour éluder un serment si cruel, méditant de nouveaux carnages, ils firent le dénombrement de l'armée, pour voir si, malgré l'engagement solemnel, quelqu'un d'eux avoit manqué de s'y rendre, & il ne s'y trouva nul des habitans de Jabès de Galaad. Cette branche des enfans de Manassé, regardant moins à la punition du crime qu'à l'effusion du sang fraternel, s'étoit refusée

à des vengeances plus atroces que le forfait, sans considérer que le parjure & la désertion de la cause commune sont pires que la cruauté. Hélas! la mort, la mort barbare fut le prix de leur injuste pitié. Dix mille hommes détachés de l'armée d'Israël reçurent & exécuterent cet ordre effroyable; Allez, exterminez Jabès de Galaad & tous ses habitans, hommes, femmes, enfans, excepté les seules filles vierges que vous amenerez au camp, afin qu'elles soient données en mariage aux enfans de Benjamin. Ainsi pour réparer la désolation de tant de meurtres, ce peuple farouche en commit de plus grands; semblable en sa furie à ces globes de fer lancés par nos machines embrasées, lesquels, tombés à terre après leur premier effet, se relevent avec une impétuosité nouvelle, & dans leurs bonds inattendus, renversent & détruisent des rangs entiers.

Pendant cette exécution funeste, Israël envoya des paroles de paix aux six cents de Benjamin réfugiés au rocher de Rhimmon; & ils revinrent parmi leurs freres. Leur retour ne fut point un retour de joie : ils avoient la contenance abattue & les yeux baissés; la

honte & le remords couvroient leurs visages, & tout Iſraël conſterné, pouſſa des lamentations en voyant ces triſtes reſtes d'une de ſes Tribus bénites, de laquelle Jacob avoit dit : « Benjamin » eſt un loup dévorant ; au matin il » déchirera ſa proie, & le ſoir il partagera le butin „.

Après que les dix mille hommes envoyés à Jabès furent de retour, & qu'on eut dénombré les filles qu'ils amenoient, il ne s'en trouva que quatre cents, & on les donna à autant de Benjamites, comme une proie qu'on venoit de ravir pour eux. Quelles noces pour de jeunes vierges timides, dont on vient d'égorger les freres, les peres, les meres devant leurs yeux, & qui reçoivent des liens d'attachement & d'amour par des mains dégoûtantes du ſang de leurs proches ! Sexe toujours eſclave ou tyran, que l'homme opprime ou qu'il adore, & qu'il ne peut pourtant rendre heureux ni l'être, qu'en le laiſſant égal à lui.

Malgré ce terrible expédient, il reſtoit deux cents hommes à pourvoir, & ce peuple, cruel dans ſa pitié même & à qui le ſang de ſes freres coûtoit ſi peu, ſongeoit peut-être à faire pour eux de

nouvelles veuves, lorsqu'un vieillard de Lébona parlant aux anciens leur dit : hommes Israélites, écoutez l'avis d'un de vos freres. Quand vos mains se lasseront-elles du meurtre des innocens ? Voici les jours de la solemnité de l'Eternel en Silo. Dites ainsi aux enfans de Benjamin : Allez, & mettez des embûches aux vignes ; puis quand vous verrez que les filles de Silo sortiront pour danser avec des flûtes, alors vous les envelopperez, & ravissant chacun sa femme, vous retournerez vous établir avec elles au pays de Benjamin.

Et quand les peres ou les freres des jeunes filles viendront se plaindre à nous, nous leur dirons ; ayez pitié d'eux pour l'amour de nous & de vous-mêmes qui êtes leurs freres ; puisque n'ayant pu les pourvoir après cette guerre & ne pouvant leur donner nos filles contre le serment, nous serons coupables de leur perte si nous les laissons périr sans descendans.

Les enfans donc de Benjamin firent ainsi qu'il leur fut dit, & lorsque les jeunes filles sortirent de Silo pour danser, ils s'élancerent & les environnerent. La craintive troupe fuit, se disperse ;

la terreur ſuccede à leur innocente gaîté ; chacune appelle à grands cris ſes compagnes, & court de toutes ſes forces. Les ceps déchirent leurs voiles, la terre eſt jonchée de leurs parures, la courſe anime leur teint & l'ardeur des raviſſeurs. Jeunes beautés où courez-vous ? En fuyant l'oppreſſeur qui vous pourſuit vous tombez dans des bras qui vous enchaînent. Chacun ravit la ſienne, & s'efforçant de l'appaiſer l'effraye encore plus par ſes careſſes que par ſa violence. Au tumulte qui s'éleve, aux cris qui ſe font entendre au loin, tout le peuple accourt ; les peres & meres écartent la foule & veulent dégager leurs filles ; les raviſſeurs autoriſés défendent leur proie ; enfin les anciens font entendre leur voix, & le peuple, ému de compaſſion pour les Benjamites s'intéreſſe en leur faveur.

Mais les peres, indignés de l'outrage fait à leurs filles ne ceſſoient point leurs clameurs. Quoi ! s'écrioient-ils avec véhémence, des filles d'Iſraël seront-elles aſſervies & traitées en eſclaves ſous les yeux du Seigneur ? Benjamin nous ſera-t-il comme le Moabite & l'Iduméen ? Où eſt la liberté du peuple de Dieu ? partagée entre la juſtice & la

pitié, l'assemblée prononce enfin que les captives seront remises en liberté & décideront elles-mêmes de leur sort. Les ravisseurs forcés de céder à ce jugement les relâchent à regret, & tâchent de substituer à la force des moyens plus puissans sur leurs jeunes cœurs. Aussi-tôt elles s'échappent & fuient toutes ensemble; ils les suivent, leur tendent les bras, & leur crient; filles de Silo, serez-vous plus heureuses avec d'autres? Les restes de Benjamin sont-ils indignes de vous fléchir? Mais plusieurs d'entr'elles, déjà liées par des attachemens secrets palpitoient d'aise d'échapper à leurs ravisseurs. Axa, la tendre Axa parmi les autres, en s'élançant dans les bras de sa mere qu'elle voit accourir, jette furtivement les yeux sur le jeune Elmacin auquel elle étoit promise; & qui venoit plein de douleur & de rage la dégager au prix de son sang. Elmacin la revoit, tend les bras, s'écrie & ne peut parler; la course & l'émotion l'ont mis hors d'haleine. Le Benjamite apperçoit ce transport, ce coup-d'œil; il devine tout, il gémit & prêt à se retirer il voit arriver le pere d'Axa.

C'étoit le même vieillard auteur du

conseil donné aux Benjamites. Il avoit choisi lui-même Elmacin pour son gendre ; mais sa probité l'avoit empêché d'avertir sa fille du risque auquel il exposoit celles d'autrui.

Il arrive, & la prenant par la main : Axa, lui dit-il, tu connois mon cœur ; j'aime Elmacin, il eût été la consolation de mes vieux jours : mais le salut de ton peuple & l'honneur de ton pere doivent l'emporter sur lui. Fais ton devoir ma fille, & sauve-moi de l'opprobre parmi mes freres ; car j'ai conseillé tout ce qui s'est fait. Axa baisse la tête & soupire sans répondre ; mais enfin levant les yeux, elle rencontre ceux de son vénérable pere. Ils ont plus dit que sa bouche : elle prend son parti. Sa voix foible & tremblante prononce à peine dans un foible & dernier adieu le nom d'Elmacin qu'elle n'ose regarder, & se retournant à l'instant demi-morte, elle tombe dans les bras du Benjamite.

Un bruit s'excite dans l'assemblée. Mais Elmacin s'avance & fait signe de la main. Puis élevant la voix : écoute, ô Axa, lui dit-il, mon vœu solemnel. Puisque je ne puis être à toi je ne serai jamais à nulle autre : le seul souve-

nir de nos jeunes ans que l'innocence & l'amour ont embellis me suffit. Jamais le fer n'a passé sur ma tête, jamais le vin n'a mouillé mes levres, mon corps est aussi pur que mon cœur, Prêtres du Dieu vivant, je me voue à son service ; recevez le Nazaréen du Seigneur.

Aussi-tôt, comme par une inspiration subite, toutes les filles, entraînées par l'exemple d'Axa imitent son sacrifice, & renonçant à leurs premieres amours, se livrent aux Benjamites qui les suivoient. A ce touchant aspect il s'éleve un cri de joie au milieu du Peuple. Vierges d'Ephraïm, par vous Benjamin va renaître. Béni soit le Dieu de nos peres : il est encore des vertus en Israël.



LETTRES
A SARA.

Jam nec spes animi credula mutui.
Hor.

AVERTISSEMENT.

On comprendra ſans peine comment une eſpece de défi a pu faire écrire ces quatre Lettres. On demandoit ſi un Amant d'un demi-ſiecle pouvoit ne pas faire rire. Il m'a ſemblé qu'on pouvoit ſe laiſſer ſurprendre à tout âge, qu'un Barbon pouvoit même écrire juſqu'à quatre Lettres d'amour, & intéreſſer encore les honnêtes-gens, mais qu'il ne pouvoit aller juſqu'à ſix ſans ſe déshonorer. Je n'ai pas beſoin de dire ici mes raiſons, on peut les ſentir en liſant ces Lettres; après leur lecture on en jugera.

LETTRES A SARA.

PREMIERE LETTRE.

Tu lis dans mon cœur, jeune Sara; tu m'as pénétré, je le fais, je le fens. Cent fois le jour ton œil curieux vient épier l'effet de tes charmes. A ton air fatisfait, à tes cruelles bontés, à tes méprifantes agaceries, je vois que tu jouis en fecret de ma mifere; tu t'applaudis avec un fouris moqueur du défefpoir où tu plonges un malheureux, pour qui l'amour n'eft plus qu'un opprobre. Tu te trompes, Sara, je fuis à plaindre, mais je ne fuis point à railler: je ne fuis point digne de mépris, mais de pitié, parce que je ne m'en impofe ni fur ma figure ni fur mon âge, qu'en aimant je me fens indigne de plaire, & que la fatale illufion qui m'égare, m'empêche de te voir telle que tu es, fans m'empêcher de me voir tel

que je ſuis. Tu peux m'abuſer ſur tout, hormis ſur moi-même : tu peux me perſuader tout au monde, excepté que tu puiſſes partager mes feux inſenſés. C'eſt le pire de mes ſupplices de me voir comme tu me vois ; tes trompeuſes careſſes ne ſont pour moi qu'une humiliation de plus, & j'aime avec la certitude affreuſe de ne pouvoir être aimé.

Sois donc contente. Hé bien, oui, je t'adore ; oui, je brûle pour toi de la plus cruelle des paſſions. Mais tente ſi tu l'oſes, de m'enchaîner à ton char comme un ſoupirant à cheveux gris, comme un amant barbon qui veut faire l'agréable, &, dans ſon extravagant délire, s'imagine avoir des droits ſur un jeune objet. Tu n'auras pas cette gloire, ô Sara, ne t'en flattes pas : tu ne me verras point à tes pieds vouloir t'amuſer avec le jargon de la galanterie, ou t'attendrir avec des propos langoureux. Tu peux m'arracher des pleurs, mais ils ſont moins d'amour que de rage. Ris, ſi tu veux, de ma foibleſſe ; tu ne riras pas, au moins, de ma crédulité.

Je te parle avec emportement de ma paſſion, parce que l'humiliation eſt

toujours cruelle, & que le dédain eſt dur à ſupporter : mais ma paſſion, toute folle qu'elle eſt, n'eſt point emportée ; elle eſt à la fois vive & douce comme toi. Privé de tout eſpoir, je ſuis mort au bonheur & ne vis que de ta vie. Tes plaiſirs ſont mes ſeuls plaiſirs ; je ne puis avoir d'autres jouiſſances que les tiennes ; ni former d'autres vœux que tes vœux. J'aimerois mon Rival même ſi tu l'aimois ; ſi tu ne l'aimois pas, je voudrois qu'il pût mériter ton amour ; qu'il eût mon cœur pour t'aimer plus dignement & te rendre plus heureuſe. C'eſt le ſeul deſir permis à quiconque oſe aimer ſans être aimable. Aime & ſois aimée, ô Sara. Vis contente, & je mourrai content.



SECONDE LETTRE.

PUISQUE je vous ai écrit, je veux vous écrire encore. Ma premiere faute en attire une autre ; mais je saurai m'arrêter, soyez-en sure ; & c'est la maniere dont vous m'avez traité durant mon délire, qui décidera de mes sentimens à votre égard quand j'en serai revenu. Vous avez beau feindre de n'avoir pas lu ma lettre : vous mentez, je le sais, vous l'avez lue. Oui, vous mentez sans me rien dire, par l'air égal avec lequel vous croyez m'en imposer : si vous êtes la même qu'auparavant, c'est parce que vous avez été toujours fausse, & la simplicité que vous affectez avec moi, me prouve que vous n'en avez jamais eu. Vous ne dissimulez ma folie que pour l'augmenter ; vous n'êtes pas contente que je vous écrive si vous ne me voyez encore à vos pieds : vous voulez me rendre aussi ridicule que je peux l'être : vous voulez me donner en spectacle à vous-même, peut-être à d'autres, &

vous ne vous croyez pas assez triomphante, si je ne suis déshonoré.

Je vois tout cela, fille artificieuse, dans cette feinte modestie par laquelle vous espérez m'en imposer, dans cette feinte égalité par laquelle vous semblez vouloir me tenter d'oublier ma faute, en paroissant vous-même n'en rien savoir. Encore une fois, vous avez lu ma lettre ; je le sais, je l'ai vu. Je vous ai vu, quand j'entrois dans votre chambre, poser précipitamment le livre où je l'avois mise ; je vous ai vu rougir & marquer un moment de trouble. Trouble séducteur & cruel qui peut-être est encore un de vos pieges, & qui m'a fait plus de mal que tous vos regards. Que devins-je à cet aspect qui m'agite encore ? Cent fois en un instant, prêt à me précipiter aux pieds de l'orgueilleuse, que de combats, que d'efforts pour me retenir ! Je sortis pourtant, je sortis palpitant de joie d'échapper à l'indigne bassesse que j'allois faire. Ce seul moment me venge de tes outrages. Sois moins fiere, ô Sara, d'un penchant que je peux vaincre, puisqu'une fois en ma vie j'ai déjà triomphé de toi.

Infortuné ! J'impute à ta vanité des fictions de mon amour-propre. Que n'ai-

je le bonheur de pouvoir croire que tu t'occupes de moi, ne fût-ce que pour me tyranniser ! mais daigner tyranniser un amant grison, seroit lui faire trop d'honneur encore. Non, tu n'as point d'autre art que ton indifférence; ton dédain fait toute ta coquetterie, tu me désoles sans songer à moi. Je suis malheureux jusqu'à ne pouvoir t'occuper au moins de mes ridicules, & tu méprises ma folie jusqu'à ne daigner pas même t'en moquer. Tu as lu ma lettre, & tu l'as oubliée; tu ne m'as point parlé de mes maux, parce que tu n'y songeois plus. Quoi! je suis donc nul pour toi?. Mes fureurs, mes tourmens, loin d'exciter ta pitié, n'excitent pas même ton attention? Ah! où est cette douceur que tes yeux promettent? où est ce sentiment si tendre qui paroît les animer?.. Barbare!.. insensible à mon état tu dois l'être à tout sentiment honnête. Ta figure promet une ame; elle ment, tu n'as que de la férocité... Ah Sara! j'aurois attendu de ton bon cœur quelque consolation dans ma misere.

TROISIEME LETTRE.

ENFIN, rien ne manque plus à ma honte, & je suis aussi humilié que tu l'as voulu. Voilà donc à quoi ont abouti mon dépit, mes combats, mes résolutions, ma constance? Je serois moins avili si j'avois moins résisté. Qui, moi ! j'ai fait l'amour en jeune-homme? j'ai passé deux heures aux genoux d'un enfant ? j'ai versé sur ses mains des torrens de larmes ? j'ai souffert qu'elle me consolât, qu'elle me plaignît, qu'elle essuyât mes yeux ternis par les ans? j'ai reçu d'elle des leçons de raison, de courage? j'ai bien profité de ma longue expérience & de mes tristes réflexions ! Combien de fois j'ai rougi d'avoir été à vingt ans ce que je redeviens à cinquante ! Ah, je n'ai donc vécu que pour me déshonorer! Si du moins un vrai repentir me ramenoit à des sentimens plus honnêtes : mais non, je me complais malgré moi dans ceux que tu m'inspires, dans le délire où tu me plonges, dans l'abaissement où tu m'as réduit.

Quand je m'imagine à mon âge à genoux devant toi, tout mon cœur se souleve & s'irrite; mais il s'oublie & se perd dans les ravissemens que j'y ai sentis. Ah! je ne me voyois pas alors; je ne voyois que toi, fille adorée: tes charmes, tes sentimens, tes discours remplissoient, formoient tout mon être: j'étois jeune de ta jeunesse, sage de ta raison, vertueux de ta vertu. Pouvois-je mépriser celui que tu honorois de ton estime? Pouvois-je haïr celui que tu daignois appeller ton ami? Hélas! cette tendresse de pere que tu me demandois d'un ton si touchant, ce nom de fille que tu voulois recevoir de moi, me faisoient bientôt rentrer en moi-même: tes propos si tendres, tes caresses si pures m'enchantoient & me déchiroient, des pleurs d'amour & de rage couloient de mes yeux. Je sentois que je n'étois heureux que par ma misere, & que si j'eusse été plus digne de plaire, je n'aurois pas été si bien traité.

N'importe. J'ai pu porter l'attendrissement dans ton cœur. La pitié le ferme à l'amour, je le sais, mais elle en a pour moi tous les charmes. Quoi! j'ai vu s'humecter pour moi tes beaux yeux?

j'ai ſenti tomber ſur ma joue une de tes larmes ? O cette larme, quel embraſement dévorant elle a cauſé ! & je ne ſerois pas le plus heureux des hommes ? Ah, combien je le ſuis au-deſſus de ma plus orgueilleuſe attente !

Oui, que ces deux heures reviennent ſans ceſſe, qu'elles rempliſſent de leur retour ou de leur ſouvenir le reſte de ma vie. Eh ! qu'a-t-elle eu de comparable à ce que j'ai ſenti dans cette attitude ? J'étois humilié, j'étois inſenſé, j'étois ridicule ; mais j'étois heureux, & j'ai goûté dans ce court eſpace plus de plaiſirs que je n'en eus dans tout le cours de mes ans. Oui, Sara, oui, charmante Sara, j'ai perdu tout repentir, toute honte ; je ne me ſouviens plus de moi ; je ne ſens que le feu qui me dévore ; je puis dans tes fers braver les huées du monde entier. Que m'importe ce que je peux paroître aux autres ? J'ai pour toi le cœur d'un jeune-homme, & cela me ſuffit. L'hiver a beau couvrir l'Etna de ſes glaces, ſon ſein n'eſt pas moins embraſé.

QUATRIEME LETTRE.

QUOI ! c'étoit vous que je redoutois ; c'étoit vous que je rougissois d'aimer ? O Sara, fille adorable, ame plus belle que ta figure ! si je m'estime désormais quelque chose, c'est d'avoir un cœur fait pour sentir tout ton prix. Oui, sans doute, je rougis de l'amour que j'avois pour toi, mais c'est parce qu'il étoit trop rampant, trop languissant, trop foible, trop peu digne de son objet. Il y a six mois que mes yeux & mon cœur dévorent tes charmes, il y a six mois que tu m'occupes seule & que je ne vis que pour toi : mais ce n'est que d'hier que j'ai appris à t'aimer. Tandis que tu me parlois & que des discours dignes du Ciel sortoient de ta bouche, je croyois voir changer tes traits, ton air, ton port, ta figure ; je ne sais quel feu surnaturel luisoit dans tes yeux, des rayons de lumiere sembloient t'entourer. Ah Sara ! si réellement tu n'es pas une mortelle, si tu es l'Ange envoyé du Ciel pour ramener

un cœur qui s'égare, dis-le moi; peut-être il est tems encore. Ne laisse plus profaner ton image par des desirs formés malgré moi. Hélas! si je m'abuse dans mes vœux, dans mes transports, dans mes téméraires hommages, guéris-moi d'une erreur qui t'offense, apprends-moi comment il faut t'adorer.

Vous m'avez subjugué, Sara, de toutes les manieres, & si vous me faites aimer ma folie, vous me la faites cruellement sentir. Quand je compare votre conduite à la mienne, je trouve un sage dans une jeune fille, & je ne sens en moi qu'un vieux enfant. Votre douceur, si pleine de dignité, de raison, de bienséance, m'a dit tout ce que ne m'eût pas dit un accueil plus sévere; elle m'a fait plus rougir de moi que n'eussent fait vos reproches; & l'accent un peu plus grave que vous avez mis hier dans vos discours m'a fait aisément connoître que je n'aurois pas dû vous exposer à me les tenir deux fois. Je vous entends, Sara, & j'espere vous prouver aussi que si je ne suis pas digne de vous plaire par mon amour, je le suis par les sentimens qui l'accompagnent. Mon égarement sera aussi court qu'il a été grand, vous me

l'avez montré, cela suffit ; j'en saurai sortir, soyez-en sure : quelque aliéné que je puisse être, si j'en avois vu toute l'étendue, jamais je n'aurois fait le premier pas. Quand je méritois des censures vous ne m'avez donné que des avis, & vous avez bien voulu ne me voir que foible lorsque j'étois criminel. Ce que vous ne m'avez pas dit, je sais me le dire ; je sais donner à ma conduite auprès de vous le nom que vous ne lui avez pas donné, & si j'ai pu faire une bassesse sans la connoître, je vous ferai voir que je ne porte point un cœur bas. Sans doute c'est moins mon âge que le vôtre qui me rend coupable. Mon mépris pour moi m'empêchoit de voir toute l'indignité de ma démarche. Trente ans de différence ne me montroient que ma honte & me cachoient vos dangers. Hélas ! quels dangers ? Je n'étois pas assez vain pour en supposer : je n'imaginois pas pouvoir tendre un piege à votre innocence, & si vous eussiez été moins vertueuse, j'étois un suborneur sans en rien savoir.

O Sara ! ta vertu est à des épreuves plus dangereuses, & tes charmes ont mieux à choisir. Mais mon devoir ne dépend ni de ta vertu ni de tes charmes,

mes, sa voix me parle & je le suivrai. Qu'un éternel oubli ne peut-il te cacher mes erreurs! Que ne les puis-je oublier moi-même! Mais non, je le sens, j'en ai pour la vie, & le trait s'enfonce par mes efforts pour l'arracher. C'est mon sort de brûler jusqu'à mon dernier soupir d'un feu que rien ne peut éteindre, & auquel chaque jour ôte un degré d'espérance & en ajoute un de raison. Voilà ce qui ne dépend pas de moi; mais voici, Sara, ce qui en dépend. Je vous donne ma foi d'homme qui ne la faussa jamais, que je ne vous reparlerai de mes jours de cette passion ridicule & malheureuse que j'ai pu peut-être empêcher de naître, mais que je ne puis plus étouffer. Quand je dis que je ne vous en parlerai pas, j'entends que rien en moi ne vous dira ce que je dois taire. J'impose à mes yeux le même silence qu'à ma bouche; mais de grace imposez aux vôtres de ne plus venir m'arracher ce triste secret. Je suis à l'épreuve de tout, hors de vos regards: vous savez trop combien il vous est aisé de me rendre parjure. Un triomphe si sûr pour vous & si flétrissant pour moi, pourroit-il flatter votre belle

ame ? Non, divine Sara, ne profane pas le temple où tu es adorée, & laiſſe au moins quelque vertu dans ce cœur à qui tu as tout ôté.

Je ne puis ni ne veux reprendre le malheureux ſecret qui m'eſt échappé ; il eſt trop tard, il faut qu'il vous reſte, & il eſt ſi peu intéreſſant pour vous qu'il ſeroit bientôt oublié ſi l'aveu ne s'en renouvelloit ſans ceſſe. Ah ! je ſerois trop à plaindre dans ma miſere ſi jamais je ne pouvois me dire que vous la plaignez, & vous devez d'autant plus la plaindre que vous n'aurez jamais à m'en conſoler. Vous me verrez toujours tel que je dois être, mais connoiſſez-moi toujours tel que je ſuis : vous n'aurez plus à cenſurer mes diſcours, mais ſouffrez mes lettres ; c'eſt tout ce que je vous demande. Je n'approcherai de vous que comme d'une Divinité devant laquelle on impoſe ſilence à ſes paſſions. Vos vertus ſuſpendront l'effet de vos charmes ; votre préſence purifiera mon cœur ; je ne craindrai point d'être un ſéducteur en ne vous diſant rien qu'il ne vous convienne d'entendre ; je ceſſerai de me croire ridicule quand vous ne me verrez jamais tel ; & je voudrai n'être plus

coupable, quand je ne pourrai l'être que loin de vous.

Mes Lettres? Non. Je ne dois pas même desirer de vous écrire, & vous ne devez le souffrir jamais. Je vous estimerois moins si vous en étiez capable. Sara, je te donne cette arme, pour t'en servir contre moi. Tu peux être dépositaire de mon fatal secret, tu n'en peux être la confidente. C'est assez pour moi que tu le saches, ce seroit trop pour toi de l'entendre répéter. Je me tairai : qu'aurois-je de plus à te dire? Bannis-moi, méprise-moi désormais, si tu revois jamais ton amant dans l'ami que tu t'es choisi. Sans pouvoir te fuir, je te dis adieu pour la vie. Ce sacrifice étoit le dernier qui me restoit à te faire. C'étoit le seul qui fût digne de tes vertus & de mon cœur.



LA REINE FANTASQUE,

CONTE.

LA REINE FANTASQUE,

CONTE.

IL y avoit autrefois un Roi qui aimoit ſon peuple...... Cela commence comme un conte de Fée, interrompit le Druide ? C'en eſt un auſſi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un Roi qui aimoit ſon peuple, & qui, par conſéquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous ſes efforts pour trouver des Miniſtres auſſi bien intentionnés que lui ; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choſes qu'il pouvoit dérober à leur malfaiſante activité. Comme il étoit fort entêté du bizarre projet de rendre ſes ſujets heureux, il agiſſoit en conſéquence, & une conduite ſi ſinguliere lui donnoit parmi les Grands un ridicule ineffaçable. Le peuple le béniſſoit, mais à la Cour il paſſoit pour un fou.

A cela près, il ne manquoit pas de mérite; aussi s'appelloit-il Phénix.

Si ce Prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, capricieuse, folle par la tête, sage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice; voilà en quatre mots le portrait de la Reine. Fantasque étoit son nom : nom célebre qu'elle avoit reçu de ses ancêtres en ligne féminine, & dont elle soutenoit dignement l'honneur. Cette personne si illustre & si raisonnable, étoit le charme & le supplice de son cher époux, car elle l'aimoit aussi fort sincérement, peut-être à cause de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui régnoit entr'eux, ils passerent plusieurs années sans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le Roi en étoit pénétré de chagrin, & la Reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon Prince ne se ressentoit pas tout seul : elle s'en prenoit à tout le monde de ce qu'elle n'avoit point d'enfans; il n'y avoit pas un courtisan à qui elle ne demandât étourdiment quelque secret pour en avoir, & qu'elle ne rendît responsable du mauvais succès.

Les médecins ne furent point oubliés; car la Reine avoit pour eux une docilité peu commune, & ils n'ordonnoient pas une drogue qu'elle ne fît préparer très-soigneusement, pour avoir le plaisir de la leur jetter au nez, à l'instant qu'il la falloit prendre. Les Derviches eurent leur tour; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, sur-tout aux offrandes; & malheur aux desservans des Temples où sa Majesté alloit en pélerinage: elle fourrageoit tout, & sous prétexte d'aller respirer un air prolifique, elle ne manquoit jamais de mettre sens dessus-dessous toutes les cellules des Moines. Elle portoit aussi leurs reliques, & s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages: tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un capuchon, tantôt un scapulaire; il n'y avoit sorte de mascarade monastique dont sa dévotion ne s'avisât; & comme elle avoit un petit air éveillé qui la rendoit charmante sous tous ces déguisemens, elle n'en quittoit aucun sans avoir eu soin de s'y faire peindre.

Enfin, à force de dévotions si bien faites, à force de médecines si sagement employées, le ciel & la terre exaucerent

les vœux de la Reine ; elle devint grosse au moment qu'on commençoit à en désespérer. Je laisse à deviner la joie du Roi & celle du peuple. Pour la sienne, elle alla, comme toutes ses passions, jusqu'à l'extravagance : dans ses transports, elle cassoit & brisoit tout, elle embrassoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit, hommes, femmes, courtisans, valets ; c'étoit risquer de se faire étouffer que se trouver sur son passage. Elle ne connoissoit point, disoit-elle, de ravissement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à son aise, dans ses momens de mauvaise humeur.

Comme la grossesse de la Reine avoit été long-tems inutilement attendue, elle passoit pour un de ces événemens extraordinaires, dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues, les moines à leurs reliques, le peuple à ses prieres, & le Roi à son amour. Chacun s'intéressoit à l'enfant qui devoit naître, comme si ç'eût été le sien, & tous faisoient des vœux sinceres pour l'heureuse naissance du Prince, car on en vouloit un ; & le peuple, les Grands & le Roi réunissoient leurs desirs sur ce point. La Reine

trouva fort mauvais qu'on s'avisât de lui prescrire de qui elle devoit accoucher, & déclara qu'elle prétendoit avoir une fille; ajoutant qu'il lui paroissoit assez singulier que quelqu'un osât lui disputer le droit de disposer d'un bien qui n'appartenoit incontestablement qu'à elle seule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raison; elle lui dit nettement que ce n'étoient point-là ses affaires, & s'enferma dans son cabinet pour bouder; occupation chérie à laquelle elle employoit réguliérement au moins six mois de l'année. Je dis six mois, non de suite; ç'eût été autant de repos pour son mari, mais pris dans des intervalles propres à le chagriner.

Le Roi comprenoit fort bien que les caprices de la mere ne détermineroient pas le sexe de l'enfant; mais il étoit au désespoir qu'elle donnât ainsi ses travers en spectacle à toute la Cour. Il eût sacrifié tout au monde pour que l'estime universelle eût justifié l'amour qu'il avoit pour elle, & le bruit qu'il fit mal-à-propos en cette occasion ne fut pas la seule folie que lui eût fait faire le ridicule espoir de rendre sa femme raisonnable.

Ne sachant plus à quel Saint se vouer il eut recours à la Fée Discrete son amie, & la protectrice de son royaume. La Fée lui conseilla de prendre les voies de la douceur, c'est-à-dire de demander excuse à la Reine. Le seul but, lui dit-elle, de toutes les fantaisies des femmes est de désorienter un peu la morgue masculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéissance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme, est d'extravaguer avec elle. Dès le moment que vous cesserez de contrarier ses caprices, assurez-vous qu'elle cessera d'en avoir, & qu'elle n'attend pour devenir sage, que de vous avoir rendu bien complétement fou. Faites-donc les choses de bonne grace, & tâchez de céder en cette occasion, pour obtenir tout ce que vous voudrez dans une autre. Le Roi crut la Fée, & pour se conformer à son avis, s'étant rendu au cercle de la Reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir contesté contre elle mal-à-propos, & qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par sa complaisance, de l'humeur qu'il pouvoit avoir mise dans ses discours, en disputant impoliment contre elle.

Fantasque qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît seule de tout le ridicule de cette affaire, se hâta de lui répondre, que sous cette excuse ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les disputes précédentes, mais que puisque les torts d'un mari n'autorisoient point ceux d'une femme, elle se hâtoit de céder en cette occasion comme elle avoit toujours fait: Mon prince & mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon, & je sais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand sa Majesté m'honore des marques de sa tendresse, c'est moins pour l'amour de moi que pour celui de son Peuple, dont l'intérêt ne l'occupe gueres moins la nuit que le jour, je dois imiter un si noble désintéressement, & je vais demander au Divan un mémoire instructif du nombre & du sexe des enfans qui conviennent à la famille Royale; mémoire important au bonheur de l'Etat & sur lequel toute Reine doit apprendre à régler sa conduite pendant la nuit.

Ce beau soliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attention, & je vous laisse à penser combien d'éclats

de rire furent mal-adroitement étouffés. Ah ! dit tristement le Roi en haussant les épaules ; je vois bien que quand on a une femme folle on ne peut éviter d'être un sot.

La Fée Discrete dont le sexe & le nom contrastoient quelquefois plaisamment dans son caractere, trouva cette querelle si réjouissante qu'elle résolut de s'en amuser jusqu'au bout. Elle dit publiquement au Roi qu'elle avoit consulté les Cometes qui président à la naissance des Princes, & qu'elle pouvoit lui répondre que l'enfant qui naîtroit de lui seroit un garçon ; mais en secret elle assura la Reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantasque aussi raisonnable qu'elle avoit été capricieuse jusqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complaisance infinies qu'elle prit toutes les mesures possibles pour désoler le Roi & toute la Cour. Elle se hâta de faire faire une layette des plus superbes, affectant de la rendre si propre à un garçon qu'elle devint ridicule à une fille ; il fallut dans ce dessein changer plusieurs modes ; mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre tout brillant de

pierreries & voulut absolument que le Roi nommât d'avance le Gouverneur & le Précepteur du jeune Prince.

Si-tôt qu'elle fut sure d'avoir une fille elle ne parla que de son fils, & n'omit aucune des précautions inutiles qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en se peignant la contenance étonnée & bête qu'auroient les Grands & les Magistrats qui devoient orner ses couches de leur présence. Il me semble, disoit-elle à la Fée, voir d'un côté notre vénérable Chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le sexe de l'enfant, & de l'autre sa sacrée Majesté baisser les yeux, & dire en balbutiant : je croyois.... la Fée m'avoit pourtant dit... Messieurs, ce n'est pas ma faute ; & d'autres apophthegmes aussi spirituels recueillis par les savans de la Cour & bientôt portés jusqu'aux extrémités des Indes.

Elle se représentoit avec un plaisir malin le désordre & la confusion que ce merveilleux événement alloit jetter dans toute l'assemblée. Elle se figuroit d'avance les disputes, l'agitation de toutes les Dames du Palais pour réclamer, ajuster, concilier en ce moment imprévu

les droits de leurs importantes charges, & toute la Cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut auſſi dans cette occaſion qu'elle inventa le décent & ſpirituel uſage de faire haranguer par les Magiſtrats en robe, le Prince nouveau-né. Phénix voulut lui repréſenter que c'étoit avilir la Magiſtrature à pure perte & jetter un comique extravagant ſur tout le cérémonial de la Cour, que d'aller en grand appareil étaler du phébus à un petit Marmot avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

Eh tant mieux ! reprit vivement la Reine, tant mieux pour votre fils ! Ne ſeroit-il pas trop heureux que toutes les bêtiſes qu'ils ont à lui dire fuſſent épuiſées avant qu'il les entendît, & voudriez-vous qu'on lui gardât pour l'âge de raiſon des diſcours propres à le rendre fou ? Pour Dieu, laiſſez-les haranguer tout leur bien aiſe, tandis qu'on eſt ſûr qu'il n'y comprend rien, & qu'il a l'ennui de moins : vous devez ſavoir de reſte qu'on n'en eſt pas toujours quitte à ſi bon marché. Il en fallut paſſer par-là, & de l'ordre exprès de ſa Majeſté les Préſidens du Sénat & des Académies commencerent à compoſer,

étudier, raturer, & feuilleter leur Vaumoriere & leur Démosthene pour apprendre à parler à un Embryon.

Enfin le moment critique arriva. La Reine sentit les premieres douleurs avec des transports de joie dont on ne s'avise gueres en pareille occasion. Elle se plaignoit de si bonne grace & pleuroit d'un air si riant qu'on eût cru que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

Aussi-tôt ce fut dans tout le palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le Roi, d'autres les Princes, d'autres les Ministres, d'autres le Sénat, le plus grand nombre & les plus pressés alloient pour aller & roulant leur tonneau comme Diogene, avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la derniere personne à qui l'on songea fut l'accoucheur, & le Roi que son trouble mettoit hors de lui ayant demandé par mégarde une sage-femme, cette inadvertance excita parmi les Dames du Palais des ris immodérés qui, joints à la bonne humeur de la Reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantasque eût gardé de son mieux le secret de la Fée, il n'avoit pas laissé de transpirer parmi les femmes de sa maison, & celles-ci le garderent si soigneusement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la Ville, de sorte qu'il n'y avoit depuis long-tems que le Roi seul qui n'en sût rien. Chacun étoit donc attentif à la scene qui se préparoit; l'intérêt public fournissant un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la Famille Royale, ils se faisoient une fête d'épier la contenance de leurs Majestés, & de voir comment avec deux promesses contradictoires, la Fée pourroit se tirer d'affaires & conserver son crédit.

Oh çà, Monseigneur, dit Jalamir au Druide en s'interrompant; convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les regles: car vous sentez bien que voici le moment des digressions, des portraits, & de cette multitude de belles choses que tout auteur homme d'esprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéressant pour amuser ses lecteurs! Comment, par Dieu, dit le Druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'assez sots pour

lire tout cet esprit-là ? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, & qu'en dépit de M. l'Auteur, on a bientôt couvert son étalage des feuillets de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, penses-tu que tes propos vaillent mieux que l'esprit des autres, & que pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendroit qu'à toi de la faire ? Vraiment, il ne falloit que le dire pour le prouver. Et malheureusement je n'ai pas, moi, la ressource de tourner les feuillets. Consolez-vous, lui dit doucement Jalamir ; d'autres les tourneront pour vous si jamais on écrit ceci. Cependant, considérez que voilà toute la Cour rassemblée dans la chambre de la Reine ; que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, & la seule, peut-être, que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende, répartit plaisamment le Druide ; je ne les connoîtrai que trop par leurs actions : fais-les donc agir si ton histoire a besoin d'eux, & n'en dis mot s'ils sont inutiles : je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en

vais tout bêtement reprendre le fil ; mais conter pour conter eft d'un ennui : vous ne favez pas combien de belles chofes vous allez perdre ! Aidez-moi, je vous prie, à me retrouver ; car l'effentiel m'a tellement emporté, que je ne fais à quoi j'en étois du conte.

A cette Reine, dit le Druide impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher & avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail. Oh, oh ! reprit Jalamir ; croyez vous que les enfans des Rois fe pondent comme des œufs de grive ? Vous allez voir fi ce n'étoit pas bien la peine de pérorer. La Reine donc, après bien des cris & des ris, tira enfin les curieux de peine & la Fée d'intrigue, en mettant au jour une fille & un garçon plus beaux que la lune & le foleil, & qui fe reffembloient fi fort, qu'on avoit peine à les diftinguer, ce qui fit que dans leur enfance on fe plaifoit à les habiller de même. Dans ce moment fi defiré, le Roi fortant de la Majefté pour fe rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autres tems il n'eût pas laiffé faire à la Reine, & le plaifir d'avoir des Enfans le rendoit fi enfant lui-même, qu'il courut fur fon balcon crier à

pleine tête. *Mes amis, réjouissez-vous tous, il vient de me naître un Fils, & à vous un Pere, & une Fille à ma Femme.* La Reine, qui se trouvoit pour la premiere fois de sa vie à pareille fête, ne s'apperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait, & la Fée qui connoissoit son esprit fantasque se contenta, conformément à ce qu'elle avoit desiré, de lui annoncer d'abord une Fille. La Reine se la fit apporter, & ce qui surprit fort les spectateurs, elle l'embrassa tendrement, à la vérité, mais les larmes aux yeux & avec un air de tristesse qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu jusqu'alors. J'ai déja dit qu'elle aimoit sincérement son Epoux : elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendrissement qu'elle avoit lu dans ses regards durant ses souffrances. Elle avoit fait dans un tems, à la vérité, singuliérement choisi, des réflexions sur la cruauté qu'il y avoit à désoler un mari si bon, & quand on lui présenta sa Fille, elle ne songea qu'au regret qu'auroit le Roi de n'avoir pas un Fils. Discrete à qui l'esprit de son sexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs, pénétra sur-le-champ ce qui se passoit dans celui de la

Reine, & n'ayant plus de raiſon pour lui déguiſer la vérité, elle fit apporter le jeune Prince. La Reine revenue de ſa ſurpriſe, trouva l'expédient ſi plaiſant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle ſe trouva mal. On eut beaucoup de peine à la faire revenir, & ſi la Fée n'eût répondu de ſa vie, la douleur la plus vive alloit ſuccéder aux tranſports de joie dans le cœur du Roi & ſur les viſages des Courtiſans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus ſingulier dans toute cette aventure : le regret ſincere qu'avoit la Reine d'avoir tourmenté ſon mari, lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune Prince que pour ſa ſœur, & le Roi de ſon côté qui adoroit la Reine, marqua la même préférence à la Fille qu'elle avoit ſouhaitée. Les careſſes indirectes que ces deux uniques Epoux ſe faiſoient ainſi l'un à l'autre devinrent bientôt un goût très-décidé, & la Reine ne pouvoit non plus ſe paſſer de ſon Fils que le Roi de ſa Fille.

Ce double événement fit un grand plaiſir à tout le Peuple, & le raſſura du moins pour un tems ſur la frayeur de manquer de maîtres. Les eſprits - forts

qui s'étoient moqués des promesses de la Fée furent moqués à leur tour. Mais ils ne se tinrent pas pour battus, disant qu'ils n'accordoient pas même à la Fée l'infaillibilité du mensonge, ni à ses prédictions la vertu de rendre impossibles les choses qu'elle annonçoit. D'autres, fondés sur la prédilection qui commençoit à se déclarer, pousserent l'impudence jusqu'à soutenir qu'en donnant un Fils à la Reine & une Fille au Roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout se disposoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux-nés, & que l'orgueil humain se préparoit à briller humblement aux autels des Dieux.... Un moment, interrompit le Druide, tu me brouilles d'une terrible façon. Apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous sommes. D'abord, pour rendre la Reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques & des capuchons. Après cela tu nous as tout-à-coup fait passer aux Indes. A présent tu viens me parler du baptême, & puis des autels des Dieux. Par le grand Thamiris, je ne sais plus si dans la cérémonie que tu prépares nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge,

ou Mahomet. Ce n'eſt pas qu'à moi Druide, il m'importe beaucoup que tes deux bambins ſoient baptiſés ou circoncis, mais encore faut-il obſerver le coſtume, & ne pas m'expoſer à prendre un Evêque pour le Moufti, & le Miſſel pour l'Alcoran. Le grand malheur! lui dit Jalamir, d'auſſi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous les Prélats qui ont des ſerrails & prennent pour de l'arabe le latin du bréviaire : Dieu faſſe paix à tous les honnêtes Caffards qui ſuivent l'intolérance du Prophête de la Mecque, toujours prêts à maſſacrer ſaintement le genre-humain pour la plus grande gloire du Créateur : mais vous devez vous reſſouvenir que nous ſommes dans un pays de Fées, où l'on n'envoie perſonne en enfer pour le bien de ſon ame, où l'on ne s'aviſe point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les abſoudre, & où la Mitre & le Turban verd couvrent également les têtes ſacrées pour ſervir de ſignalement aux yeux des ſages, & de parure à ceux des ſots.

Je ſais bien que les loix de la Géographie qui reglent toutes les Religions du monde, veulent que les deux nouveaux-

nés

nés soient musulmans, mais on ne circoncit que les mâles, & j'ai besoin que mes jumeaux soient administrés tous deux; ainsi trouvez bon que je les baptise. Fais, fais, dit le Druide: voilà, foi de Prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aye entendu parler de ma vie.

La Reine qui se plaisoit à bouleverser toute étiquette, voulut se lever au bout de six jours, & sortir le septieme, sous prétexte qu'elle se portoit bien: en effet, elle nourrissoit ses enfans. Exemple odieux dont toutes les femmes lui représenterent très-fortement les conséquences. Mais Fantasque qui craignoit les ravages du lait répandu, soutint qu'il n'y a point de tems plus perdu pour le plaisir de la vie, que celui qui vient après la mort; que le sein d'une femme morte ne se flétrit pas moins que celui d'une nourrice, ajoutant d'un ton de Duegne, qu'il n'y a point de si belle gorge aux yeux d'un mari, que celle d'une mere qui nourrit ses enfans. Cette intervention des maris, dans des soins qui les regardent si peu, fit beaucoup rire les dames, & la Reine, trop jolie pour l'être impunément, leur parut dès-lors, malgré ses

caprices, presque aussi ridicule que son Epoux, qu'elles appelloient par dérision, le Bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir, dit aussi-tôt le Druide, tu voudrois me donner insensiblement le rôle de Schah-bahan, & me faire demander s'il y a aussi un Vaugirard aux Indes, comme un Madrid au bois de Boulogne, un Opéra dans Paris, & un Philosophe à la Cour. Mais poursuis ta rapsodie, & ne me tends plus de ces piéges ; car n'étant ni marié, ni Sultan, ce n'est pas la peine d'être un sot.

Enfin, dit Jalamir sans répondre au Druide, tout étant prêt, le jour fut pris pour ouvrir les portes du Ciel aux deux nouveaux-nés. La Fée se rendit de bon matin au Palais, & déclara aux augustes Epoux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un présent digne de leur naissance & de son pouvoir. Je veux, dit-elle, avant que l'eau magique les dérobe à ma protection, les enrichir de mes dons, & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du Calendrier, puisqu'ils exprimeront les perfections dont j'aurai soin de les douer en même tems : mais comme vous devez connoître

mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples, choisissez vous-mêmes, & faites ainsi d'un seul acte de volonté sur chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeunesse, & que la raison ne fait plus dans un âge avancé.

Aussi-tôt grande altercation entre les deux Epoux. La Reine prétendoit seule régler à sa fantaisie le caractere de toute sa famille; & le bon Prince qui sentoit toute l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner au caprice d'une femme dont il adoroit les folies sans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinssent un jour des gens raisonnables; Fantasque aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillassent à six ans, elle s'embarrassoit fort peu qu'ils fussent des sots à trente. La Fée eut beau s'efforcer de mettre leurs Majestés d'accord; bientôt le caractere des nouveaux-nés ne fut plus que le prétexte de la dispute, & il n'étoit pas question d'avoir raison, mais de se mettre l'un l'autre à la raison.

Enfin Discrete imagina un moyen de tout ajuster, sans donner le tort à per-

ſonne, ce fut que chacun diſposât à ſon gré de l'enfant de ſon ſexe. Le Roi approuva un expédient qui pourvoyoit à l'eſſentiel, en mettant à couvert des bizarres ſouhaits de la Reine, l'héritier préſomptif de la couronne, & voyant les deux enfans ſur les genoux de leur gouvernante, il ſe hâta de s'emparer du Prince, non ſans regarder ſa ſœur d'un œil de commiſération. Mais Fantaſque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raiſon de l'être, courut comme une emportée à la jeune princeſſe, & la prenant auſſi dans ſes bras : vous vous uniſſez tous, dit-elle, pour m'excéder, mais afin que les caprices du Roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ſes enfans, je déclare que je demande pour celui que je tiens, tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choiſiſſez maintenant, dit-elle au Roi d'un air de triomphe, & puiſque vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un ſeul mot le ſort de votre famille entiere. La Fée & le Roi tâcherent en vain de la diſſuader d'une réſolution qui mettoit ce Prince dans un étrange embarras ; elle n'en voulut jamais démordre, & dit qu'elle ſe félicitoit beaucoup de l'expédient qui

feroit réjaillir fur fa fille tout le mérite que le Roi ne fauroit pas donner à fon fils. Ah ! dit ce Prince outré de dépit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'averfion, & vous le prouvez dans l'occafion la plus importante de fa vie : mais ajouta-t-il dans un tranfport de colere dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous reffemble. Tant mieux pour vous & pour lui, reprit vivement la Reine, mais je ferai vengée, & votre fille vous reffemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part & d'autre avec une impétuofité fans égale, que le Roi défefpéré de fon étourderie, les eût bien voulu retenir ; mais c'en étoit fait, & les deux enfans étoient doués fans retour des caracteres demandés. Le garçon reçut le nom de Prince Caprice, & la fille s'appella la Princeffe Raifon, nom bizarre qu'elle illuftra fi bien qu'aucune femme n'ofa le porter depuis.

Voilà donc le futur fucceffeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, & la Princeffe fa fœur deftinée à pofféder un jour toutes les vertus d'un honnête-homme, & les qualités d'un bon Roi ; partage qui ne

paroissoit pas des mieux entendus ; mais sur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaisant fut que l'amour mutuel des deux Epoux agissant en cet instant avec toute la force que lui rendoient toujours, mais souvent trop tard, les occasions essentielles, & la prédilection ne cessant d'agir, chacun trouva celui de ses enfans qui devoit lui ressembler, le plus mal partagé des deux, & songea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le Roi prit sa fille dans ses bras, & la serrant tendrement : hélas, lui dit-il, que te serviroit la beauté même de ta mere, sans son talent pour la faire valoir ? Tu seras trop raisonnable pour faire tourner la tête à personne ! Fantasque plus circonspecte sur ses propres vérités, ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du Roi futur, mais il étoit aisé de douter, à l'air triste dont elle le caressoit, qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le Roi la regardant avec une sorte de confusion, lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé. Je sens mes torts, lui dit-il, mais ils sont votre ouvrage ; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous, vous êtes cause

qu'ils ne feront que nous ressembler. Au moins, dit-elle aussi-tôt, en sautant au cou de son mari, je suis sûr qu'ils s'aimeront autant qu'il est possible. Phénix touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette saillie, se consola par cette réflexion qu'il avoit si souvent occasion de faire, qu'en effet la bonté naturelle, & un cœur sensible suffisent pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste, dit le Druide à Jalamir en l'interrompant, que j'acheverois le conte pour toi. Ton Prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, & sera trop bien l'imitateur de sa mere pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le Royaume en voulant le réformer. Pour rendre ses sujets heureux, il les mettra au désespoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts; injuste pour avoir été imprudent, le regret de ses fautes lui en fera commettre de nouvelles. Comme la sagesse ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire augmentera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il soit bon, sensible & généreux, ses vertus mêmes lui tourneront à préjudice, & sa seule étourderie unie à tout son pouvoir, le

fera plus haïr que n'auroit fait une méchanceté raisonnée. D'un autre côté la Princesse Raison, nouvelle héroïne du pays des Fées, deviendra un prodige de sagesse & de prudence, & sans avoir d'adorateurs, se fera tellement adorer du Peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : sa bonne conduite, avantageuse à tout le monde & à elle même, ne fera du tort qu'à son frere, dont on opposera sans cesse les travers à ses vertus, & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il sera question d'intervertir l'ordre de la succession au trône, d'asservir la marotte à la quenouille, & la fortune à la raison. Les Docteurs exposeront avec emphase les conséquences d'un tel exemple, & prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéisse aveuglément aux enragés que le hazard peut lui donner pour maîtres, que de se choisir lui-même des chefs raisonnables ; que quoiqu'on interdise à un fou le gouvernement de son propre bien, il est bon de lui laisser la suprême disposition de nos biens & de nos vies ; que le plus insensé des hommes est encore préférable à la plus

ſage des femmes, & que le mâle ou le premier né, fût-il un ſinge ou un loup, il faudroit en bonne politique qu'une Héroïne ou un Ange, naiſſant après lui, obéît à ſes volontés. Objections & répliques de la part des ſéditieux, dans leſquelles Dieu ſait comme on verra briller ta ſophiſtique éloquence; car je te connois; c'eſt ſur-tout à médire de ce qui ſe fait, que ta bile s'exhale avec volupté, & ton amere franchiſe ſemble ſe réjouir de la méchanceté des hommes, par le plaiſir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubleu, Pere Druide, comme vous y allez, dit Jalamir tout ſurpris; quel flux de paroles! Où diable avez-vous pris de ſi belles tirades? Vous ne prêchâtes de votre vie auſſi bien dans le bois ſacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laiſſois faire, vous changeriez bientôt un conte de Fées en un traité de politique, & l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des Princes, Barbe-bleu ou Peau-d'âne au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en frais pour deviner la fin de mon Conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au beſoin,

j'en vais dans quatre mots expédier un non pas aussi savant que le vôtre, mais peut-être aussi naturel, & à coup sûr plus imprévu.

Vous saurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figure & de plus habillés de même, le Roi croyant avoir pris son fils tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, & que la Reine trompée par le choix de son mari ayant aussi pris son fils pour sa fille, la Fée profita de cette erreur pour douer les deux enfans de la maniere qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la Princesse, Raison celui du Prince son frere, & en dépit des bizarreries de la Reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au Trône après la mort du Roi, Raison fit beaucoup de bien & fort peu de bruit; cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la réputation, il ne fit ni guerre aux étrangers, ni violence à ses sujets & reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent regne furent exécutés sous celui-ci, & en passant de la domination du Pere sous celle du fils, les Peuples deux fois heureux crurent n'a-

voir pas changé de Maître. La Princeſſe Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raiſon à des multitudes d'amans tendres & aimables, fut enfin mariée à un Roi voiſin qu'elle préféra, parce qu'il portoit la plus longue mouſtache & ſautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantaſque elle mourut d'une indigeſtion de pieds de Perdrix en ragoût, qu'elle voulut manger avant de ſe mettre au lit où le Roi ſe morfondoit à l'attendre, un ſoir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.



LE PERSIFLEUR.

LE

PERSIFLEUR (*).

DÈS qu'on m'a appris que les écrivains qui s'étoient chargés d'examiner les ouvrages nouveaux, avoient, par divers accidens, successivement résigné leurs emplois, je me suis mis en tête que je pourrois fort bien les remplacer; &, comme je n'ai pas la mauvaise vanité de vouloir être modeste avec le public, j'avoue franchement que je m'en suis trouvé très-capable; je soutiens même qu'on ne doit jamais parler autrement de soi que quand on est bien sûr de n'en pas être la dupe. Si j'étois un Auteur connu, j'affecterois peut-être de débiter des contre-vérités à mon désavantage pour tâcher à leur faveur

(*) Ce morceau devoit être la premiere feuille d'un écrit périodique projetté, dit l'Auteur, pour être fait alternativement entre M. D... & lui: l'Auteur en esquissa la premiere feuille, & par des événemens imprévus le projet en demeura-là.

d'amener adroitement dans la même classe les défauts que je serois contraint d'avouer : mais actuellement le stratagême seroit trop dangereux, le lecteur, par provision, me joueroit infailliblement le tour de tout prendre au pied de la lettre : or, je le demande à mes chers confreres, est-ce là le compte d'un Auteur qui parle mal de soi.

Je sens bien qu'il ne suffit pas tout-à-fait que je sois convaincu de ma grande capacité, & qu'il seroit assez nécessaire que le public fût de moitié dans cette conviction : mais il m'est aisé de montrer que cette réflexion, même prise comme il faut, tourne presque toute à mon profit. Car remarquez, je vous prie, que si le public n'a point de preuves que je sois pourvu des talens convenables pour réussir dans l'ouvrage que j'entreprends, on ne peut pas dire, non plus, qu'il en ait du contraire. Voilà donc déjà pour moi un avantage considérable sur la plupart de mes concurrens ; j'ai réellement vis-à-vis d'eux une avance relative de tout le chemin qu'ils ont fait en arriere.

Je pars ainsi d'un préjugé favorable & je le confirme par les raisons suivantes, très-capables, à mon avis, de dissiper

pour jamais toute espece de doute désavantageux sur mon compte.

1°. On a publié depuis un grand nombre d'années une infinité de journaux, feuilles & autres ouvrages périodiques en tout pays & en toute langue, & j'ai apporté la plus scrupuleuse attention à ne jamais rien lire de tout cela D'où je conclus que n'ayant point la tête farcie de ce jargon, je suis en état d'en tirer des productions beaucoup meilleures en elles-mêmes, quoique peut-être en moindre quantité. Cette raison est bonne pour le public, mais j'ai été contraint de la retourner pour mon Libraire, en lui disant que le jugement engendre plus de choses à mesure que la mêmoire en est moins chargée, & qu'ainsi les matériaux ne nous manqueroient pas.

2°. Je n'ai pas non plus trouvé à propos, & à-peu-près par la même raison, de perdre beaucoup de tems à l'étude des sciences ni à celle des Auteurs anciens. LaPhysique systématique est depuis longtems reléguée dans le pays des Romans, la Physique expérimentale ne me paroît plus que l'art d'arranger agréablement de jolis brimborions, & la Géométrie celui de se passer de raisonnement à à l'aide de formules inintelligibles.

Quant aux anciens, il m'a semblé que

dans les jugemens que j'aurois à porter, la probité ne vouloit pas que je donnasse le change à mes lecteurs ainsi que faisoient jadis nos savans, en substituant frauduleusement, à mon avis qu'ils attendroient, celui d'Aristote ou de Cicéron dont ils n'ont que faire ; grace à l'esprit de nos modernes, il y a longtems que ce scandale a cessé & je me garderai bien d'en ramener la pénible mode. Je me suis seulement appliqué à la lecture des Dictionnaires & j'y ai fait un tel profit qu'en moins de trois mois, je me suis vu en état de décider de tout avec autant d'assurance & d'autorité que si j'avois eu deux ans d'étude. J'ai de plus acquis un petit recueil de passages latins tirés de divers Poëtes, où je trouverai de quoi broder & enjoliver mes feuilles, en les ménageant avec économie afin qu'ils durent long-tems ; je sais combien les vers latins cités à propos donnent de relief à un philosophe, & par la même raison je me suis fourni de quantité d'axiomes & de sentences philosophiques pour orner mes dissertations quand il sera question de Poésie. Car je n'ignore pas que c'est un devoir indispensable pour quiconque aspire à la réputation d'Auteur célebre, de par-

ler pertinemment de toutes les ſciences, hors celle dont il ſe mêle. D'ailleurs je ne ſens point du tout la néceſſité d'être fort ſavant pour juger les ouvrages qu'on nous donne aujourd'hui. Ne diroit-on pas qu'il faut avoir lu le P. Pétau, Montfaucon, &c. & être profond dans les Mathématiques, &c. pour juger Tanzaï, Grigri, Angola, Miſapouf & autres ſublimes productions de ce ſiecle.

Ma derniere raiſon, & dans le fond la ſeule dont j'avois beſoin, eſt tirée de mon objet même. Le but que je me propoſe dans le travail médité, eſt de faire l'analyſe des ouvrages nouveaux qui paroîtront, d'y joindre mon ſentiment & de communiquer l'un & l'autre au public; or dans tout cela, je ne vois pas la moindre néceſſité d'être ſavant, juger ſainement & impartialement, bien écrire, ſavoir ſa langue; ce ſont-là, ce me ſemble, toutes les connoiſſances néceſſaires en pareil cas: mais ces connoiſſances, qui eſt-ce qui ſe vante de les poſſéder mieux que moi & à un plus haut degré? à la vérité, je ne ſaurois pas bien démontrer que cela ſoit réellement tout-à-fait comme je le dis, mais c'eſt juſtement à cauſe de cela

que je le crois encore plus fort : on ne peut trop ſentir ſoi-même ce qu'on veut perſuader aux autres : ſerois-je donc le premier qui a force de ſe croire un fort habile homme l'auroit auſſi fait croire au public, & ſi je parviens à lui donner de moi une ſemblable opinion, qu'elle ſoit bien ou mal fondée, n'eſt-ce pas pour ce qui me regarde à-peu-près la même choſe dans le cas dont il s'agit?

On ne peut donc nier que je ne ſois très-fondé à m'ériger en Ariſtarque, en juge ſouverain des ouvrages nouveaux, louant, blâmant, critiquant à ma fantaiſie ſans que perſonne ſoit en droit de me taxer de témérité, ſauf à tous & un chacun de ſe prévaloir contre moi du droit de repréſailles que je leur accorde de très-grand cœur, deſirant ſeulement qu'il leur prenne en gré de dire du mal de moi de la même maniere & dans le même ſens que je m'aviſe d'en dire du bien.

C'eſt par une ſuite de ce principe d'équité que, n'étant point connu de ceux qui pourroient devenir mes adverſaires, je déclare que toute critique ou obſervation perſonnelle ſera pour toujours bannie de mon journal : ce ne ſont que des livres que je vais examiner, le

mot d'Auteur ne ſera pour moi que l'eſprit du livre même, il ne s'étendra point au-delà, & j'avertis poſitivement que je ne m'en ſervirai jamais dans un autre ſens; de ſorte que ſi, dans mes jours de mauvaiſe humeur, il m'arrive quelquefois de dire : voilà un ſot, un impertinent écrivain, c'eſt l'ouvrage ſeul qui ſera taxé d'impertinence & de ſottiſe, & je n'entends nullement que l'Auteur en ſoit moins un génie du premier ordre, & peut-être un digne Académicien. Que ſais-je, par exemple, ſi l'on ne s'aviſera point de régaler mes feuillets des épithetes dont je viens de parler : or on voit bien d'abord que je ne ceſſerai pas pour cela d'être un homme de beaucoup de mérite.

Comme tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent paroîtroit un peu vague ſi je n'ajoutois rien pour expoſer plus nettement mon projet, & la maniere dont je me propoſe de l'exécuter, je vais prévenir mon lecteur ſur certaines particularités de mon caractere qui le mettront au fait de ce qu'il peut s'attendre à trouver dans mes écrits.

Quand Boileau a dit de l'homme en général qu'il changeoit du blanc au noir, il a croqué mon portrait en deux

mots, en qualité d'individu. Il l'eût rendu plus précis s'il y eût ajouté toutes le autres couleurs avec les nuances intermédiaires. Rien n'eſt ſi diſſemblable à moi que moi-même : c'eſt pourquoi il ſeroit inutile de tenter de me définir autrement que par cette variété ſinguliere ; elle eſt telle dans mon eſprit qu'elle influe de tems à autre juſques ſur mes ſentimens. Quelquefois je ſuis un dur & féroce miſanthrope ; en d'autres momens, j'entre en extaſe au milieu des charmes de la ſociété & des délices de l'amour. Tantôt je ſuis auſtere & dévot, & pour le bien de mon ame je fais tous mes efforts pour rendre durables ces ſaintes diſpoſitions : mais je deviens bientôt un franc libertin, & comme je m'occupe alors beaucoup plus de mes ſens que de ma raiſon, je m'abſtiens conſtamment d'écrire dans ces momens-là : c'eſt ſur quoi il eſt bon que mes lecteurs ſoient ſuffiſamment prévenus, de peur qu'ils ne s'attendent à trouver dans mes feuilles des choſes que certainement ils n'y verront jamais. En un mot, un Protée, un Caméléon, une femme ſont des êtres moins changeans que moi. Ce qui doit dès l'abord ôter aux curieux toute

efpérance de me reconnoître quelque jour à mon caractere : car ils me trouveront toujours fous quelque forme particuliere qui ne fera la mienne que pendant ce moment-là, & ils ne peuvent pas même efpérer de me reconnoître à ces changemens ; car comme ils n'ont point de période fixe, ils fe feront quelquefois d'un inftant à l'autre, & d'autres fois je demeurerai des mois entiers dans le même état. C'eft cette irrégularité même qui fait le fond de ma conftitution. Bien plus ; le retour des mêmes objets renouvelle ordinairement en moi, des difpofitions femblables à celles où je me fuis trouvé la premiere fois que je les ai vus, c'eft pourquoi je fuis affez conftamment de la même humeur avec les mêmes perfonnes. De forte qu'à entendre féparément tous ceux qui me connoiffent, rien ne paroîtroit moins varié que mon caractere : mais, allez aux derniers éclairciffemens, l'un vous dira que je fuis badin, l'autre grave, celui-ci me prendra pour un ignorant, l'autre pour un homme fort docte ; en un mot, autant de têtes, autant d'avis. Je me trouve fi bizarrement difpofé à cet égard qu'étant un jour abordé par deux

perfonnes à la fois, avec l'une defquelles j'avois accoutumé d'être gai jufqu'à la folie, & plus ténébreux qu'Héraclite avec l'autre, je me fentis fi puiffamment agité que je fus contrain de les quitter brufquement de peur que le contrafte des paffions oppofées ne me fît tomber en fyncope.

Avec tout cela, à force de m'examiner, je n'ai pas laiffé que de démêler en moi certaines difpofitions dominantes & certains retours prefque périodiques qui feroient difficiles à remarquer à tout autre qu'à l'obfervateur le plus attentif, en un mot, qu'à moi-même: c'eft à-peu-près ainfi que toutes les viciffitudes & les irrégularités de l'air, n'empêchent pas que les marins & les habitans de la campagne n'y aient remarqué quelques circonftances annuelles & quelques phénomenes qu'ils ont réduits en regles pour prédire à-peu-près le tems qu'il fera dans certaines faifons. Je fuis fujet, par exemple, à deux difpofitions principales qui changent affez conftamment de huit en huit jours, & que j'appelle mes ames hebdomadaires; par l'une je me trouve fagement fou, par l'autre follement fa-

ge, mais de telle maniere pourtant que la folie l'emportant sur la sagesse dans l'un & dans l'autre cas, elle a sur-tout manifestement le dessus dans la semaine où je m'appelle sage; car alors, le fond de toutes les matieres que je traite, quelque raisonnable qu'il puisse être en soi, se trouve presque entiérement absorbé par les futilités & les extravagances dont j'ai toujours soin de l'habiller. Pour mon ame folle elle est bien plus sage que cela, car bien qu'elle tire toujours de son propre fond le texte sur lequel elle argumente, elle met tant d'art, tant d'ordre, & tant de force dans ses raisonnemens & dans ses preuves, qu'une folie ainsi déguisée ne differe presque en rien de la sagesse. Sur ces idées que je garantis justes, ou à-peu-près, je trouve un petit problême à proposer à mes lecteurs, & je les prie de vouloir bien décider laquelle c'est de mes deux ames qui a dicté cette feuille?

Qu'on ne s'attende donc point à ne voir ici que de sages & graves dissertations, on y en verra sans doute, & où seroit la variété: mais je ne garantis point du tout qu'au milieu de la plus profonde métaphysique, s'il ne me

prenne tout d'un coup une saillie extravagante, & qu'emboîtant mon lecteur dans l'Icosaëdre de Bergerac, je ne le transporte tout d'un coup dans la lune, tout comme à propos de l'Arioste & de l'Hypogriphe, je pourrois fort bien lui citer Platon, Locke ou Mallebranche.

Au reste, toutes matieres seront de ma compétence, j'étends ma jurisdiction indistinctement sur tout ce qui sortira de la presse; je m'arrogerai même, quand le cas y écherra, le droit de révision sur les jugemens de mes confreres; & non content de me soumettre toutes les Imprimeries de France, je me propose aussi de faire de tems en tems de bonnes excursions hors du Royaume, & de me rendre tributaires l'Italie, la Hollande & même l'Angleterre, chacune à son tour, promettant foi de voyageur, la véracité la plus exacte dans les actes que j'en rapporterai.

Quoique le lecteur se soucie, sans doute, assez peu des détails que je lui fais ici de moi & de mon caractere, j'ai résolu de ne pas lui en faire grace d'une seule ligne; c'est autant pour son profit que pour ma commodité que j'en agis ainsi. Après avoir commencé par me

persifler moi-même, j'aurai tout le tems de persifler les autres, j'ouvrirai les yeux, j'écrirai ce que je vois, & l'on trouvera que je me ferai assez bien acquitté de ma tâche.

Il me reste à faire excuse d'avance aux Auteurs que je pourrois maltraiter à tort, & au public de tous les éloges injustes que je pourrois donner aux ouvrages qu'on lui présente. Ce ne sera jamais volontairement que je commettrai de pareilles erreurs; je sais que l'impartialité dans un journaliste ne sert qu'à lui faire des ennemis de tous les Auteurs, pour n'avoir pas dit au gré de chacun d'eux assez de bien de lui ni assez de mal de ses confreres : c'est pour cela que je veux toujours rester inconnu; ma grande folie est de vouloir ne consulter que la raison & ne dire que la vérité : de sorte que suivant l'étendue de mes lumieres & la disposition de mon esprit, on pourra trouver en moi tantôt un critique plaisant & badin, tantôt un censeur févere & bourru, non pas un satirique amer ni un puérile adulateur. Les jugemens peuvent être faux, mais le juge ne sera jamais inique.

FIN du troisieme Volume.

TABLE

DES DIFFERENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.




BIBLIOTEC
II
SCAFFALI
PLUTEO
N.° CATE